CINÉMA : L'OFFENSIVE U.F.A.

(pp. 38-39)

L'EXPRESS

1,25 NF

26 MAI 1960. — N° 467.

(D'après Savignac.)

LA SITUATION INTERNATIONALE

« Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fiera. »

(Jean Racine - « Les Plaideurs ».)

République Démocratique Allemande

Le matériel sélectionné de l'industrie de construction des machines que vous verrez à notre stand témoigne du succès avec lequel se réalise le plan septennal de la REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE.

foire de Paris, 14-29 mai

TERRASSE R GRANDE NEF

L'EUROPE EN AUTOCAR

Les circuits en autocar demeurent la meilleure formule pour découvrir confortablement les richesses artistiques et les paysages les plus pittoresques de l'Europe entière.

Le TOURISME FRANÇAIS vous propose la plus grande variété de circuits, tous frais compris au départ de Paris (autocar, hôtels, restaurants, guides, pourboires et taxes).

Voici quelques-uns de nos circuits :

Paysages d'Italie
Paris. Turin. Pise. Rome. Florence. Venise. Milan. Lausanne.
12 jours 728 NF

Paysages d'Espagne
Paris. St-Sébastien. Burgos. Salamanque. Séville. Cordoue. Grenade. Madrid. Tolède. Saragosse.
14 jours 670 NF

Les Pays Scandinaves
Paris. Aix-La-Chapelle. Hambourg. Copenhague. Elseneur. Stockholm. Oslo. Les Fjords en bateau. Trondhjem. Bergen. Le Jutland. Les Pays-Bas.
22 jours 1950 NF

l'U.R.S.S. et l'Europe de l'Est
Paris. Cologne. Berlin. Varsovie. Minsk. Moscou. Kalinine. Leningrad. Helsinki. Stockholm. Copenhague.
22 jours 2400 NF

Programmes détaillés de ces circuits et de tous les autres voyages en autocar à l'agence de voyages (Lic. 77)

LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - Tri. 15-43

solitude enchantée...

transisport
CLARVILLE

Un poste de grande classe à hautes performances
7 transistors + 1 diode au germanium
189 N.F. + t.l. seulement

Seuls des moyens techniques exceptionnels permettent de vous faire bénéficier de ce tour de force !

toujours fidèle...

...hier

...aujourd'hui

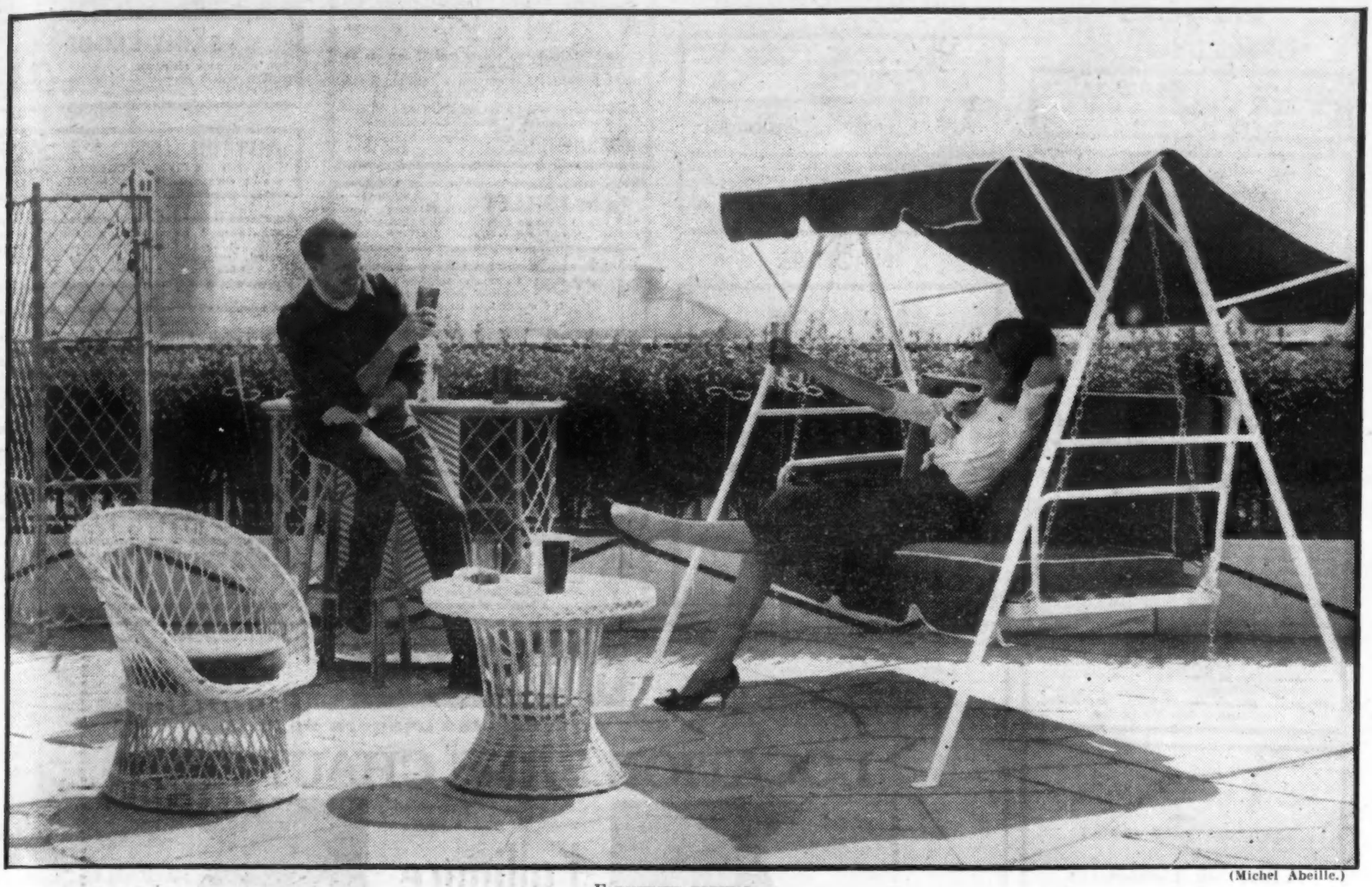
PPZ lance le TUBE-CIRAGE à base de "MICRO-PLASTIC"

étonnant !

Demandez dès aujourd'hui le tube doré P.P.Z.

CIRAGE TUBE PPZ

VERDURE A TOUS PRIX



(Michel Abeille.)

FARNIENTE ESTIVAL.
Quand l'osier et le jonc s'entrelacent.

CHAQUE année à cette époque, un phénomène curieux apparaît : la génération spontanée des jardins. Bavardez cinq minutes avec un Parisien et, si vous amenez adroitement la conversation sur les fins de semaines, aucun doute : il vous parlera « verdure ».

Pendant les trois ou quatre mois à venir, les citadins vont représenter en effet la race la plus malheureuse de la création : une race qui rêve d'herbe tendre...

Mais la verdure des hommes des villes n'a rien de commun avec celle des hommes des champs. C'est une verdure civilisée où l'osier et le jonc s'entrelacent... sous forme de fauteuils et de guéridons.

Cette prolifération a donné naissance à un style d'ameublement qui s'harmonise parfaitement avec le « farniente » estival.

Pour en profiter et savourer les belles soirées de détente, sachez d'abord où et comment l'utiliser.

Chacun sa solution

Si vous êtes un citadin heureux qui possédez « le petit bout de jardin » indispensable à votre bonheur (et à votre santé), il ne vous reste plus qu'à le rendre habitable. Pour faciliter votre tâche, un grand magasin parisien bien connu, La Samaritaine, réunit maintenant dans ses rayons spécialisés *tout* ce qui est nécessaire à cette installation. Chacun des problèmes de la vie « outdoors » trouve ici sa solution (1).

● LA SOLUTION « DÉTENTE » : les sièges représentent les pièces les plus importantes de l'ameublement de jardin. Ils devront être :

— *stables :* le sol étant souvent inégal, leur base sera assez lourde pour « compenser » cette irrégularité et donner à vos hôtes une impression de « sécurité » ;

— *légers ou démontables :* s'il faut faire un effort musculaire pour les manipuler, vous les laisserez dormir dans un placard ou s'abîmer sous la pluie ;

— *de couleur vive :* la mode est aux unis. Le rouge est très concurrencé par le poussin et le roi ;

— *confortables* (évidemment). Mais attention ! La notion de confort varie avec les générations. Si vous avez des amis assez jeunes pour aimer se reposer « les pieds en l'air », vous en avez certainement aussi pour qui cette position est désagréable : prévoyez des chaises longues à « repose-pieds » amovible, elles satisferont tout le monde. Un bon modèle à la Samaritaine : la « flâneuse », en hêtre teinté et toile unie ou rayée (15,50 NF).

● LA SOLUTION FASTUEUSE : la « balancelle » qui vous fera retrouver les joies de votre enfance : montants et chaînes métalliques, coussins et dais toile unie gansée blanc (450 NF. Notre photo).

● LA SOLUTION GRAND REPOS : le vrai siège « relaxation » en toile unie, cordons élastiques. Pliant, il peut être transporté facilement et servir aussi de lit de camp (119 NF).

● LA SOLUTION « RÉCEPTION » : dans le style « salon de plein air », trois excellents ensembles « Samaritaine » :

— *Pas cher* (mais charmant), en lamelles de châtaignier tissées : la table ronde et les quatre fauteuils à haut dossier (57 NF).

— *Solide,* en hêtre peint blanc : la table carrée 80 × 80 et les quatre fauteuils « bridge » (212,70 NF).

— *Romantique :* en osier naturel, les quatre fauteuils « corbeille » et le guéridon bas assorti (207,65 NF. Notre photo).

Un « dur » labeur

Les « jardiniers du dimanche » sont des êtres maniaques et pointilleux pour tout ce qui concerne leur « dur » labeur. Ils veulent choisir, ou plus exactement sélectionner minutieusement, entre cent modèles, *celui* dont ils rêvent.

Inutile de courir les fabricants et les spécialistes : le sous-sol du magasin 2 de la Samaritaine présente actuellement *tout* ce qui se fait en matière de tondeuses, sarcloirs, râteaux ou bêches. Des plus petits aux plus grands, des plus simples aux plus perfectionnés. Un exemple : les prix des tondeuses s'échelonnent entre 72 NF (petit modèle à main) et 1.065 NF (modèle électrique automatique).

Tromper le sort

Si vous n'avez pas la chance d'être « propriétaire terrien », ne désespérez pas et décidez d'avoir un jardin « quand même ». Voici différentes manières de « tromper le sort » :

● LES TERRASSES : elles sont malheureusement trop rares, mais beaucoup de toits plats peuvent encore être aménagés. Des meubles très colorés, en matière « rustique » feront facilement oublier le manque de végétation. Les arbres seront absents alors, prévoyez un coin d'ombre : les parasols se font en toiles unies, à tranches multicolores et bavolet « feston » (le modèle inclinable : 49 NF). Et les longs coussins plats style « siège de bateau » en mousse élastique, assemblés par trois, permettent de « vivre au ras du sol », comme si... l'herbe était abondante (99 NF les trois).

● LES BALCONS : que le vôtre ait la taille d'un solarium ou se réduise à... un appui de fenêtre, vous pouvez lui donner un petit air de jardin. La première chose à faire est évidemment de le fleurir. Un problème : celui des caisses et pots à utiliser. Les caisses doivent être « intégrées » à la forme du balcon, ne pas détonner avec l'ameublement de la pièce, mais surtout permettre l'arrosage des plantes. Un excellent modèle : la jardinière « Riviera » en matière plastique prévoit l'aération des racines, l'arrosage automatique par capillarité et une réserve d'eau pour trois semaines (29,50 NF). Les pots de terre cuite naturelle prennent la forme d'amphores ou de jarres et peuvent être décorés à la main (l'amphore, 65 cm, 87,40 NF).

● LES SALLES DE SÉJOUR : la mode du rotin est maintenant tout à fait admise en décoration « intérieure ». Elle permet de réaliser des ensembles ravissants de forme et de matière, à des prix relativement bas.

Quelques exemples : un fauteuil « coquille » en osier, sur piètement de fer noir, vaut 61,50 NF, le guéridon assorti 52,50 NF ; un bar en jonc de Manille ne coûte que 216,15 NF et le paravent de même style (notre photo), 278,30 NF (magasin 2, 4e étage).

L'herbe d'autrui

Enfin, à défaut de jardin (ou de balcon) personnel, le citadin a toujours une ressource : le jardin des autres... Profiter de l'herbe d'autrui est un plaisir, mais fait naître un (agréable) devoir : celui d'offrir des cadeaux champêtres. Si vous vous posez des questions sur la manière de remercier vos hôtes, voici quelques suggestions (très abordables) relevées au rayon « jardinage » de la Samaritaine (magasin 2, sous-sol) :

— le « pique-verres » en métal peint, forme « épée » (6 NF) ;

— le sécateur à roses, entièrement chromé, il est léger et très maniable (9 NF) ;

— le petit arrosoir à long bec en plastique, tous coloris (4,95 NF et 7,10 NF) ;

— la jarre vernissée qui pourra être utilisée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison rustique (45 cm, 139 NF) ;

— les gants de jardinière, en toile fantaisie (11,25 NF).

Mais le style « jardin » est un style charmeur. Même si vous n'avez officiellement aucune « bonne raison » d'acheter, vous vous laisserez séduire en visitant, à la Samaritaine, cette véritable exposition d'objets rustiques qui ressemblent souvent à des objets d'art, tant leur ligne est simple mais pure.

Les « bonnes raisons » viendront ensuite : l'osier ou la terre cuite sont des matières bon marché... qui trouvent partout leur place.

(1) Magasin 2, quai du Louvre.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par la Samaritaine, 75, rue de Rivoli - Paris-1er.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Tarif : 4, 50 NF le mm, (+ taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

L'hebdomadaire L'Express recherche **SECRETAIRE** à responsabilité, 25-35 ans, excellentes références. Se présenter d'urgence 29, rue de Marignan (8e)

Importante
AGENCE DE PUBLICITE
offre
SITUATION INTERESSANTE ET D'AVENIR A
ACHETEUR D'ESPACE
ayant
GRANDE EXPERIENCE
et références de premier ordre
Ecrire
pour premier contact en joignant curricul. vitae à AJAX Publicité (n° 12-ZF), 13, rue Taitbout, Paris (9e). Discrétion assurée.

Société Industrielle en expansion rech. pour Paris
Secrétaire sténo-dactylo
25-28 ans pour poste
Assistante Chef d'Agence
devant assurer relations avec la clientèle, liaisons avec collaborateurs de l'agence et services intérieurs de la Société, s'intéressant aux problèmes commerciaux et méthodes de vente. Situation très active et variée, formation secondaire souhaitée. Envoyer C. V. manuscrit et photo à ALJANVIC F. E., 16, rue du Louvre, Paris, qui transmettra.

On demande **JEUNE FILLE** pour le ménage sachant un peu cuisiner, pour maison d'enfants. Installation moderne, 15 personnes. Ecrire avec références, photo. G. KRIEGER, CLAIRIVAL, Vandœuvres, GENEVE (Suisse).

GRANDE
AGENCE DE PUBLICITE
offre
SITUATION DE PREMIER PLAN
à
CHEF DE PUBLICITE
PREMIERE CATEGORIE
ayant expérience approfondie travail d'agence et produits grande consommation. Ecrire en joignant curriculum vitae complet à AJAX Publ. (n° 13-ZF), 13, rue Taitbout, Paris (9e)

IMPORTANTE SOCIETE PRODUITS CHIMIQUES
Région Parisienne recherche
COLLABORATEURS
pour diriger
DEPARTEMENT COMMERCIAL
VENDEURS DE GRANDE VALEUR
Qualité administrative
Ecrire à n° 12.406 CONTESSE Publicité 20, avenue Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS (cadres)

CADRE SUPERIEUR de l'industrie chimique, gr. expérience et activité, cherche situation direction technique ou technico-commerciale. Ecr. n° 6104 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE très active
MONTAGE DE FILMS dans Laboratoire, 5 ans de pratique, désire travailler chez photographe (mode ou portrait). Ecrire n° 6184 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

REPRÉSENTATION (Offres)

IMPORTANTE SOCIETE PRODUITS CHIMIQUES
recherche pour visiter Laboratoires produits pharmaceutiques
REPRÉSENTANT Excell. VENDEUR
pour placement produits chimiques de base. Ecrire à n° 12.411 CONTESSE Publicité 20, avenue Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

FONDS DE COMMERCE

VENDS DIRECTEMENT
Magasin de DISQUES plein centre
Ecrire L'Express n° 4713, 29, rue de Marignan-8e

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
rectifiés et retouchés
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

APPARTEMENTS (Echange)

ECHANGE 3 pièces cuisine 1er étage, soleil, vue imprenable porte Orléans contre STUDIO confort 6e, 7e, 8e ou limitrophes. Tél. de 15 à 19 h. à ELY. 88-61, Mlle Forestier ou écrire n° 6025 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 31-10

HOTELS ET PENSIONS

BRISTOL
LE TOUQUET
BAR - HOTEL - RESTAURANT
★★★ A
PRES MER — TEL. 800

VACANCES

UNION DES ETUDIANTS JUIFS DE FRANCE
ISRAEL
STAGES en KIBBOUTZ — 15 jours avec les pionniers, 5 jours d'excursion.
SEJOURS LIBRES — Prix de voyage très étudié. Grand choix de dates aller et retour.
FRANCE
CANNES-MANDELIEU : à la mer (3 sessions de 14 jours) 10 juillet-20 août.
ALPE D'HUEZ : à la montagne 1.860 m. (2 sessions de 14 jours) 10 juillet-6 août.
(Exclusivement réservé aux étudiants 18 à 30 ans)
Camps agréés - Bourses de vacances
U.E.J.F. 6, rue Lalande - PARIS (14e) SEG. 60-21 SUF. 43-17

Pour JUILLET A GOLFE-JUAN APPART. tout conf. dans villa à flanc de coteau. TESSIER, L'Arancaria Chemin Notre-Dame - GOLFE JUAN (A.-Mar.).

MENTON Ds villa v. mer, jard. lux. app. meublé. Juin 400 NF. 5 pers. max., 2 ch., s. à m., cuis., s. de b., w.-c., gr. bac. Dr Ivaldy, 2, rue Georges-de-Porto-Riche, Paris-14e

LOCATIONS (Demande)

CHERCHE **APPARTEMENT** MEUBLE périph. Ecoles Luxemb., 3-4 p., du 15 JUILL. au 15 NOV. pour membre enseignement. Tél. si poss. (Interm. s'abstenir). Ecrire HAVAS 133-217, r. Vivienne, 17

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

APPARTEMENTS (Vente)

SAINT-GERMAIN-DES-PRES
R. DE L'ABBAYE, sur grands jardins, calme, atel. 50 m2, chambre + loggia 30 m2 + greniers, cft à inst. 5e sans asc. Très bon état. Prix 120.000 NF Possibilité acquérir 2 p. c. en plus. RIC. 03-36

SAINT-CLOUD
Par. vend dans résidence constr. 1959 3 p. tout confort. Primes et prêt C.F., étage élevé. VUE PANORAMIQUE. Téléphoner le matin MOL. 57-73

AUTEUIL Appartem. 6 pièces (180 m2) tout confort. Exposit. midi, Libre. Prix 175.000 NF. CABINET DORMION, 79, avenue de Wagram - WAG. 12-04

14e Beau 3 pièces, cuisine, salle de bains, 3e étage sur rue. Ascenseur. Chauffage central. Immeuble pierres de taille 1926. Prix : 56.000 moitié comptant. KEL. 54-92.

SQUARE PORT ROYAL
3 pièces, cuis., bains, imm. 1927 pierres de taille, tout confort, asc., chauc. central, eau chaude par imm., 3e ét. Prix : 57.000 NF. Facil. KEL. 56.92

DIVERS

Mmes DESACHY ET BUTNAR
MARIAGES DE HAUTE REPUTATION
44, rue de la Chaussée d'Antin - TRI. 29-80

MARIAGES LEGITIMES
Maison 1er ordre. Haute réputation (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS - CAR. 71-13

mai 1960
une date pour tous les usagers de la
LOCATION SANS CHAUFFEUR
l'alliance
Système
EUROPCARS
Organisation mondiale de Location sans Chauffeur
Réseau français n° 1 en importance et en qualité
Déjà présent dans plus de 100 villes en métropole et en Afrique du Nord
ABONNEMENT AUTOMOBILE
Entreprise pilote de la Région Parisienne
animée par Raoul-Louis MATTEI
promoteur des formules modernes
de Location sans Chauffeur

leur alliance met à votre disposition
une organisation irremplaçable susceptible de résoudre
tous les problèmes-auto dans des conditions exclusives
3.000 voitures
UNE SEULE ADRESSE A PARIS
11 rue du Champ de Mars 7e - INValides 96-77
...ET DANS VOTRE VILLE :
adresse de l'Agent Système EUROPCARS
à la lettre "E" dans l'annuaire local

Courrier

INDEX

Affaires	17	Lettres	31
Afrique - Asie	26	Maison	22
Algérie	13	Maroc	18
Bloc-Notes	44	Mendès France	6
Cinéma	36	Mode	23
Correspondances	8	Partis	10
Editorial	7	Plan Sauvy	16
Etats-Unis	18	Sélection Spectacles	25
Expositions	42	Siné	15
Football	28	Télévision	40
Jazz	42	Théâtre	41
Justice	12	U.R.S.S.	27

L'opération U F A 38
«La Belle Vie» (fin) 29

La « comédie » de M. K.

J'ose espérer que vous allez dénoncer l'hypocrisie de K. ! M. Jean Effel devrait le représenter en « saint » vertueusement indigné de la duplicité d'autrui. Il y aurait mille idées à exploiter pour faire comprendre par l'image sans paroles à K. ce que les gens non encore intoxiqués peuvent penser de cette comédie.

Jusqu'à présent, moi qui vous écris, j'avais cru cet homme sincère (bien que mon christianisme soit incompatible avec son idéologie matérialiste). Sa comédie dans l'affaire de l'avion et son tapage poursuivi jusque dans nos murs m'onc complètement désillusionnée.

O. S.
Montmorency.

M. K. a raison

On pouvait lire dans les journaux, le 18 mai 1960, que « M. Eisenhower avait donné l'ordre de suspendre les vols sur la Russie et que ces vols ne reprendraient pas, aussi longtemps qu'il resterait à la Maison Blanche ».

Les Américains ont, à plusieurs reprises, suspendu l'exécution de Chessman pour le jeter récemment dans la chambre à gaz.

M. « K » veut avoir la certitude que la suspension des violations de la frontière soviétique, qui risquent d'entraîner une troisième guerre mondiale, ne durera pas l'espace d'un moment, mais sera définitive. N'a-t-il pas raison ?

M. R.
Le Teil (Ardèche).

Que faire sans la Chine ?

Quelle fraction de la population mondiale représentent les Quatre Grands ? A peine cette population dépasse-t-elle celle de la Chine communiste pourtant internationalement inexistante pour les Occidentaux ! Alors qu'eût été un accord sur le désarmement ? Quelle portée aurait-il lorsqu'un Etat comme la Chine risque de devenir un jour la poudrière de notre planète ? Lorsque ces Quatre Grands n'ont pu ni liquider le racisme, ni résoudre les problèmes coloniaux ?

Bellahcem Mahieddini,
Ahfir (Maroc).

Les rois de la « gaffe »

Quelle aurait été la réaction des Américains si, à une même date, ils avaient abattu un avion russe de reconnaissance, au milieu des Etats-Unis ? Ils auraient aussi fait mousser l'affaire et auraient également exigé des excuses.

Ce que l'on peut reprocher à Krouchtchev, c'est de ne pas avoir gardé son calme et de ne pas avoir déclaré au préalable qu'il ne viendrait à Paris que lorsqu'il aurait reçu lesdites excuses. Les trois ex-Grands occidentaux auraient été encore plus embarrassés Les diplomates américains sont vraiment les rois de la grosse gaffe.

Une conférence au sommet n'a maintenant chance de réussir partiellement qu'à la condition d'avoir en Amérique un Président démocrate, en Angleterre un gouvernement travailliste et en France une VI[e] République. Autrement, toute conférence au sommet ne sera qu'un échange pieux de politesse à la déesse Paix, sans résultat réel et pratique.

A. Dubuc,
Boisguillaume-les-Rouen.

P. M. F.

Sincères félicitations pour cette collaboration assidue de P.M.F. : voilà exactement ce que je me suis souhaité depuis deux ans.

J. L. F.
Strasbourg.

Cette guerre dont je tairai le nom

J'ai vingt et un ans et je suis étudiant ! N'est-ce pas assez clair ?

Dois-je refuser de « faire » cette guerre dont je tairai le nom ? Oui, si je veux rester pur, fier de moi et digne de ma croyance. Alors à moi le cachot et votre oubli et le mépris de beaucoup.

Non, je veux vivre et j'ai soif de vivre quand même.

J'irai donc, me méprisant et vous méprisant. Je reviendrai peut-être.

Vous n'aurez pas le sadisme, j'espère, de me demander alors de « faire » de la politique ? C'en sera fini pour moi de ces jeux. Je ne serai plus à une lâcheté près, moi qui aurai trahi déjà et définitivement ma foi à l'heure du premier choix.

Y. V.
Paris.

Jean Cau fait pitié

Votre Jean Cau fait pitié, ce provincial n'est qu'un découvreur de lune.

François Mauriac est là heureusement pour sauver l'honneur de « L'Express »: « La faune immonde décrite par Jean Cau dans le dernier « Express », cette pourriture *a toujours existé* ».

Ces pourris que décrit Jean Cau, ce n'est pas leur façon de dépenser l'argent qu'il est utile de signaler, c'est leur façon de le gagner. Et là vraiment il y a un monde à découvrir.

Yvonne Demoutiez,
Montmartrin-sur-Mer.

Notre copain Jean Cau

Depuis deux semaines, Jean Cau nous fait mener la « Dolce Vita ». Quel prodigieux observateur, Jean Cau ! Il est un peu notre copain. Nous avions peur pour lui en Algérie, nous l'avons suivi la semaine dernière dans sa 4 CV avec sympathie. Je serais heureux de lui serrer la main.

Jean Chatard,
La Courneuve.

L'agriculture, aujourd'hui

Etant agriculteur, j'ai lu avec un grand intérêt le dernier article de M. Sauvy et suis convaincu qu'il indique la bonne route.

Je signalerai seulement un point qui me paraît douteux : « L'élevage artisanal a été sacrifié à la culture végétale industrielle ». A ce sujet, des questions d'ordre matériel sont à considérer : s'il est encore possible de traverser certaines routes avec un tracteur ou une moissonneuse-batteuse, c'est pratiquement impossible avec un troupeau de vaches.

D'autre part, certains éleveurs et la presque totalité de la main-d'œuvre salariée peuvent trouver déprimant d'être obligés de s'occuper du bétail le dimanche quand le reste de la population (y compris les agriculteurs ne faisant que de la culture végétale) s'en va à la plage ou à la pêche. Mais M. Sauvy, dans son article, n'indique aucune solution pour le présent.

En prenant mon cas personnel : installé depuis trois ans, équipé à l'aide du crédit et commençant à appliquer les méthodes de la « révolution fourragère » préconisée par M. le professeur Dumont, je constate que pour vivre normalement en attendant de profiter à plein des avantages de cette méthode, et pour arriver rapidement au rendement maximum, il me faudrait des amortissements annuels des prêts beaucoup plus faibles. Faute de modifications du régime des prêts du Crédit agricole, je suis bien obligé de voir dans l'augmentation des prix la seule bouée de sauvetage.

H. Maire,
Champagnol (Charente).

La non-violence et l'efficacité

Je n'aime pas la violence, pour bien des raisons : par tempérament personnel, par amour du prochain, par répugnance pour les destructions matérielles, et aussi parce que la lutte armée tend à faire prédominer les formes autoritaires sur les formes démocratiques d'organisation. Lorsqu'il s'agit de comparer les efficacités, je n'oublie pas d'inscrire au passif des solutions violentes les souffrances et les destructions qu'elles impliquent.

Mais il serait dangereux de se faire des illusions. On nous parle de Gandhi et de la libération de l'Inde ; il conviendrait d'approfondir l'analyse, et de voir si la menace de passage à l'action violente n'a pas joué. Même en dehors de cette dernière hypothèse, il y a bien des formes d'action non violente, et d'une façon générale, lorsqu'il y a un réel conflit d'intérêts, les seules qui puissent faire céder la partie adverse paraissent bien être celles qui lui nuisent matériellement, comme la grève de la production ou celle des achats. Elles n'entament aucun épiderme, mais elles nuisent, et ne sont donc pas tellement « évangéliques ».

R. D.,
Paris.

Le Comité Audin vous remercie

Vous avez bien voulu faire insérer dans votre journal le communiqué par lequel le Comité Audin informait l'opinion que le tribunal de Lille lui réclamait une caution de 1 million 300.000 francs. A la suite de cet appel, nous avons recueilli la somme qui nous permettra de faire la preuve du bien-fondé de notre action. Vous aurez ainsi contribué à la manifestation de la vérité dans cette affaire qui importe tant à l'honneur de la France.

Nous vous en remercions très sincèrement.

Le Comité Maurice Audin.

Notre couverture

Nous avons emprunté cette semaine à une grande marque de réfrigérateurs le dessin de Savignac qui illustre la « une » de «L'Express». C'est un symbole de la situation actuelle, comme Tim l'explique en page 7 de ce numéro.

Action civique non violente

— A Paris :

« Rassemblement silencieux », devant le ministère de l'Intérieur, place Beauvau, le samedi 28 mai, de 17 à 18 heures. Départ à 17 heures derrière le théâtre Marigny, angle avenue Gabriel et avenue Matignon (métro Franklin-Roosevelt).

— A Dijon :

« Présence silencieuse » ayant pour thème : « Nous aussi, nous sommes suspects », devant la préfecture de la Côte-d'Or, samedi 28 mai, de 17 à 18 heures, départ à 17 heures devant la façade de Notre-Dame.

Pour tous renseignements et commandes de tracts s'adresser à :

— Thérèse Parodi, Le Chesnaie, Saint-Pierre par Bollène (Vaucluse).

— Ambroise Monod, 6, square Port-Royal, Paris-13[e] (GOB. 45-33).

— Michel Halliez, 2, rue Chancelier-de-l'Hospital, Dijon.

Forums régionaux

● *Aix-en-Provence.* — Les Forums Régionaux et le Centre d'Information Politique, Economique et Sociale vous invitent le lundi 30 mai, à 18 heures, au cinéma « Cézanne » pour la conférence-débat au cours de laquelle Jacques Fauvet, rédacteur en chef adjoint au journal « Le Monde », parlera sur le thème : « Des institutions et des hommes. L'avenir de la V[e] République. » Pour tous renseignements, s'adresser au C.I.P.E.S., 16 bis, rue Marius-Reinaud, à Aix.

Amis de « L'Express »

● *Lecteurs de l'Eure.* — Un groupe des Amis de « L'Express » est en formation à Louviers. Les lecteurs intéressés sont priés de prendre contact avec M. Bigot, 5, rue Sornier.

● *Lecteurs du Cher.* — Les Amis de « L'Express » de Vierzon se réunissent le mardi 31 mai, à 20 h. 45, salle du 2[e] étage de la mairie, pour discuter des problèmes posés par l'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber du 14 avril : « Les jeunes accusent ».

Communiqués

Dimanche 29 mai, au Parc Colbert, à Sceaux, Grande Kermesse organisée par les Eclaireurs de France, avec de nombreux prix, dont un abonnement d'un an à « L'Express ».

⁂

Le dimanche 29 mai, une Journée nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix se déroulera dans la grande salle des conférences du Palais de l'U.N.E.S.C.O., à Paris, sur l'initiative du M.R.A.P.

On peut demander des invitations au Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.), 15, faubourg Montmartre, Paris-9[e] (téléphone : PRO. 82-78).

HOME LINES

2[de] Croisière d'Eté aux Fjords de Norvège et en Scandinavie

à bord du paquebot de luxe s/s HOMERIC (25.500 tonnes)

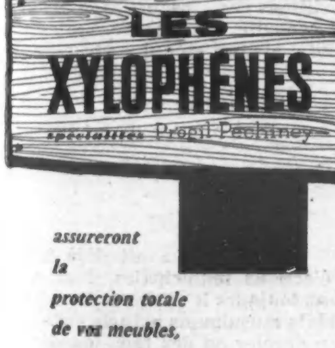
Départ du Havre le 14 Août
Retour au Havre le 23 Août
Prix à partir de N.F. 1.200

Toutes Agences de Voyages et à la Compagnie, 8, rue Auber, Paris-9[e]

Qu'acheter... Que vendre actuellement en Bourse?

Pour réussir, il ne faut ni acheter ni vendre au gré d'espoirs, d'idées personnelles ou de bruits incontrôlables. Vos revenus, votre paix d'esprit dépendent de sérieuses informations connues à temps. Ces informations, vous pourrez les trouver dans le BULLETIN CONFIDENTIEL : Bourse Documentation, serv. NX, 92, boulevard Voltaire Paris (XI[e]). Joindre un timbre.

TOUTES PHARMACIES



assureront la protection totale de vos meubles, parquets, boiseries, charpentes contre les insectes et champignons parasites du bois.

TRAITEMENTS PRÉVENTIF ET CURATIF

Service-Conseil-Xylochimie - Bureau 20
11, Av. Myron-T. Herrick - Paris-8[e]

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Il y a cinq ans, à Genève, les Quatre Grands s'étaient réunis. Aucun éclat ne les empêcha alors de tenir la Conférence annoncée. Mais la politique de détente échoua, comme elle a échoué, la semaine dernière, à Paris. Pourquoi ?

LA difficulté de parvenir à un accord ne tient pas seulement aux divergences réelles qui opposent l'Est et l'Ouest sur des problèmes précis. Elle résulte aussi d'une méfiance réciproque intense. A Moscou comme à Washington, il y a des hommes qui ne croient pas à la possibilité d'un arrangement, fût-il limité, et qui voient toujours plus de dangers que de profit dans les concessions même mineures.

Pour que les problèmes en suspens puissent être abordés utilement, il faut qu'à un moment donné, les partisans de la détente, ceux qui croient que la coexistence pacifique n'est pas incompatible avec leur conception de la civilisation et de l'avenir, soient au pouvoir en même temps des deux côtés et capables d'imposer leur politique à ceux qui y résistent.

En 1955, on n'a abordé, en fait, qu'une question : celle de l'Autriche, qui a été réglée. Pour le reste, les Quatre se sont contentés d'affirmer, en termes vagues et généraux, leurs intentions pacifiques. Parce que nous n'avons pas su alors exploiter une conjoncture favorable, nous sommes retombés dans la guerre froide.

— Et cette fois-ci ?

LE même phénomène s'est reproduit. Il y a huit ou dix mois, après les entretiens de Camp Davis, la volonté de trouver des compromis l'emportait. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. Ce fut une erreur d'ajourner si longtemps la réunion au Sommet : cela a permis aux éléments durs et aux militaires de reprendre plus d'influence; la méfiance a peu à peu repris le dessus.

C'est ainsi que les Occidentaux sont pratiquement revenus sur les concessions envisagées l'été dernier sur Berlin, lors de la réunion des ministres des Affaires étrangères à Genève — sans d'ailleurs opposer aux Soviétiques la moindre contre-proposition. La principale revue politique américaine pouvait écrire, le plus sérieusement du monde, à la veille de la Conférence, qu'Eisenhower considérait celle-ci « comme une suprême tentative d'accord » ; mais en précisant : « Il n'y aura pas de modification à Berlin ; les chances de faire progresser l'unité allemande sont nulles; le désarmement (ou même un accord préliminaire à cette fin) n'est pas en vue. » Aborder une conférence internationale avec un tel programme, c'est aller à l'échec. Il faudra s'en souvenir s'il y a un nouveau Sommet dans six mois.

— Et à l'Est ?

LE seul fait que Krouchtchev, au cours de son voyage, se soit fait accompagner par le maréchal Malinovski marquait une intention. C'était un signe évident de raidissement.

— Certains Américains ont déclaré cette semaine que les erreurs commises par leur gouvernement sont les vraies causes du revirement de Krouchtchev. Qu'en dites-vous ?

LES hésitations et les contradictions américaines ont compliqué les choses au cours des dernières semaines. A l'égard d'interlocuteurs aussi méfiants que les Soviétiques, il était en effet impardonnable de ne pas adopter une attitude plus nette. Mais, dans la même période, Krouchtchev n'a jamais dit qu'il se refuserait à discuter à Paris si Eisenhower ne lui présentait pas des excuses, ne sanctionnait pas les responsables, etc. L'ultimatum a été lancé vingt-quatre heures avant la Conférence et en termes inacceptables. Krouchtchev ne cherchait plus alors que la rupture.

— Au fond, une semaine après, on constate que l'homme de la rue ne semble pas avoir été très troublé par l'échec du Sommet. Il pense que les choses ne vont ni mieux ni plus mal qu'avant. Après tout c'est peut-être vrai...

C'EST un sentiment dangereux. Parce que les Russes n'ont pas agi, dès cette semaine, à Berlin, certains disent qu'il n'arrivera rien. Mais étant donné l'irritation qui règne des deux côtés et l'appui que trouvent, dans l'échec de la Conférence, les éléments hostiles à la détente, il est douteux que, pendant six mois, les choses restent en l'état. Les Américains ont déjà annoncé leur intention de reprendre les expériences nucléaires. Les Russes peuvent agir au Moyen-Orient, en Afrique... ou faire rebondir la querelle des îles chinoises, ou celle des bases situées dans les pays tiers...

Dans ces conditions, au lieu de s'enfermer dans une attente passive, la France et la Grande-Bretagne, qui n'ont pas été atteintes par la crise au même degré que les deux super-Grands, devraient prendre les devants en proposant un Plan de paix.

— Sous quelle forme précise voyez-vous cette initiative franco-britannique ?

C'EST l'opinion qu'il faut saisir, en mettant chacun devant ses responsabilités. Il y a des affaires déjà très préparées : par exemple, pour l'arrêt des explosions atomiques, il faut persévérer, aller jusqu'au bout.

Pour les armements traditionnels, il faut demander à tous les pays de prendre l'engagement de ne pas dépasser les niveaux actuels; peut-être même pourrait-on demander une première réduction.

En troisième lieu, l'équilibre actuel, dans certaines régions sensibles comme le Moyen-Orient, doit être garanti et par voie de conséquence, les fournitures d'armes doivent être interrompues par tous.

Le plan pourra également comporter un appel solennel à toutes les nations pour qu'elles consacrent à l'aide aux pays sous-développés, selon les propositions des experts de l'O.N.U., un impôt de 2 % sur leur revenu national.

Enfin, les gouvernements français et anglais pourraient proposer une procédure pour réintroduire la Chine dans la vie internationale.

— Mais pour le moment, la conséquence essentielle que le général de Gaulle a tirée de l'échec de la Conférence est celle-ci : la France doit, plus que jamais, se constituer une force de frappe atomique.

QUELLES que soient les péripéties actuelles, une chose est sûre : sur le terrain économique et social, la compétition entre l'Est et l'Ouest va se développer avec une âpreté croissante. Si nous voulons soutenir cette lutte, il nous faut évidemment réduire les charges improductives, et d'abord les dépenses militaires. La Grande-Bretagne (dont le revenu national est supérieur au nôtre, qui n'a pas le handicap de la guerre d'Algérie et qui avait déjà engagé une partie de la dépense) vient de renoncer à se constituer une force de frappe nationale. Si nous prétendons, au contraire, en construire une, nous aggravons nos handicaps financier et économique d'une manière écrasante.

A une autre échelle, un accroissement éventuel des charges militaires américaines poserait les mêmes questions.

Si, en sabotant la Conférence et en semant la panique, Krouchtchev précipite l'Occident dans le réarmement, il n'aura, finalement, qu'à se louer de sa politique, car il en tirerait alors tous les profits dans la rivalité économique qui va se développer. « Quos vult Krouchtchev perdere, dementat prius. »

— Quelles seront maintenant les conséquences de la nouvelle crise internationale sur la politique intérieure des pays occidentaux et en particulier en France ?

L'ÉCHEC de la Conférence risque d'affaiblir la position de ceux qui, depuis des années, étaient partisans d'une politique de détente tandis que leurs adversaires jetaient de l'huile sur le feu sans arrêt. A l'extrême-droite comme à l'extrême-gauche, on simplifie les problèmes sans embarras ; on divise de nouveau le monde en bons et en méchants. L'anticommunisme va connaître un regain de fureur, comme après les événements de Hongrie, et « L'Humanité » traite de provocateur Eisenhower à qui elle souriait hier.

Le seul fait que l'échec de la Conférence encourage les éléments les plus violents et les plus nationalistes au détriment des éléments raisonnables est très mauvais.

— Dimanche, les élections cantonales vont avoir lieu en Algérie. Le gouvernement présente comme une victoire le fait que 1.200 candidats s'y présentent. Qu'en dites-vous ?

AUCUNE consultation électorale ne peut avoir lieu valablement sur un champ de bataille.

La majorité des candidats soutiennent la politique d'autodétermination, sans que personne sache maintenant ce que cela veut dire.

Dans un quart des circonscriptions, il n'y a qu'une seule liste.

Au total, il n'y a presque pas de candidats ultras et le F.L.N. est absent. Ainsi, deux des principales forces politiques ne participent même pas au scrutin.

Après avoir souligné d'abord la gravité politique du scrutin, on s'emploie maintenant à persuader un millier de pauvres bougres de se présenter en leur disant qu'il ne s'agit que d'administration locale.

Que peut-il sortir de là ? Comme je l'ai déjà dit : quelques Bao Daï de sous-préfecture, sans aucune valeur politique.

Le procédé a déjà été utilisé en Indochine, puis en Tunisie; on y a fait de prétendues élections locales. Personne ne les a prises au sérieux. Le peuple algérien sait très bien que son sort ne sera pas modifié d'un iota par le scrutin du 29 mai.

On a remis en place la même commission de contrôle qu'aux dernières élections, avec le même président ; c'est symbolique.

Quand on est en guerre, on ne peut arrêter le combat qu'avec l'accord de l'adversaire. Il faut donc négocier avec lui. Cela ne signifie pas que la France le reconnaît comme seul représentatif de l'Algérie.

Après l'offre de l'autodétermination, c'est dans cette voie qu'on s'était engagé. Le F.L.N. ne posait plus la question de sa représentativité ; il voulait seulement obtenir des garanties sur les conditions dans lesquelles le peuple algérien serait consulté. La sagesse était d'en discuter avec lui ; et c'est ce qui a été refusé.

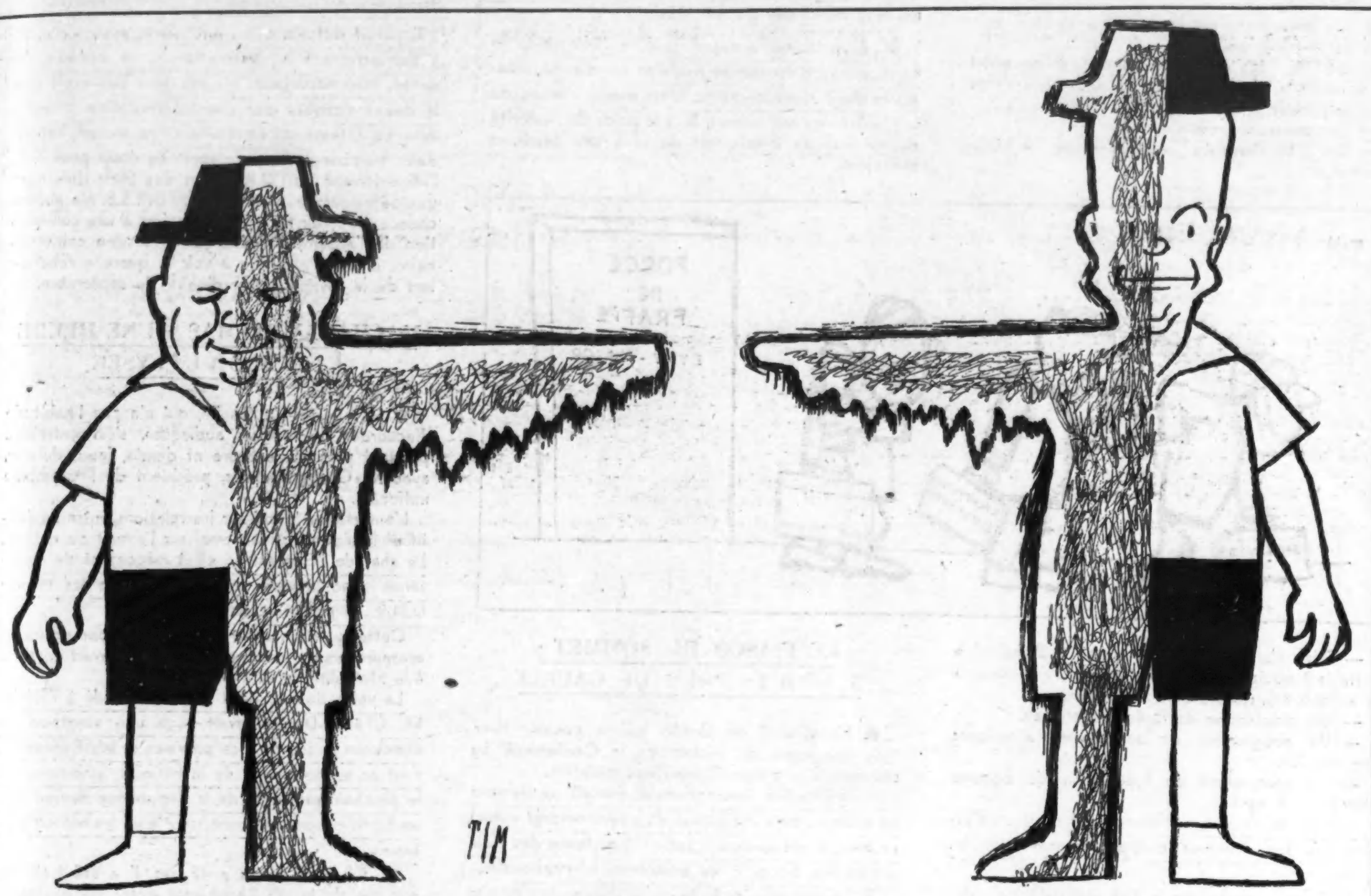
— Mais il est frappant, malgré tout, que 1.200 candidats aient accepté de se présenter...

ON les avait déjà trouvés lors des élections municipales, l'an dernier. Car ce sont toujours les mêmes. Les deux tiers des candidats musulmans actuels sont des « élus » de l'an dernier ou des fonctionnaires.

A l'origine, de Gaulle voulait leur donner un rôle très important. Il envisageait de dégager des conseils généraux une sorte de délégation algérienne qui aurait discuté les problèmes les plus larges. Une fois de plus, l'entreprise se révélant plus malaisée qu'il ne l'avait cru, de Gaulle s'en désintéresse. Il n'a même pas prononcé le discours qu'il avait annoncé. C'est une sorte de démission devant le problème.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)



FRIGE-K

FRIGE-AVIA (U 2)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Maintenant j'y crois

MEME ceux qui sont légitimement préoccupés par la crise internationale continuent à ne pas croire qu'une guerre atomique puisse éclater. Or, depuis cette semaine, j'y crois. L'axiome de base : la troisième guerre mondiale est impossible, car ce serait le suicide général de l'humanité — cette vérité-là ne me paraît plus établie. Il y a un doute.

Et s'il y a ce doute, rien n'est plus pareil, nos pensées, nos projets ne peuvent plus être exactement les mêmes qu'il y a huit jours. C'est un changement fondamental. Sur quoi est-il fondé ?

Très précisément sur l'affaire de l'avion U-2, examinée à la lumière des informations qui, peu à peu, nous parviennent.

Du côté américain, on sait maintenant :

1° Que le président des Etats-Unis s'était engagé personnellement, il y a plusieurs mois, à ce que les vols d'espionnage des avions U-2 au-dessus de l'U.R.S.S. soient interrompus jusqu'à la négociation au Sommet. Il n'a pas été obéi par les organismes militaires d'exécution ;

2° Qu'après l'annonce publique de la chute de l'avion en U.R.S.S., le 1er mai, le Pentagone (état-major) et le C.I.A. (2e Bureau) ont affirmé qu'il s'agissait d'un vol météorologique, amenant ainsi le Président à mentir dans sa déclaration officielle et à être déconsidéré, en quarante-huit heures, par les preuves fournies par les Russes ;

3° Que l'ordre — tout à fait inhabituel — d'exercice d'alerte générale de toute l'aviation stratégique américaine a été donné le jour même qui précédait la réunion de la Conférence à Paris sans que cette décision vienne du Président.

Du côté russe, on est moins sûrement informé. Mais nous pouvons apporter une précision importante qui vient directement d'une confidence faite il y a quelques jours par le maréchal Tito : ce n'est pas M. Krouchtchev qui a donné l'ordre d'abattre l'avion U-2 le 1er mai, c'est un commandant militaire local qui l'a décidé. Et l'affaire a été aussitôt communiquée à tant de gens que M. Krouchtchev, ne pouvant plus la tenir secrète, a été amené à en prendre publiquement la responsabilité.

Cette version, tenue de bonne source, n'est évidemment pas certaine ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle ne paraît pas invraisemblable, même à ceux des spécialistes des affaires soviétiques qui la contestent. Elle est *possible*, de l'aveu de tous.

CETTE affaire de l'U 2, loin d'être un prétexte, une diversion, est donc absolument capitale. Elle nous montre comment, à l'Est comme à l'Ouest, les responsables politiques — qui, d'un côté comme de l'autre, sont sincèrement résolus à éviter l'holocauste atomique de l'humanité — peuvent être désobéis, trahis, joués par des sous-ordre irresponsables de l'administration militaire qui détiennent donc, sans mandat, sans réflexion, sans compte à rendre, anonymement et gratuitement, ce fantastique pouvoir : celui de la guerre et de la paix.

Sous prétexte qu'il s'agit de superbombes à hydrogène, et de centaines de millions de morts possibles, on n'arrive pas à y croire. Mais l'ampleur de la conséquence ne modifie pas, hélas ! la nature du mécanisme : M. Eisenhower n'a pas pesé plus lourd, dans cette affaire, que M. Lacoste devant l'interception de l'avion de Ben Bella sur ordre d'un central militaire local, ou que M. Gaillard devant le raid de Sakiet sur ordre d'un colonel d'aviation. Comme eux, il a été mis devant le fait accompli, et comme eux il n'a pas eu l'autorité *politique* nécessaire pour dénoncer les actes commis sans son autorisation, il a choisi alors de les couvrir.

A cet égard, l'affaire de la Conférence au Sommet ressemble exactement à celle qui nous est familière : l'affaire d'Algérie. En face, il y a un monde adverse dont nous connaissons mal la structure exacte, le F.L.N. dans un cas, l'univers communiste dans l'autre — il faut les prendre comme ils sont, comme des données de fait. Et ce qui nous concerne directement, ce sur quoi nous pouvons agir, ce dont nous sommes pleinement responsables, c'est la nature des choses de ce côté-ci de la barrière. Qui détermine la politique, qui commande, qui impose sa loi ? Le général de Gaulle, face à son armée d'Algérie, et le président Eisenhower, face à son puissant Pentagone, sont, nous le constatons, dans une situation bien semblable.

L'AFFAIRE du 24 Janvier et celle de la Conférence au Sommet révèlent la même trame. L'état-major d'Algérie a accepté que le président de la République affirme sa politique dite d'autodétermination *à condition* qu'elle soit vidée de son contenu, c'est-à-dire qu'il n'y ait aucune négociation sur le cessez-le-feu. Sur ce point décisif, le 24 Janvier s'est soldé par la prédominance de la volonté militaire.

L'administration militaire américaine a laissé le président des Etats-Unis jouer avec sa politique dite de détente *à condition* qu'elle ne débouche sur rien de précis, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas un accord de désarmement et de contrôle. Comme la Conférence au Sommet risquait d'y aboutir, une rapide épreuve de force a démontré l'influence dominante des militaires.

Nous, Français, en raison de ce que nous avons observé au microscope sur la IVe comme sur la Ve République, nous sommes mieux en état de comprendre ce qui vient de se produire : comment le pouvoir civil peut n'être plus qu'un chapeau mou sur le robot militaire. Seulement, ce qui est grave, très grave, s'agissant de la France et de l'Algérie, devient effrayant s'il s'agit de l'Amérique et du monde.

UN sociologue américain, Wright Mills, rédigeant, bien avant l'affaire de l'U-2 et le Sommet, une étude intitulée « Les causes de la 3e guerre mondiale » qui va paraître bientôt en France (1), écrit :

« *La progression du personnel militaire est due moins à un grand désir de puissance de sa part qu'à la faiblesse du pouvoir politique des civils. Les politiciens, se dissimulant derrière la prétendue capacité des seigneurs de la guerre qui témoignent devant eux et les conseillent, ont abdiqué le rôle qui leur était propre et qui consistait à discuter de politique et à en décider. C'est dans le vide créé par ces abdications politiques et ces hésitations que s'est produite l'ascension des militaires. C'est à cause de ce vide politique que les seigneurs de la guerre ont été portés — parfois malgré eux — jusque sur le plan où se prennent les plus hautes décisions politiques.* »

Désormais nous sommes avertis par l'événement, et avec éclat : le premier, le seul problème politique, à Washington comme à Paris, est de tout faire, par tous les moyens, pour rendre aux civils élus le vrai pouvoir de décision. C'est une révolution à accomplir, et qui n'ira sans doute pas sans violence.

J.-J. S.-S.

(1) Calmann-Lévy. Collection « Questions d'actualité ».

CORRESPONDANCES EXPRESS

REMOUS AUTOUR DU BUDGET MILITAIRE

● Les discussions sur le prochain budget militaire battent leur plein.

Le ministère des Armées a un plan quinquennal qui va du 1er janvier 1960 au 31 décembre 1964. Ce plan prévoit principalement :

— Des croiseurs lance-engins.

— Des bombardiers supersoniques « Mirage IV A ».

— Des chasseurs bombardiers « Etendard » destinés à équiper les porte-avions « Clemenceau » et « Foch » (en cours de construction).

— Un programme de fusées balistiques.

— Un programme de sous-marins atomiques lance-fusées.

— Un programme de fabrication de bombes atomiques A ou H.

Le coût de ce plan quinquennal est en cours d'estimation. Les premiers chiffres avancés sont les suivants :

— Bombes atomiques : 250 milliards d'anciens francs.

— Fusées porteuses : 300 milliards.

— Mirage IV : 100 milliards.

Dès à présent, le ministre des Finances, M. Baumgartner, essaye de s'opposer au projet du ministère des Armées qu'il juge irréalisable. Ses objections portent, en particulier, sur trois points :

1) le programme des croiseurs lance-engins ;

2) la construction des « Mirage IV » ;

3) la revalorisation des traitements du personnel militaire demandée par M. Messmer.

M. Baumgartner a averti qu'il ne céderait qu'en contrepartie d'économies réalisées sur d'autres chapitres du budget militaire. Mais depuis l'échec de la Conférence au sommet, tout le poids de l'autorité du général de Gaulle est du côté des dépenses militaires.

CROISIÈRE D'ÉTÉ

Les vacances d'été connaissent chaque année davantage la faveur du public.

Les plages, les stations de montagne, les routes, les chemins de fer sont de plus en plus encombrés. Les vacances ne permettent plus, comme par le passé, ce délassement, ce repos complet, cette rupture totale d'avec la vie de tous les jours.

Les médecins ont toujours apprécié les bienfaits du repos en mer. A eux seuls, ils constituent plus de 50 % de la clientèle des croisières. Les hommes d'affaires l'ont aussi fort bien compris : plus de téléphone, plus de rendez-vous, plus de machines à écrire, un changement radical, une ambiance calme sans contrainte. Si tout au long de l'année l'avion est pour eux une nécessité, pendant les vacances, c'est sur le bateau qu'ils trouvent la détente, le repos physique et moral auxquels ils aspirent.

De nombreuses Compagnies Maritimes organisent des croisières, surtout en hiver ou au printemps, mais rarement pendant la période des grandes vacances.

La Compagnie de Navigation YBARRA dont les services réguliers Marseille-Amérique du Sud sont connus et estimés depuis bientôt un siècle s'est spécialisée, il y a deux ans, dans les croisières maritimes d'été.

Ses paquebots CABO SAN ROQUE et CABO SAN VICENTE, construits en 1957 et 1959, jaugent 18.000 tonnes, atteignent une vitesse de 23 nœuds et sont dotés des derniers perfectionnements de la technique moderne.

Innovation sensationnelle : toutes les cabines, tous les lieux de réunion possèdent un système parfait de conditionnement, d'ozonisation et de déshumidification de l'air, réglable individuellement. Il s'en dégage une atmosphère de fraîcheur égale et tempérée qui baigne tout le navire, même au cours des journées les plus torrides de l'été.

Le CABO SAN VICENTE partant de Marseille le 23 juillet y reviendra le 6 août après escales à Barcelone, Malaga, Punta Delgada (Açores), Funchal (Madère), Santa Cruz (Canaries), Casablanca, Palma (Baléares).

C'est une croisière qui promet d'être une véritable promenade en mer. A bord de ce somptueux hôtel flottant, tout a été prévu pour assurer à chacun la vie brillante que l'on trouve sur les paquebots transatlantiques : jeux de ponts, tournois, cocktails, galas, etc.

La table a fait l'objet d'une attention particulière puisqu'elle est confiée à une équipe de chefs français formés à l'école des grandes Compagnies de Navigation.

Il n'est donc pas surprenant que la croisière des Iles Atlantiques aux prix très étudiés (à partir de NF 990) présente un tel attrait. Ne sommes-nous pas tous désireux de découvrir enfin, dans un cadre de confort et de luxe, ces îles ensoleillées ?...

Communiqué.

LE FIASCO DU SOMMET : 3 ATOUTS POUR DE GAULLE

● Le général de Gaulle estime pouvoir tirer trois avantages de l'échec de la Conférence au sommet. Il l'a dit en Conseil des ministres.

1° La tension internationale devrait convaincre les Français de s'unir autour du gouvernement actuel en leur faisant découvrir enfin l'importance des vrais problèmes. Savoir : les problèmes internationaux.

2° La nécessité de la force de frappe de l'Armée française est devenue une évidence. L'indépendance nationale est à ce prix. Staline disait qu'il ne jaugeait ses interlocuteurs qu'au nombre de divisions que ces derniers représentaient ; aujourd'hui, c'est au nombre d'engins nucléaires.

3° La reconversion de l'Armée doit persuader celle-ci qu'on n'a plus de temps à perdre en Algérie. Après les élections cantonales, il faut « relancer l'affaire ».

Sur ce dernier point, on parle de plus en plus d'un projet de table ronde. Après le succès inévitable des élus au nom de « l'Algérie algérienne », il n'y aura plus d'obstacle, croit-on, pour un rapprochement entre les différentes tendances du nationalisme algérien.

L'O.N.U. DEVANT L'U-2

● La réunion du Conseil de sécurité, convoqué à la demande de l'U.R.S.S. pour discuter de l'affaire de l'U-2, donne à la diplomatie traditionnelle, laissée de côté par le « Sommet », l'occasion de se rattraper. On n'en est pas fâché dans les couloirs de l'O.N.U., où l'on n'avait jamais manifesté beaucoup d'enthousiasme pour les réunions des Grands, qui ont le double désavantage, aux yeux de M. Hammarskjoeld :

1° D'amplifier les controverses qu'il cherche toujours, pour sa part, à minimiser ;

2° De dessaisir les Nations Unies, organisme compétent pour la préservation de la paix.

Au début, l'intention des Etats-Unis était de répondre du tac au tac à M. Gromyko. M. Herter devait se rendre en personne dans la salle du conseil et ouvrir le volumineux dossier de l'espionnage soviétique aux Etats-Unis et ailleurs. Des démarches avaient même été faites à Paris et à Londres pour suggérer que MM Selwyn Lloyd et Couve de Murville viennent lui prêter main-forte.

Mais le général de Gaulle et M. Macmillan se trouvèrent d'accord pour estimer qu'il fallait laisser à l'U.R.S.S. la responsabilité de la tension. Ils persuadèrent le président Eisenhower de faire plaider le dossier américain avec le maximum de concision par M. Cabot Lodge. Ce dernier ne parla que douze minutes, contre une heure à Gromyko, seul ministre présent en personne à New York.

Dans le même temps, les quatre membres neutres du Conseil (Argentine, Equateur, Ceylan, Tunisie) esquissaient une action médiatrice. Ils déposaient une résolution qui invitait les Grands à reprendre les négociations sur le désarmement — ce qui était prévu de toute façon — et ne portait aucune condamnation de qui que ce fût.

Il paraît difficile que l'U.R.S.S. oppose son veto à ce texte, qui a, bien entendu, la bénédiction de M. Hammarskjoeld. Il n'est donc pas exclu que le débat s'achève par une manifestation d'unanimité. La détente qui en résulterait ne saurait, cependant, tromper personne : après ce coup pour rien, l'affrontement de l'U.R.S.S. et des Etats-Unis n'est que partie remise. Mais comme l'U.R.S.S. n'a aucune chance d'obtenir les voix nécessaires à une convocation de l'Assemblée générale en session extraordinaire, il faut s'attendre à voir la querelle rebondir lors de la session extraordinaire de septembre.

M. CHABAN-DELMAS : UNE HEURE ET DEMIE A L'ELYSEE

● Le général de Gaulle, qui n'a pas l'habitude d'accorder de longues audiences, s'est entretenu pendant près d'une heure et demie, jeudi dernier, avec M. Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale.

L'entretien a porté sur les relations entre l'exécutif et le législatif, mais aussi sur l'avenir du régime. Le chef de l'Etat est en effet mécontent de l'insistance avec laquelle est évoqué, dans les milieux U.N.R., le problème de sa succession.

Cette question avait été soulevée par différents orateurs lors du meeting que l'U.N.R. avait organisé à la Mutualité, le 28 avril.

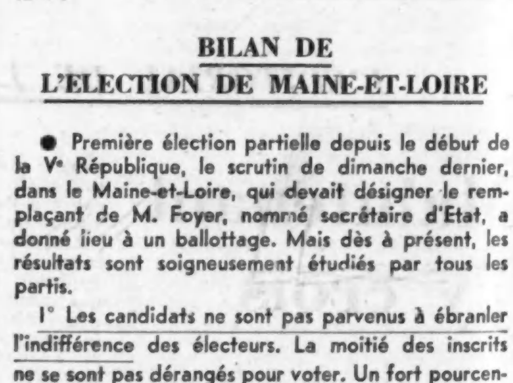
La veille du jour où il a été convoqué à l'Elysée, M. Chaban-Delmas avait reçu une vingtaine de directeurs de journaux de province et laissé entendre, tout en se défendant de la moindre ambition, que le prochain président de la République devrait être un homme jeune et connaissant bien les milieux politiques.

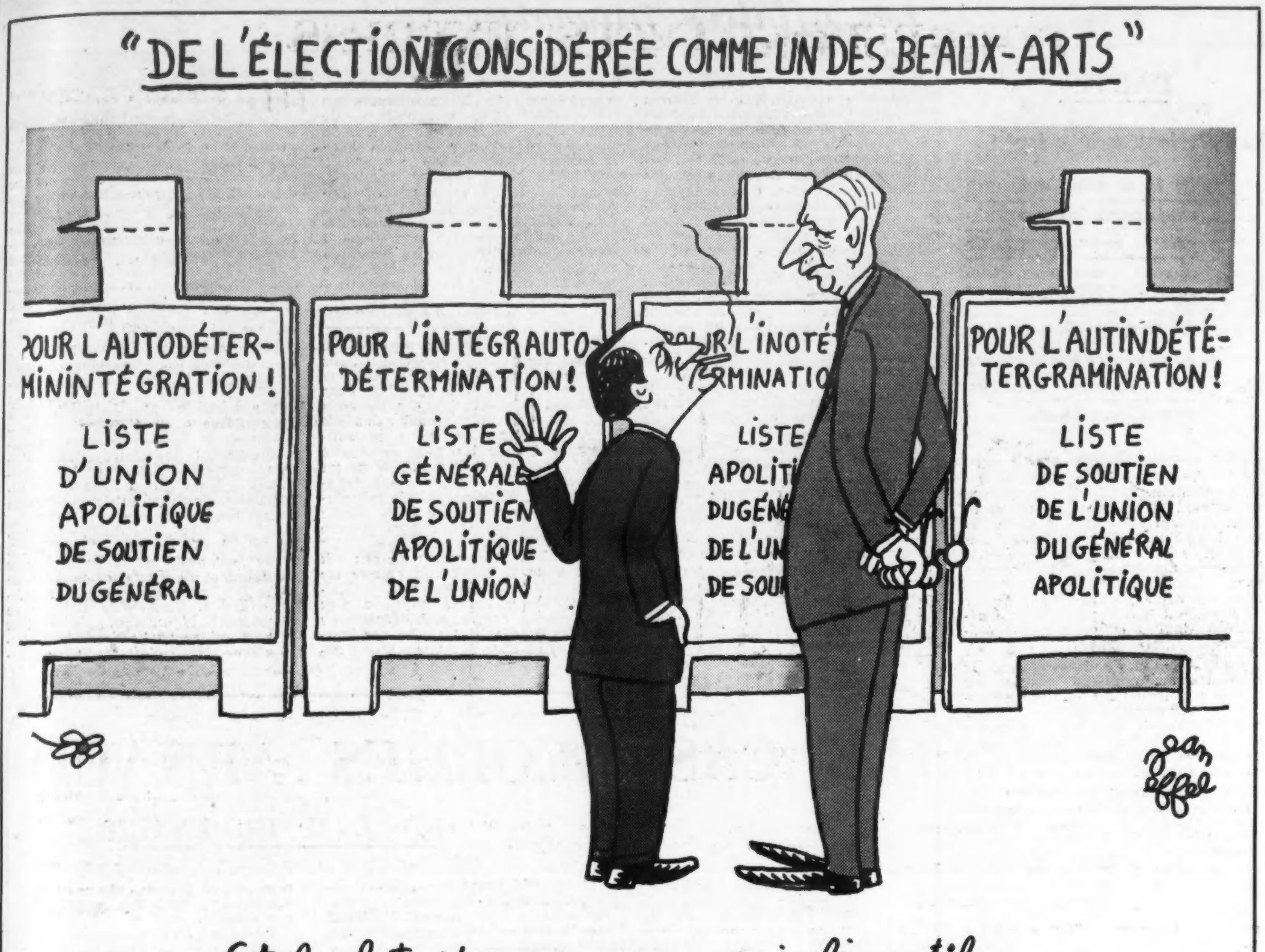
M. Chaban-Delmas a 45 ans. Il a été trois fois ministre de la IVe République avant de devenir le président de la première Assemblée nationale de la Ve.

BILAN DE L'ELECTION DE MAINE-ET-LOIRE

● Première élection partielle depuis le début de la Ve République, le scrutin de dimanche dernier, dans le Maine-et-Loire, qui devait désigner le remplaçant de M. Foyer, nommé secrétaire d'Etat, a donné lieu à un ballottage. Mais dès à présent, les résultats sont soigneusement étudiés par tous les partis.

1° Les candidats ne sont pas parvenus à ébranler l'indifférence des électeurs. La moitié des inscrits ne se sont pas dérangés pour voter. Un fort pourcentage d'abstentions est la règle pour les élections partielles. Mais une cause plus profonde explique le désintéressement exceptionnel des électeurs de Maine-et-Loire : là comme ailleurs, on s'est rendu





— Style abstrait sur panneaux semi-figuratifs...

compte que le Parlement n'avait pas la même importance qu'autrefois, qu'un député n'avait plus grand pouvoir, que l'enjeu de l'élection était donc beaucoup moins important que les candidats ne le prétendaient.

2° Les communistes sont les seuls à avoir retrouvé presque tous leurs électeurs de 1958 (4.198 au lieu de 4.349). Leur pourcentage remonte d'un seul coup de 12,9 à 19,5 % et rejoint le niveau atteint en 1956.

3° La S. F. I. O., bien que perdant des voix (2.634 au lieu de 3.157), a mieux résisté à la vague d'abstentionnisme que les candidats de droite : son pourcentage remonte de 9,3 à 11,6 %.

Le total des voix laïques atteint donc 30,1 % au lieu de 22,2 % en 1958. Minoritaires, les laïques ont réagi aux menaces qui, à leurs yeux, pèsent sur l'école publique dans un département où plus de la moitié des enfants fréquentent les écoles privées. Mobilisés une première fois par la campagne en faveur de la pétition laïque, ils ne se sont pas laissé démobiliser complètement le jour du scrutin.

4° A droite, l'U.N.R. reste la première formation. Elle maintient presque son pourcentage (33,9 % au lieu de 35,6 %). Le candidat indépendant a moins bien résisté au courant d'abstention. Le rapport des forces entre les deux grandes tendances de droite est resté dans le Maine-et-Loire ce qu'il était dans toute la France il y a deux ans.

5° M.R.P. et poujadistes continuent à décliner. La vague poujadiste de 1956 (17,3 % des voix) était exceptionnelle et, dès 1958, il n'y avait plus que moins de 5 % des électeurs pour le candidat poujadiste. Cette fois, il n'en recueille que 3,8 %.

Le M.R.P. (avec M. Barangé et M. Sauvage) était très fort dans le département en 1945 et 1946. En 1956, il tombait à 17,8 %. En 1958, à 7 %. En 1960 à 6,4 %. Pratiquement, il cesse d'être une formation importante dans la circonscription.

LA « GREVE » DES MEDECINS : LE FER EST ENGAGE

● De nombreuses caisses de Sécurité sociale sont déjà embouteillées par l'accumulation de dossiers qui résulte de la « grève administrative » des médecins. D'où retard dans les remboursements et mécontentement du public. C'est essentiellement sur ce mécontentement que compte le gouvernement dans l'épreuve de force qu'il a engagée avec les syndicats médicaux.

Le ministère du Travail déclare qu'il dispose d'une autre arme pour imposer la réforme médicale. Dans 57 départements, il existe des conventions collectives aux termes desquelles la Sécurité sociale s'est engagée à ne pas créer de « centres de soins » pour ne pas concurrencer la médecine « libre » par une médecine « officielle ». Si les médecins de ces départements persistaient à refuser de signer les nouvelles « conventions individuelles », les caisses de Sécurité sociale seraient contraintes d'ouvrir de tels « centres de soins » pour respecter leurs engagements vis-à-vis des assurés, c'est-à-dire leur garantir un remboursement à 80 %.

En face de cette coalition (gouvernement-syndicats ouvriers-Fédération nationale des organismes de Sécurité sociale), comment réagit le corps des médecins ?

Un certain nombre de praticiens condamnent en bloc la réforme et déclarent qu'ils résisteront jusqu'au bout. Il ne semblent pas être les plus nombreux.

D'autres admettent le principe de la réforme, mais refusent de signer les conventions individuelles. Beaucoup de médecins acceptent les tarifs proposés par le gouvernement, mais non la manière dont ils sont imposés. S'ils suivent les ordres de grève, c'est surtout par discipline syndicale et par solidarité avec leurs confrères.

Enfin le conseil de l'Ordre, pour sa part, a estimé devoir prendre une position beaucoup plus nuancée que celle des syndicats médicaux.

LES COSTUMES LÉGERS (nouvelle forme) de jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

EXCLUSIVITÉS MASCULINES
françaises, anglaises, italiennes sur mesure ou prêt à porter
HARLEY
alpaga - dacron tergal - airway
depuis 259 NF
PARKING ASSURÉ
8 BD DE LA MADELEINE, PARIS

Et badadi... et badadoit... la meilleure eau, c'est la BADOIT
eau minérale naturelle

LA GRANDE SEVERINE
matin et soir, vous offre la fraicheur de son jardin. Au souper, les orchestres d'Aldo Juva et Bob Fowler, et les blues du grand chanteur noir CLAY DOUGLAS.
7, RUE SAINT-SEVERIN (Près la Place Saint-Michel)
TEL. DAN 15-54 FERMÉ LE DIMANCHE

PARTIS

Le P.C. face à la crise

● ***Pour expliquer aux chefs communistes français la conduite à tenir devant la nouvelle situation internationale, M. Maurice Thorez leur a fait des révélations sur les raports Kroutchtchev-Eisenhower.***

UNE curieuse photographie a paru dans beaucoup de quotidiens : M. Kroutchtchev et M. Maurice Thorez se donnant la plus chaleureuse accolade. Pendant une heure et demie, le secrétaire du Parti communiste français et sa femme, Mme Jeannette Vermeersch, se sont en effet entretenus avec le Premier ministre soviétique, alors que celui-ci était attendu autour de la table de conférence par le général de Gaulle, le président Eisenhower et M. Macmillan.

Quatre-vingt-dix minutes avec le chef des communistes français, ce n'était pas trop pour épuiser les sujets de conversation possibles. Pour le parti français, plus que pour aucun autre, le coup d'arrêt brutal donné à la détente internationale posait un problème grave.

Depuis des mois, l'accent avait été mis sur la liquidation de la guerre froide. On faisait campagne pour le film du voyage de M. Kroutchtchev aux Etats-Unis, et sa visite en France avait été l'occasion d'une immense mobilisation de tous les adhérents et sympathisants du communisme français, sur les thèmes de la détente et de l'accord inévitable entre l'Est et l'Ouest. La Conférence au Sommet devait marquer surtout le point de départ d'une période où le rapprochement avec les autres formations de gauche serait infiniment plus facile qu'à l'époque de la guerre froide.

Une fois levée l'hypothèque de la tension internationale, rangeant dans des camps opposés communistes et non-communistes, l'accord aurait été conclu plus vite et plus simplement entre tous les défenseurs de la laïcité, entre tous les adversaires du pouvoir personnel, entre tous les partisans de la paix négociée en Algérie. Les communistes seraient sortis de leur isolement, l'alliance des partis de gauche aurait été possible. C'était, pour le parti de Maurice Thorez, le considérable enjeu de la détente internationale.

A Choisy-le-Roi

Avant l'arrivée à Paris des quatre chefs d'Etat, seuls quelques communistes français avaient été alertés par les pronostics pessimistes que l'on faisait, à Moscou comme à Paris, sur les chances d'accord entre les Quatre Grands à propos de chaque point de l'ordre du jour de la conférence, Berlin, l'Allemagne, le désarmement. M. Pierre Courtade, chef du service de politique étrangère de « L'Humanité », y avait consacré un article huit jours avant l'arrivée de M. Kroutchtchev à Paris. Mais dans l'ensemble, la direction du parti français ne pouvait croire que la conférence aboutirait à une faillite aussi rapide. Elle n'avait aucune raison de donner par avance un coup de frein. Le train de la détente était sur les rails, nul ne s'attendait à le voir dérailler d'un seul coup.

En arrivant rue de Grenelle, à l'ambassade soviétique, M. Maurice Thorez savait que son parti aurait devant les événements une réaction différente de celle de toutes les autres formations de gauche. Il savait que le lent et patient travail des fédérations et des sections communistes de province — exploitant la moindre occasion d'alliance tactique avec les socialistes, les radicaux, les instituteurs, les syndicats non cégétistes — pourrait se trouver ruiné du jour au lendemain si la guerre froide devait reprendre.

De tous les échelons de la hiérarchie communiste française, allaient monter en quelques jours les mêmes avertissements : *« Nous sommes en désaccord complet, sur l'échec du Sommet, avec tous les autres éléments de gauche ; l'alliance entre eux et nous est devenue plus difficile ; la presque totalité des journaux de Paris et de province ont rendu M. Kroutchtchev responsable de l'échec du Sommet ; il va falloir expliquer à tout le monde la position soviétique, la justifier, remonter un courant contraire. »*

En même temps se posait aux communistes la question de leur attitude envers le général de Gaulle.

Durant la récente campagne électorale dans le Maine-et-Loire, les orateurs communistes ont été les seuls à mettre en cause nommément le général de Gaulle, bien qu'en termes mesurés. Pourtant, depuis la visite de Kroutchtchev en France, qui avait fait naître l'espoir de bonnes relations franco-soviétiques, il y avait pour les communistes un « problème de Gaulle » et M. Maurice Thorez l'a abordé pendant son entretien avec M. Kroutchtchev.

A la fin de la semaine, vendredi, samedi et dimanche, plusieurs dirigeants communistes se sont rendus à Choisy-le-Roi. Là, dans sa villa du début du siècle, meublée avec un goût sobre, entourée d'un jardin très bien entretenu, M. Maurice Thorez les a reçus. Ses visiteurs étaient inquiets.

L'affaire de Sverdlosk

Tous, plus ou moins, pensaient à une reprise de la guerre froide. Pour eux, cela signifiait non seulement une rupture avec des alliés possibles dans les autres formations de gauche, mais une influence plus grande, dans le pays, des éléments les plus anti-communistes et les plus résolus à transformer la Vᵉ République en un Etat autoritaire. Tous les interlocuteurs de M. Maurice Thorez lui citèrent le propos du général de Gaulle sur la nécessité d'une plus grande « unité intérieure ».

L'un d'eux fit ce commentaire : *« Il s'agit pour de Gaulle de brimer les ultras d'Alger et de Paris et, parallèlement, d'agir contre nous ou plus précisément contre notre influence dans les syndicats et contre nos journaux ; il va chercher une « union nationale » allant des indépendants à Guy Mollet. »*

Un autre, s'appuyant sur l'hypothèse d'une politique plus dynamique de l'U.R.S.S. et de la Chine en Asie, au Moyen-Orient et en Afrique, en tira cette conclusion : *« L'Armée et les éléments les plus réactionnaires du gouvernement y verront la preuve qu'ils ont toujours eu raison de lier le nationalisme algérien au communisme international ; ils expliqueront que la lutte contre le F.L.N. n'est pas séparable d'une répression anticommuniste ; pour nous, c'est l'annonce de l'époque la plus difficile depuis la guerre. »*

Pour beaucoup de visiteurs de Choisy-le-Roi, les propos que tint alors M. Maurice Thorez furent une surprise. Celui-ci était beaucoup plus calme, beaucoup plus optimiste qu'ils ne s'y attendaient. Fidèle à son tempérament et à ses habitudes de raisonnement, le secrétaire général s'efforça surtout de ramener les événements à leurs proportions et de détourner ses camarades de conclusions excessives :

« *L'important,* leur dit-il, *c'est d'expliquer aux gens ce qui s'est passé. Il ne faut pas que les nuages de la conférence de Paris empêchent de voir l'horizon véritable de la crise internationale. C'est-à-dire l'affaire de Sverdlovsk. L'incident de l'U2 a prouvé qu'une partie de l'administration américaine était résolue à pour-*

FORUM

LE CAS GEORGES ARNAUD

par J.-M. DOMENACH

● ***La presse doit-elle être l'auxiliaire de la police ? Ou a-t-elle une autre fonction dans la Nation ? J.-M. Domenach répond.***

DEPUIS un mois, Georges Arnaud est tenu en prison pour avoir refusé de révéler à la police le lieu où il avait assisté à une « conférence de presse » clandestine de Francis Jeanson. Pourquoi et comment « Paris-Presse », défenseur des ultras, a publié le récit de Georges Arnaud, qui dit être de gauche, je n'en sais rien et peu m'importe. Le fait éclatant est qu'un homme soit inculpé et détenu pour « non-dénonciation » dans l'exercice de la fonction de journaliste.

« Non-dénonciation », ce délit, nouveau venu dans nos codes, s'énonce sous forme négative, parce qu'il est ambigu, gênant, mal assuré : ce peut être le pire des crimes, mais aussi une nécessité et même un devoir. La preuve en est que quelquefois la police le tolère et l'opinion l'approuve, comme on l'a vu lors du rapt du petit Peugeot, bien qu'il s'agît de criminels aussi abominables et unanimement réprouvés que des ravisseurs d'enfants.

Quiconque assiste à un crime, ou à sa préparation, sans intervenir, se fait complice. Mais hors de ce cas limite, faut-il dénoncer ? Je voudrais à ce propos raconter une histoire.

Le « porte-parole »

C'était en juin 1944 : un officier de carrière arrivait de Paris au maquis. « Devinez, nous dit-il, en face de qui j'ai voyagé ? Joseph Darnand — Darnand, le chef de la milice. Des maquisards ont arrêté le train. Il suffisait que je dise un mot pour que Darnand soit reconnu et emmené. Je ne l'ai pas fait. »

Sur le moment, je trouvai aberrant le scrupule de cet officier. Depuis, j'ai compris qu'un certain honneur militaire répugnait à dénoncer un ennemi qui devait être abattu en combat — en ce temps-là, il est vrai, l'armée française n'avait pas encore découvert « la guerre subversive » et « l'arme psychologique ».

Le journaliste n'a-t-il pas droit à son honneur, lui aussi ? Les pays civilisés admettent généralement qu'il respecte un secret professionnel, que d'ailleurs aucun texte ne consacre : le journaliste ne doit pas dénoncer celui qui, en lui parlant, s'adresse à un informateur, c'est-à-dire à quelqu'un qui a charge d'opinion. Certains métiers impliquent ainsi des responsabilités supérieures, qui, certes, ne rendent pas intouchables ceux qui les exercent, mais les placent parfois en situation d'exception et leur valent des garanties particulières : tels les prêtres, les médecins, les avocats... De même qu'il y a des hommes pour soigner d'abord, il faut qu'il en existe pour informer d'abord.

Parce que, en démocratie, l'opinion a le droit et le devoir de connaître, parce que la justice est publique, parce que les juges sont les délégués du peuple, il convient que celui-ci soit informé ; par conséquent tout le monde doit avoir la parole, y compris le suspect, y compris le criminel ; par conséquent le journaliste qui est ce « porte-parole » des uns et des autres, n'agit pas, en l'occurrence, comme un simple citoyen : il est, lui aussi, le délégué du peuple dans son besoin et son droit de connaître. La liberté d'action du journaliste est donc essentielle au pouvoir, afin qu'il soit éclairé, et à la justice, afin qu'elle soit complète.

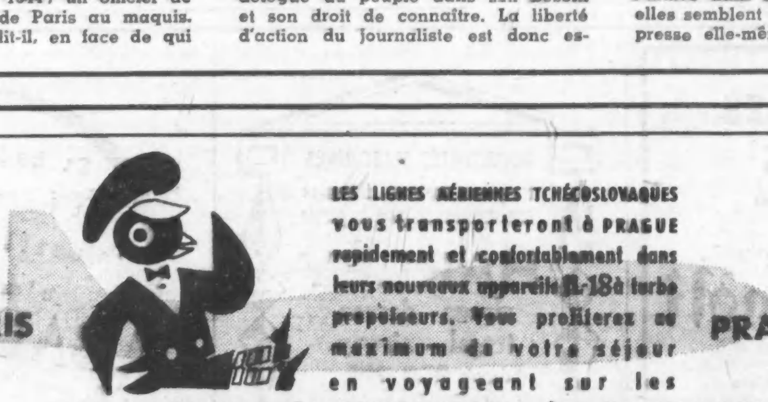
Voilà pourquoi le journaliste ne doit pas être tenu de dénoncer, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'affaires politiques et dans des époques de crise civique, comme la nôtre, où le Bien et le Mal ne se distinguent pas aussi nettement que le prétendent les autorités et où le « traître » est promu soudain un patriote, l'insurgé chef d'Etat.

Hitler et McCarthy

La règle qui s'impose impérieusement au journaliste ne nous concerne-t-elle pas tous, plus ou moins ? Naturellement, si vous apercevez un voyou qui assassine une rentière, prévenez la police ; et si vous voyez un homme qui en torture un autre, alertez l'opinion. Mais, hors des cas évidents — et la distinction est facile à faire — c'est la non-dénonciation qui devrait être la règle, et la dénonciation l'exception. La dénonciation est une terrible tentation, c'est l'arme maîtresse des totalitarismes : sans elle, Hitler serait resté impuissant et McCarthy n'aurait pas tenu huit jours. Police et Justice existent comme fonctions séparées afin, précisément, que la société ne fasse pas bloc contre ceux qui sont condamnés. L'horreur commence lorsque l'homme que le pouvoir poursuit est rejeté par ses amis, ses voisins, traqué par ses compatriotes.

Il est odieux, et alarmant, que les autorités actuelles, qui usent si volontiers du langage de la chevalerie, s'acharnent contre une attitude aussi honorable que la « non-dénonciation » de la part d'un journaliste, et qu'ainsi, après avoir compromis une partie de l'armée dans les besognes de police, elles semblent vouloir y contraindre la presse elle-même.

VACANCES (JUILLET ET AOUT)
au Château d'Herbeys (12 km. de Grenoble)
pour enfants de 8 à 14 ans
4 SEMAINES 420 NF
à SAINT-TROPEZ
au Centre International des Jeunes
(à partir de 14 ans)
SPORTS - LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES GENERALES ET JUIVES
21 JOURS 252 NF
INSCRIPTIONS :
CENTRE DES JEUNES
4, rue Notre-Dame-des-Victoires - PARIS (2ᵉ)
Tél. CEN. 25-09



PARIS
LES LIGNES AÉRIENNES TCHÉCOSLOVAQUES vous transporteront à PRAGUE rapidement et confortablement dans leurs nouveaux appareils IL-18 à turbo propulseurs. Vous profiterez au maximum de votre séjour en voyageant sur les
PRAGUE
LIGNES AÉRIENNES TCHÉCOSLOVAQUES
C.S.A. OPE. 51-41 - CEDOK 32, Avenue Kléber, PARIS, PAS. 54-16 - AIR FRANCE et dans les Agences de Voyages

(Guy Aguiraud.)

LA RÉUNION DU COMITÉ CENTRAL DU P.C., A IVRY. (*)
A l'ordre du jour, un secret diplomatique.

suivre la guerre froide, et que le président Eisenhower ne l'empêchait pas d'agir. Dans ces conditions, la politique américaine était « à double face ». Krouchtchev ne pouvait compter sur aucun accord sérieux avec les Etats-Unis ; un tel accord aurait pu être remis en cause du jour au lendemain, par le clan américain hostile à la détente. Il faut que nous fassions comprendre cela aux Français.

« Pourtant, il y a une donnée favorable : une grande partie de l'opinion américaine était acquise à la détente, et le restera. Il y a eu un conflit interne au gouvernement américain ; ce conflit se poursuivra, il ne tournera pas nécessairement à l'avantage des partisans de la guerre froide ; par conséquent, rien n'est définitivement perdu des chances de détente internationale. Il n'est pas vrai que l'Union Soviétique va changer complètement de politique ; il s'agit pour elle d'obliger les Etats-Unis à choisir nettement une voie et de renoncer à l'autre. »

La mairie d'Ivry

M. Maurice Thorez admettait volontiers que l'on entrait dans une phase où le rapprochement avec la gauche non communiste serait plus difficile. « *Mais l'important*, dit-il, *est que notre position soit bien expliquée, et que nous ayons la patience d'attendre que les événements nous donnent raison.* »

Lundi matin enfin, avant 9 heures, une centaine de personnes arrivaient à la mairie d'Ivry : le Comité central du Parti communiste français se réunissait pour faire le point de la situation.

Le secrétaire général apporta des révélations qu'ignoraient presque tous les assistants. « *Au Camp David*, dit-il, *Eisenhower avait promis à Krouchtchev d'interrompre le vol des U2 comme test de la volonté américaine de détente. Les vols ont continué, un avion a été repéré, peut-être même abattu, vers le 20 avril ; il y a eu une première protestation soviétique. L'incident du 1er mai qui permit aux services soviétiques de se saisir des preuves matérielles indispensables, a été considéré par Krouchtchev comme le signe qu'il n'y avait pas d'accord sincère possible avec Eisenhower.* »

M. Maurice Thorez mit ensuite en parallèle l'attitude de M. Macmillan et celle du général de Gaulle pendant la crise. « *Le Premier ministre britannique a tout fait pour sauver la conférence. Il a même fait revenir le président Eisenhower sur sa décision, pendant quelques instants. Au contraire, le général de Gaulle, qui avait fait retarder la conférence pendant près d'un an, et avait souvent montré son scepticisme, a encouragé la fermeté américaine dès le début des entretiens et, les jours suivants, n'a pas fait un geste pour tenter d'assouplir la position d'Eisenhower.* »

Toutes les discussions portèrent alors sur les implications de politique intérieure de la conjoncture nouvelle.

Là peuvent se faire jour les différences de tempérament ou de formation, l'influence des milieux dans lesquels chacun travaille. Au Comité central, même au sein du Bureau politique, il y a des hommes, le plus souvent venus de l'époque du Front Populaire, pour lesquels prévalent les questions d'alliance électorale, de coalitions avec d'autres partis, de « front commun » de toute la gauche sur certains terrains.

Le ghetto

Il y en a d'autres que les douze dernières années ont rendus définitivement méfiants à l'égard des partis socialistes et qui n'ont pratiquement aucune confiance en la possibilité prochaine d'une nouvelle coalition de gauche. Il y en a qui pensent que la « défense de la République » est le meilleur thème possible pour le Parti communiste, et que l'« Union des Républicains » est la tâche la plus urgente. Pour d'autres, ce sont les intérêts propres — économiques, sociaux — de la classe ouvrière ou de la paysannerie, qui constituent le seul terrain d'action solide pour le Parti.

Les uns et les autres se sont exprimés dans la discussion selon leur optique. Avec plus ou moins de regrets selon les cas, tous ont constaté que le développement des « alliances » à gauche serait sans doute beaucoup plus difficile dans les prochains mois. « *On n'empêchera pas*, dit un orateur, *que les discussions à la base entre nos militants et ceux du P.S.U. et de la S.F.I.O. nuisent au travail commun, par exemple à propos de la laïcité ou de la lutte contre le pouvoir personnel.* »

Un membre du Bureau politique diagnostiqua pourtant que cette période ne durerait pas. « *De Gaulle*, dit-il, *échouera dans sa recherche de la « cohésion nationale » ; pour lui cela signifie le maintien de l'austérité économique et la poursuite de sa politique algérienne, il aura donc les mêmes adversaires. Tous les partis de gauche continueront de tirer sur les mêmes cibles avec les mêmes armes. A la longue, vous verrez, nous finirons par échanger nos chargeurs.* »

Cet optimisme ne fut pas commun à tous les membres du Comité central. Mais la plupart avaient été relativement rassérénés par l'analyse de Maurice Thorez.

Pour une fois, la motion publiée après la réunion du Comité central révélait l'un des aspects essentiels de la discussion. Toute la partie « positive » de cette motion, un cinquième environ du texte complet, porte sur l'Algérie. Tous les arguments ont convergé en effet vers cette conclusion : *la campagne pour la paix en Algérie est la première tâche du Parti communiste.*

« *Que la gravité de la situation internationale ne nous fasse pas perdre de vue l'importance des autres problèmes* », avait dit Maurice Thorez dans l'une de ses interventions. Ses camarades l'ont suivi en donnant à l'Algérie la première place dans leurs projets d'action. Sur ce terrain, les communistes espèrent échapper au « ghetto politique » où la guerre froide les a autrefois enfermés. C'est donc sur ce terrain qu'ils se battront dans les mois à venir.

P.-M. DE LA GORCE.

(*) De droite à gauche : MM. Auguste Gillot, Fernand Grenier et Laurent Casanova.

Vous serez toujours mieux servis au :
Photo-Radio-Club
★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)
Photo-Radio-Club
6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVe)
Métro : Châtelet
Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERME DIMANCHE ET LUNDI

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
Complets "Ready-made" — 420 NF
Vestes sport — 220 NF
Pantalons flanelle — 115 NF
Blazers — 245 NF
Chemiserie, Bonneterie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages

COSTUMES ET ENSEMBLES
FRAIS ET LEGERS...
SHANTUNG
MOHAIR
ALPAGA
DACRON
AIRWAY
TERGAL
HOLMES
22, AVENUE VICTOR-HUGO - PARIS

JUSTICE

Les impatients

● *Depuis le 21 juin 1957 — bientôt trois ans — Maurice Audin a disparu sans laisser de traces. Il reste en France quelques hommes qui voudraient connaître la vérité. Y parviendront-ils ?*

C'EST une petite salle où, à travers les fenêtres aux vitres dépolies, le jour gris du Nord filtre en poussière. Un palais de justice vieillot d'une tristesse éternelle ; une petite salle triste. Assis derrière une estrade à peine surélevée encadrée par deux colonnes pseudo grecques, un président triste ayant à ses côtés deux assesseurs tristes.

Le greffier débite à voix basse une tirade incompréhensible que personne n'entend. Et c'est, en litanie, l'appel des témoins : capitaine Charbonnier, colonel Godard, lieutenant-colonel Mayer, colonel Trinquier, colonel Roux, général Salan, général Massu, lieutenant Irulin, capitaine de La Bourdonnaye, etc. Pas de doute, il s'agit d'une plaisanterie. Que viendraient faire tant d'étoiles et de galons dans ce lieu perdu ? Les noms de ces guerriers fameux passent comme un grondement étouffé de tonnerre au-dessus des têtes de l'assistance muette. Mais point d'éclairs de galons, d'étoiles, de médailles ou de boutons dorés : les guerriers ne sont pas venus.

On appelle M. Robert Lacoste : il n'est pas là. C'est raté ? Mais qu'est-ce qui est en train de rater ? On appelle ensuite MM. Paul Teitgen, ancien secrétaire général pour la police générale à Alger, le gouverneur général Delavignette, les professeurs Schwartz et de Possel, les commissaires Parat, Demarchi et Builles, M. Louis Martin-Chauffier, le docteur Hadjaj, Mme Germaine Tillon : ils sont là. Va-t-il donc se passer quelque chose ? Va-t-on juger quelque chose ? Et quoi ? Et qui ?

Des images

Il faut s'arracher à ce temps immobile qui stagne ici entre ces murs. Si nous étions au cinéma, l'écran soudain deviendrait noir. On entendrait alors un cri interminable, un hurlement de souffrance et d'horreur... Puis une voix, dans le silence revenu, dirait simplement : « 11 *juin* 1957. *Alger.* » Et surgiraient ces images.

Depuis janvier 1957, la 10[e] division parachutiste, sous les ordres du général Massu, a reçu mission de purger Alger du terrorisme.

Le 11 juin, des officiers parachutistes se présentent au domicile d'un jeune et brillant savant de la Faculté des Sciences d'Alger et l'arrêtent. Il a vingt-cinq ans. Il est membre du parti communiste algérien. Il s'appelle Maurice Audin.

De ce jour, les images doivent être présentées par un montage en parallèle. Deux thèses, en effet, s'affrontent et se combattent. Celle du « Comité Maurice Audin », présidé par M. Chatenet, ex-doyen de la Faculté de Droit de Paris, et dont font partie les plus grands noms de l'Université française; celle, officielle, des autorités françaises.

Pour avoir, dans un article paru le 20 janvier 1960 dans « La Voix du Nord », non seulement présenté les arguments de la thèse officielle mais qualifié celle du « Comité Maurice Audin » « *d'abus de confiance* » et « *d'escroquerie à l'opinion publique* », M. Georges Ras (l'auteur de l'article) et son journal ont été attaqués pour diffamation par MM. Vidal-Naquet, Jacques Panijel, Michel Crouzet et Luc Montagnier, animateurs du « Comité Audin ».

Le lundi 23 mai, le tribunal de Lille est appelé à se prononcer entre ces deux thèses. Qui ment ? « La Voix du Nord » ? Ou le « Comité Maurice Audin » ? Et que disent-ils, les uns et les autres ?

Dans la salle triste, c'est le bâtonnier Barbry, avocat de « La Voix du Nord », qui commente les images : « *Le 21 juin 1957, c'est la thèse officielle, Maurice Audin, détenu dans les locaux d'El Biar, doit être transféré en jeep, pour interrogatoire, dans les locaux de la police judiciaire. Un sergent monte dans la jeep et s'assied à côté du chauffeur. Profitant d'un ralentissement de la jeep, Audin saute et court vers un chantier en contrebas. Le sergent saute à son tour, court et tire une rafale de pistolet-mitrailleur. Il rencontre un civil, le docteur Mairesse, qui déclare avoir aperçu le fuyard. On fait des recherches dans la nuit tombée. En vain. L'évasion de Maurice Audin est acquise. Le sergent sera puni de quinze jours d'arrêts de rigueur.*

Un petit livre

« A cette thèse officielle s'oppose celle de Mme Audin. Le fait que son époux appartenait à l'Université lui vaut de rencontrer une certaine audience. C'est ainsi qu'elle parle à un jeune agrégé, M. Vidal-Naquet, qui va publier un petit livre : « L'Affaire Audin ».

« Dans la première partie de cet ouvrage, M. Vidal-Naquet s'attache à prouver que Maurice Audin n'a pas pu fuir et à démontrer que la thèse officielle contient des contradictions et des invraisemblances inacceptables. Dans une seconde partie, M. Vidal-Naquet relate certaines phases de l'interrogatoire de Maurice Audin : coups violents, électricité trop poussée, trop de litres d'eau... Audin ne revient plus à lui. C'était là une version à trois hypothèses car on est si peu certain de la manière dont Audin a trouvé la mort qu'une autre hypothèse, de nature à remuer profondément l'opinion, va être ensuite présentée.

« Je lis le texte publié par le « Comité Audin » *: « Le 21 juin, les parachutistes, qui n'ont rien pu tirer d'Henri Alleg, espèrent que Maurice Audin leur permettra d'arrêter plusieurs dirigeants communistes et notamment André Moine, et de constituer un dossier contre le parti communiste algérien. Ils décident donc de pratiquer un nouvel interrogatoire. Celui-ci est mené par le lieutenant Charbonnier* (1). *sous la responsabilité, sur l'ordre et probablement en présence du colonel Jean Roux, commandant le sous-secteur de la Bouzaréah, du lieutenant-colonel Trinquier, alors adjoint au colonel commandant le secteur Alger-Sahel, du commandant Aussaresses et du capitaine de La Bourdonnaye. Au cours de l'interrogatoire, le lieutenant Charbonnier, ne parvenant pas à tirer de Maurice Audin les renseignements qu'il souhaitait, a une crise de fureur et l'étrangle. »*

M[e] Barbry ajoute : « *L'affaire était trop belle. Elle était* « en or ».

Aujourd'hui, toujours selon M[e] Barbry, l'exploitation de « l'Affaire » continue et le procès de Lille n'en est qu'un épisode mais « *c'est ici un procès en diffamation qui ne sera pas ce que vous annonciez et où on essaierait de dire que Maurice Audin a été étranglé par un officier français.* » Fin des images.

De ce procès, les avocats de « La Voix du Nord » ne veulent pas. Selon eux, MM. Vidal-Naquet, Crouzet, Montagnier et Panijel n'ayant pas été nommés par M. Georges Ras, n'ont pas qualité pour intenter un procès à celui-ci. Leur demande est donc irrecevable. Le procureur de la République — du côté des prévenus pour une fois — apporte de l'eau au moulin :

(Charpentier.)

M. Georges Ras.
Des témoins ? Pour quoi faire ?

Le juge de Rennes

« Le « Comité Maurice Audin » *n'a rien à prouver ici. Il n'y a rien à prouver. Nous sommes ici pour juger un procès en diffamation et la partie civile n'a pas à citer de témoins. Le juge de Rennes qui instruit la plainte déposée par Mme Audin est bien mieux outillé pour faire la lumière sur la disparition de Maurice Audin que nous ne le sommes ici. Nous devons faire confiance à ce magistrat. »*

En somme, dès cette première journée, les positions sont nettes : deux thèses relatives à la « disparition » de Maurice Audin — torturé et étranglé selon les uns, évadé selon les autres — sont en présence. Bien. Mais ceux qui affirment que le jeune savant a été assassiné sont venus à Lille, avec documents et témoins à l'appui, pour en faire la preuve. *Leurs avocats, M*[e] *Thorp, Braun et Badinter, cherchent le procès.*

Au contraire, ceux qui affirment que Maurice Audin s'est évadé refusent ici de le prouver. *Ils fuient le procès.* « *Craignez-vous,* leur demande M[e] Badinter, *que les témoins qui sont venus à la barre ne disent quelque vérité terrible que vous redoutez ?* »

Les avocats des prévenus — qui eux n'ont pas cité un seul témoin — haussent les épaules et en lèvent, d'indignation, leurs grandes ailes noires.

Des témoins, pour quoi faire ? Et qui sont-ils ? Qu'a-t-on besoin que les professeurs Schwartz et de Possel viennent déclarer quel homme et quel savant fut Maurice Audin ! Pourquoi entendre les élucubrations de Mme Germaine Tillon qui, accompagnant en juin 57 la commission d'enquête sur le régime concentrationnaire envoyée en Algérie, eut à connaître d'affaires de tortures où revenaient sans cesse les noms du lieutenant Charbonnier et du capitaine Faulque (2) ? Pourquoi entendre M. Martin-Chauffier qui, envoyé en Algérie à la même époque, apprit par M. Paul Teitgen quel sort avait été réservé à Audin ? Comment pourrait-on ajouter foi au témoignage du docteur Hadjaj ? Celui-ci, en effet, prétend que, dans la nuit du 11 au 12 juin, le capitaine Faulque vint le chercher à l'infirmerie de l'immeuble d'El Biar afin qu'il répétât devant Audin ce qu'il venait de lui déclarer. A savoir qu'il avait soigné chez Audin, M. Caballero, secrétaire du P.C.A., Hadjaj reconnut la pièce où on l'emmena : il y avait été torturé dans l'après-midi du même jour.

Toute la lumière

Là, il vit Audin attaché sur une porte posée à même le sol, des électrodes branchées sur son corps. L'entouraient le capitaine Faulque, les lieutenants Irulin et Charbonnier, et un quatrième parachutiste. Ramené à l'infirmerie, Hadjaj entendit les cris étouffés d'Audin.

Le 19, il fut transféré avec celui-ci dans une petite villa car, ce jour-là, une commission de sauvegarde conduite par le général Zeller visitait les locaux d'El Biar. Audin profita de cette codétention pour parler à Hadjaj des supplices qu'il avait endurés : comment on lui avait fixé des pinces à électrodes aux oreilles, aux pieds, sur le sexe, au bas ventre ; comment on l'avait soumis à l'eau ; comment on lui sautait sur l'abdomen ensuite pour qu'il expulsât le liquide... Billevesées que tout cela et qui n'intéressent personne !

Quant à Paul Teitgen, enfin, pourquoi l'entendre ? Après tout, il n'était, à cette époque, que secrétaire général pour la police générale à Alger. Irait-il prétendre que, pendant dix jours, l'Armée nia détenir Audun ? Ou ceci encore, par exemple : que le 21 juin, il convoqua les colonels parachutistes Roux et Marey ? Que ceux-ci lui avouèrent détenir Audin, et qu'il leur délivra un ordre d'assignation à résidence qu'il antidata du 12 juin afin que les paras fussent responsables du sort d'Audin depuis cette date ? Qu'on lui demanda, trois jours plus tard, d'annuler cet ordre d'assignation à résidence pour « évasion », procédure inédite et jamais demandée auparavant ? Et les commissaires Demarchi et Parat n'auraient-ils pas eu le front de prétendre qu'ils n'avaient *jamais* demandé le transfert (au cours duquel disparut Audin) à la P.J., contrairement à ce qu'affirmèrent les paras ? Mensonges, sans nul doute ! Un tribunal allait-il les ouïr ?

Le lendemain mardi, nous respirâmes. Non, le « Comité Audin » était renvoyé à ses constructions humoristiques ; les témoins pouvaient reprendre le train de Paris et y rester *sine die.* D'ailleurs, comme l'a dit le procureur, le juge de Rennes n'est-il pas mieux « *outillé* » ? Très juste. Attendons donc le procès de Rennes. Personne, n'est-ce pas, ne saurait douter « qu'il vienne », ce procès, et que tous les témoins y soient entendus et que toute la lumière y soit faite sur la disparition de Maurice Audin.

JEAN CAU.

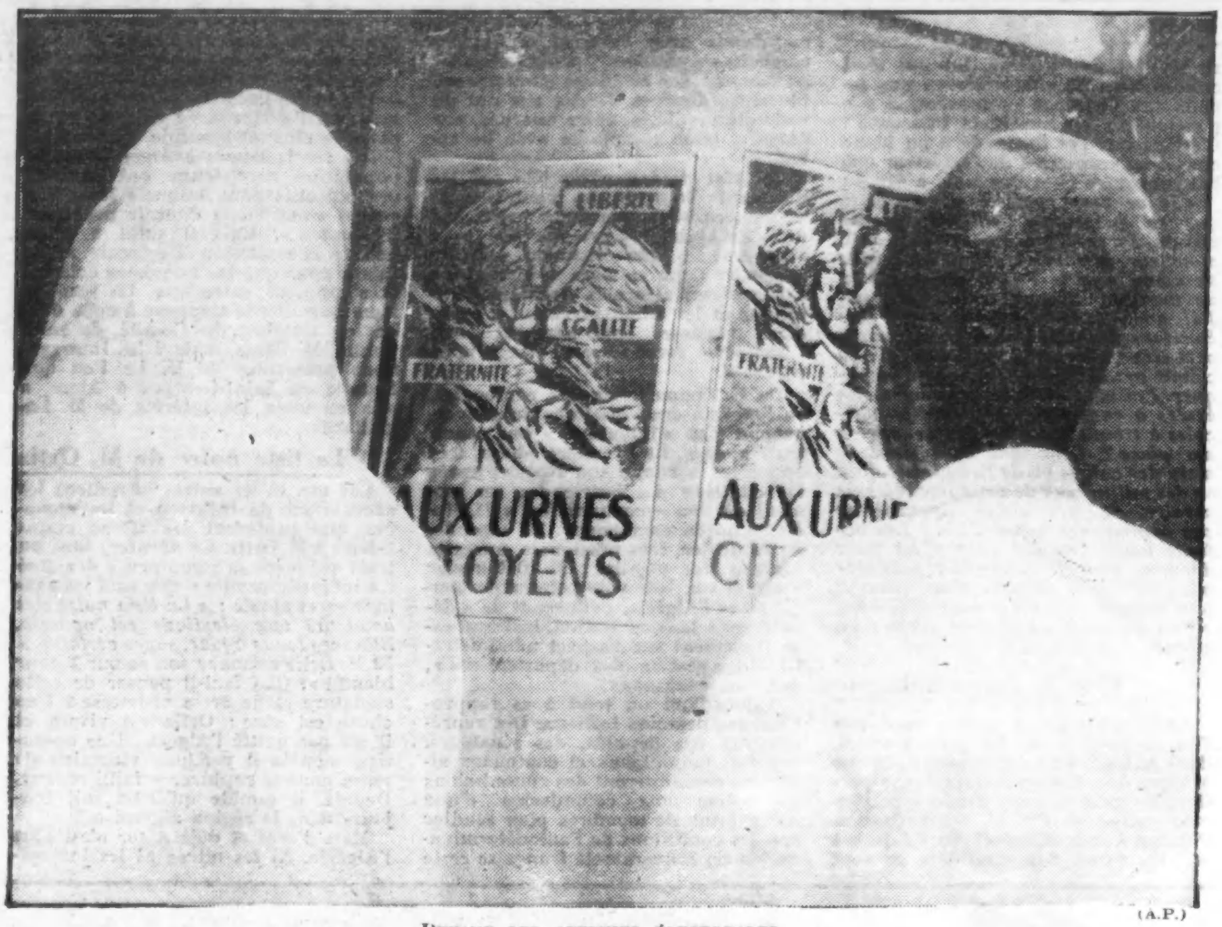
(1) Nommé depuis capitaine et officier de la Légion d'honneur.

(2) Nommé depuis commandant.

ALGÉRIE

La preuve des cantonales

● *On a trouvé des candidats. L'Armée fait campagne contre l'abstention. Les ultras sont relativement sages. Dimanche, l'Algérie en guerre vote. Pourquoi et comment ? Claude Krief a mené l'enquête.*



(A.P.)

DEVANT LES AFFICHES ÉLECTORALES.
« Les enfants vont bien à l'école ! »

DIMANCHE matin. Tandis que des milliers de voitures bourrées d'Algérois s'évadent à la queue leu leu vers les plages inondées de soleil, je traverse le petit village de Douera, perché sur des collines verdoyantes, à une vingtaine de kilomètres d'Alger. Il est onze heures. Malgré la chaleur, la grand-rue est animée, ici et là, par des groupes endimanchés qui stationnent le long des trottoirs, aux terrasses des cafés.

Soudain une musique militaire retentit : un camion de l'Armée muni de haut-parleurs s'avance lentement. Une dizaine de jeunes gens le suivent au pas, un jeune Européen, un jeune musulman et ainsi de suite jusqu'au dernier. Chacun d'eux porte une pancarte confectionnée avec des moyens de fortune. On peut lire : *« Moi je vote ! »*, *« Voter c'est gagner la paix »*, *« J'aime mon pays, je vote »*, *« Il faut construire l'Algérie, je vote »*.

Des trottoirs, fusent quelques lazzi : les jeunes gens sont du village et les amis les « mettent en boîte ». Aucun soldat en vue sinon les deux conducteurs du camion. Toujours au même rythme le cortège revient sur ses pas...

« Le Plan français »

Sur les routes, dans chacun des villages du Sahel ou de la Mitidja, partout des affichettes tricolores invitent *« les citoyens à aller aux urnes »*. Les slogans sont multiples mais ont le même but : provoquer l'engagement des électeurs. Ces affiches ont été apposées dans la nuit de samedi à dimanche par l'Armée. De même à Alger où, après le couvre-feu, des sections du contingent se sont muées sinon en agents électoraux, du moins en agents « pour l'élection ».

C'est M. Delouvrier, délégué général du gouvernement, qui l'a voulu. Première consigne à l'Armée : *« Engagez-vous à fond pour que les cantonales soient un succès. »* Cette consigne a été renouvelée avec insistance dans certaines zones précises où les « réticences » du commandement militaire laissaient prévoir ou l'absence totale de candidats ou l'abstention généralisée des électeurs. La seconde consigne impérative demande à l'Armée de ne pas choisir à la place des électeurs là où plusieurs listes s'opposent, en particulier là où les candidats « intégrationnistes » affrontent les partisans de de Gaulle, c'est-à-dire les défenseurs de l'« Algérie algérienne ».

Il est trop tôt pour savoir si cette seconde consigne sera respectée. Pour l'instant, il semble que, bon gré mal gré, l'Armée ne « boudera » pas la consultation et mettra ses moyens énormes — et qu'elle est seule à détenir en Algérie — à la disposition des électeurs pour les transporter ou les convoyer.

Mais au même moment il se trouve à Alger des officiers d'état-major pour souligner — eux qui ont été les plus bouillants au moment des élections législatives — que dans une trentaine de circonscriptions il n'y aurait que des listes uniques, qu'il n'y a pas de liberté véritable, etc., entendant par là que les partisans de l'« Algérie française » n'auront pas le monopole de la consultation ni l'assurance d'être élus. Pour diminuer de virulence cet état d'esprit n'en existe pas moins.

On en a vu l'illustration quand, quelques jours avant le 13 mai, le cabinet militaire de M. Delouvrier a décidé, en l'absence de ce dernier, qu'une prise d'armes commémorerait au Forum l'assaut du gouvernement général et les journées de Mai 1958. Il y a aussi l'existence d'un document singulier dont j'ai appris l'existence à Alger et qui s'intitule le « Plan français ». Établi par les services de l'Action psychologique, ce document, qui se présente sous la forme d'une brochure d'une centaine de pages, n'a été diffusé qu'à un tout petit nombre d'exemplaires et se présente comme un répertoire de tous les thèmes essentiels concernant l'Algérie.

Comme le « Clouard »

Une première partie concerne la « propagande adverse », c'est-à-dire celle du F.L.N., et la « campagne pour la paix en Algérie ». Chaque argument est classé, analysé, puis réfuté. Une seconde partie se présente un peu comme ce manuel de littérature que les « bachoteurs » connaissent bien, le « Clouard », où chaque paragraphe concernant un auteur ou un problème plus général porte un numéro suivi d'une lettre : l'utilité de ces sigles apparaît à la fin de l'ouvrage où des dizaines de dissertations sont traitées en se référant à ces chiffres.

Il en est de même pour le « plan français ». Les thèmes essentiels sont énumérés et numérotés dans leur développement. Le thème numéro 1 est ainsi : *« La mission de l'Armée reste inchangée : pacifier le pays »*, et on cite des dizaines de slogans comme : *« La victoire est à nous »*, *« L'Armée restera »*, etc. Le deuxième grand thème est : *« L'autodétermination permettra à tous les Algériens de choisir librement leur destin »*, avec pour slogan, par exemple, *« Vous avez voté grâce à la France »*, *« Vous voterez pour la France »*. Le thème n° 4 est *« L'offre du cessez-le-feu est permanente mais des négociations politiques avec les dirigeants F.L.N. ne sont pas acceptables. »* Le thème n° 6 est : *« La prétention du G.P.R.A. à s'ériger en dépositaire et garant des intérêts du peuple algérien est insoutenable »* ; le n° 8 et dernier enfin : *« La défense effective de la Méditerranée nécessite le maintien de la présence française en Algérie »*.

A la fin du volume une nomenclature indique, comme dans le « Clouard », les arguments à utiliser selon qu'il s'agit de tel ou tel problème, de tel ou tel milieu. Il y a ainsi la sélection pour les milieux « gouvernementaux » et « administratifs », les milieux « européens », « africains », « musulmans », de l'« industrie », les « intellectuels », les « communistes » et enfin les « ultras ».

De toute évidence, le « Plan français », qui tient compte de l'autodétermination et d'un éventuel « cessez-le-feu » assimilé à un « aman », se place dans une perspective intégrationniste comme la quasi-totalité des directives officielles. C'est dire que les cantonales et les efforts de M. Delouvrier pour appliquer en Algérie la politique du général de Gaulle se heurtent à des résistances « passives » ou « actives » considérables.

L'engagement, dimanche, de l'Armée, n'en a que plus d'importance : il prouvera que, commandée avec netteté, l'Armée obéit, même si c'est, pour certains, avec mauvaise grâce ou arrière-pensées. Au même moment M. Delouvrier a demandé au général Crépin de « revoir » les structures « intégrationnistes » de l'action militaire : le commandant en chef, qui semble éprouver de grandes difficultés à s'imposer à Alger, a demandé un certain délai pour agir, le principe demeurant acquis.

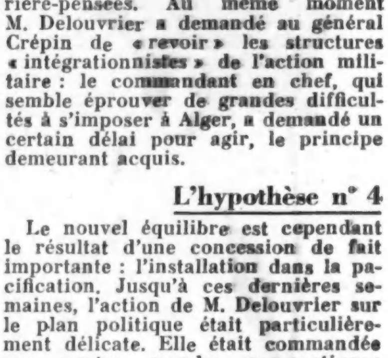
L'hypothèse n° 4

Le nouvel équilibre est cependant le résultat d'une concession de fait importante : l'installation dans la pacification. Jusqu'à ces dernières semaines, l'action de M. Delouvrier sur le plan politique était particulièrement délicate. Elle était commandée par quatre grandes perspectives : cessez-le-feu à court terme, à moyen terme, à long terme ou pas de cessez-le-feu du tout. Selon l'hypothèse envisagée tel geste politique était bon ou mauvais, favorable ou défavorable. Et M. Delouvrier devait ménager les chances de la France dans toutes les hypothèses. Il semble aujourd'hui que l'assurance dont fait preuve le gouvernement vienne de ce que l'on agisse seulement dans l'hypothèse n° 4, même si l'on continue officiellement à affirmer que les « étapes », c'est-à-dire la construction de l'Algérie, n'excluent pas les « contacts », c'est-à-dire le dialogue avec le F.L.N.

Avec la pacification c'est la construction de l'Algérie qui a pris le pas sur tout le reste. Construction non seulement économique et sociale mais aussi, espère-t-on, politique. Le F.L.N. →

CLOSTERMANN
APPUI-FEU
SUR
L'OUED HALLAÏL
Un livre aussi inoubliable que le GRAND CIRQUE.
Enfin, le vrai visage de la bataille d'Algérie!
L'AVENTURE VÉCUE
FLAMMARION

Communiqué.
PRIX LECLERC
POUR TOUS ARTICLES
BLANC - LINGERIE - BONNETERIE
CHEMISERIE - VETEMENTS
Demandez le catalogue officiel des prix
TEXTILES LECLERC
9, bd Magenta (10e)
Joindre 4 timbres de 0,25 NF
*
Le Centre est ouvert aux acheteurs tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h. Fermé dimanche et lundi matin


ENSEMBLES SPORT
de luxe
COSTUMES LEGERS
exclusifs
Alpaga anglais
Tergal
GENTLEY
20 AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
PARIS 8e ÉLY. 46-58

ne s'y est pas trompé, lui qui s'est opposé avec plus de violence que jamais aux élections cantonales. Il y a pourtant eu des candidats. Pourquoi ? C'est ce que j'ai demandé à un jeune conseiller municipal de l'intérieur que j'ai rencontré chez des amis à Alger :

« Je ne vous parlerai pas de ceux qui se présentent « bessif » (contraints, forcés), *ou des vendus. Moi, monsieur, je suis nationaliste. Je suis de cœur avec le F.L.N. et jamais on ne me fera dire un mot contre lui. J'ai quand même été candidat aux élections municipales et je me serais peut-être presené à celles-ci si ça c'était arrangé. C'est simple à expliquer. J'ai mon village à aménager, des écoles à construire, des crédits agricoles à trouver. Qui va s'en occuper à ma place ? Ceux qui sont dans la main des colons ou de l'administration ou des militaires ? Je veux une réforme agraire, des tracteurs. Pourquoi ne pas commencer aujourd'hui ? Les enfants vont bien à l'école. C'est pour demain, pour l'Algérie indépendante mais liée à la France. Nous aussi il faut travailler et bâtir malgré le sang et les ruines... Et il faut vivre ! en attendant la paix... »*

Une 3e force indirecte

Cette attitude est moins rare que l'on ne croit chez les gens simples, dans le bled. Et on m'a même affirmé à Alger que dans certaines zones particulièrement calmes, c'est-à-dire souvent celles où l'O.P.A. (Organisation Politico-Administrative) du F.L.N. est la plus forte, des candidats se sont manifestés avec l'accord tacite des combattants locaux, principalement au moment des élections municipales. Plusieurs dizaines d'entre eux ont du reste été inquiétés, voire internés, par l'Armée, pour complicité avec les rebelles.

Cet état de fait n'inquiète pas les dirigeants français, au contraire. Il semble, en effet, que pour mettre sur pied l'« Algérie algérienne liée à la France », le gouvernement entende « injecter » un nombre croissant de nationalistes algériens dans les institutions et les administrations, c'est-à-dire réaliser indirectement une « troisième force », sans visage mais présente.

De là l'importance des cantonales, en fonction des intentions du gouvernement. Ces « intentions » ont connu trois phases. La première phase, très optimiste, a connu son sommet après la reddition des barricades, au moment où l'on escomptait un « dégel » de l'opinion musulmane. La seconde, au contraire, très pessimiste, après la tournée des popotes : M. Delouvrier prenant son bâton de pèlerin parcourut alors l'Algérie, s'efforçant de « dépolitiser » la consultation, insistant essentiellement sur l'aspect administratif, de « gestion des départements », des élus cantonaux.

Aujourd'hui on tend à se rapprocher des desseins initiaux. Des représentants des députés, des sénateurs, des élus municipaux et cantonaux algériens constitueront des commissions ou même *une* commission d'une soixantaine de membres pour étudier non les conditions de l'autodétermination (la souveraineté française reste totale) mais l'aménagement interne de la coexistence des deux communautés et peut-être même l'étude d'un statut que le Premier ministre, M. Debré, serait désireux de voir mettre en place le plus tôt possible.

Des tracts lancés à Alger parmi la population européenne ont dénoncé ces objectifs dans lesquels les ultras voient « une étape dans le processus d'abandon ». Mais il suffit à Alger qu'une consultation électorale apparaisse pour que les activistes éclatent et s'opposent entre eux. La liste de Mme Lagaillarde s'oppose à celle d'un ancien membre du Comité de salut public, M. Denis, malgré les interventions pressantes de M. Le Pen qui, installé au Saint-Georges à Alger, a pris en main les intérêts de M. Lagaillarde.

La liste noire de M. Ortiz

Les uns et les autres affrontent les accusations de trahison et les menaces que profèrent les ultras restés fidèles à M. Ortiz. Ce dernier, dans un tract qui porte sa signature, a dénoncé l' « infâme comédie » que sont les cantonales et ajoute : *« La liste noire des amateurs aux élections est ouverte. Elle sera tenue à jour, soyez certains. »* Et M. Ortiz annonce son retour « pour bientôt ». Que faut-il penser de cette signature et de cette promesse ? Une chose est sûre : Ortiz est vivant et il n'a pas quitté l'Algérie. Une opération montée il y a une vingtaine de jours pour le capturer a failli réussir. Depuis, il semble qu'Ortiz soit toujours dans la région algéroise.

Mais d'ores et déjà Alger n'est plus l'Algérie. Ni les ultras ni les intégrationnistes de l'Armée n'ont pu empêcher une consultation où l'« Algérie française » a perdu son monopole, et où le bled pèse de plus en plus. Le dernier mot des activistes n'est pourtant pas encore dit. On a beaucoup remarqué à Alger cette semaine la présence de M. Eydoux, ex-bras droit de M. Soustelle, peu après le séjour que vient de faire la femme de ce dernier. Il est sérieusement question d'établir en Algérie une filiale du C.I.P.A.S. (Centre d'Information pour l'Algérie et le Sahara) récemment ouvert à Paris par l'ancien gouverneur et certains se demandent si c'est par hasard que les anciens des services spéciaux (dont l'ex-B.C.R.A. que dirigeait M. Soustelle) se réunissent en congrès cette fin de mois dans la Ville blanche...

Quels que soient les desseins des tenants de l'« Algérie française » et les liens qu'ils s'efforcent de maintenir avec le corps des officiers, les élections cantonales — « fruit de l'obstination du général de Gaulle », pour employer l'expression d'un haut fonctionnaire — devraient permettre de déceler si l'Armée accepte que saute le « verrou » de l'intégration, si elle tolère que naisse un courant « associationniste » animé par des nationalistes modérés. Mais la « pacification » durant, c'est-à-dire l'hypothèse d'un véritable cessez-le-feu étant exclue, les militaires les plus résolus et les plus lucides sont prêts à accepter ces élections comme ils ont accepté les autres puisqu'ils savent qu'ils gardent en main l'essentiel. Alors, que veut-on prouver ?

CLAUDE KRIEF.

La fête des mères se souhaite avec des fleurs

Interflora

• les fera livrer, en votre nom, à l'heure où vous le désirez, dans toutes les villes de France et du monde entier,

• vous offre une innovation remarquable :

LE CHÈQUE-FLEURS

INTERFLORA a sélectionné les meilleurs fleuristes de France : vous les reconnaissez à ce label

interflora

flatteur, allure, désinvolte...

... sa ligne est juvénile et dynamique. Surprise... Ce ravissant manteau est kimono dans le dos et demi-raglan devant. Porté avec ou sans ceinture son style se transforme instantanément. Il se fait en Comtal, Tergal et laine, en soie et en satin laqué. Doublé du même tissu et imperméable c'est le compagnon idéal pour tous les temps et toutes les circonstances.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris

A partir du 2 Mai jusqu'à la Pentecôte, magasins ouverts le lundi après-midi de 14 h. 30 à 18 h. 30.

magasin climatisé

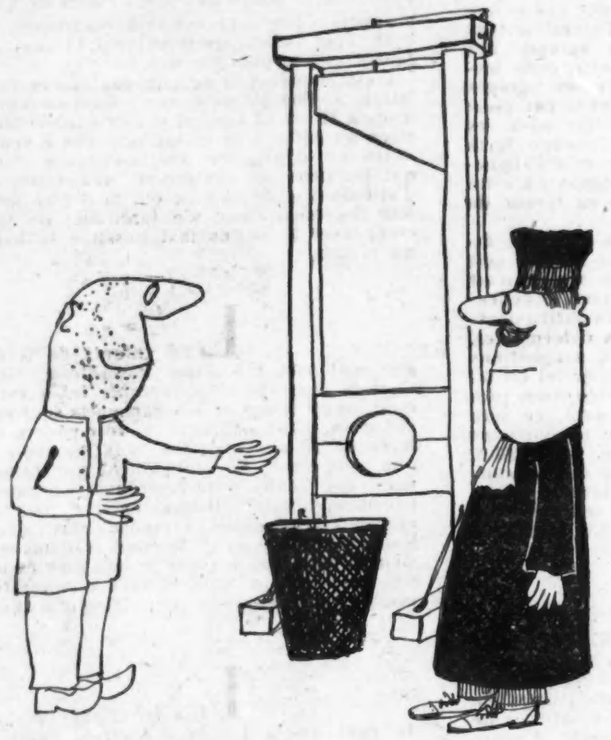
PUBLICIS 6764 C

LA CROISADE DE L'AMABILITÉ

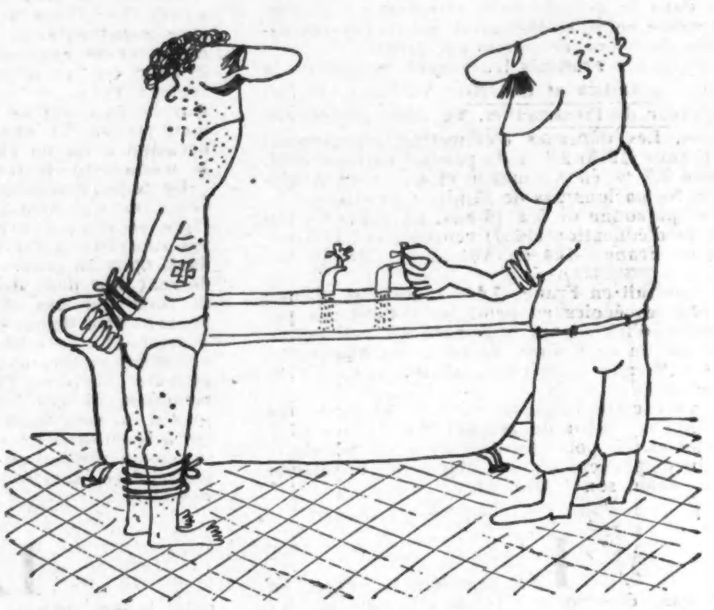
vue par SINÉ

— Oh ! non ! cher camarade Ike, vous ne me dérangez pas du tout !...

— C'est un honneur pour nous que de vous porter, mon père !..



— Je vous en prie, après vous !...



— Bien chaud ou pas trop ?...

— Si vous voulez bien me permettre...

PLAN SAUVY

FORMER LES HOMMES

NOUS abordons ici le point essentiel d'une politique économique de progrès.

Regarder l'éducation sous l'angle économique, comme nous le faisons, ne signifie pas qu'on néglige la valeur propre de la formation intellectuelle. Mais rappelons qu'il s'agit d'une politique économique.

L'étude attentive de l'évolution économique depuis quinze ans montre que le facteur essentiel du développement, du progrès n'est pas le capital, comme on l'a cru longtemps, mais le savoir des hommes, leur aptitude à sécréter des richesses.

C'est le plus sérieusement que j'ai reproché à la doctrine de Marx d'avoir décrit l'accumulation du capital, en négligeant l'accumulation du savoir. Il est vrai qu'à son époque, l'aptitude des hommes à produire était loin de jouer le même rôle qu'aujourd'hui.

Au lieu de bêtifier sur le « miracle allemand », pourquoi ne pas parler aussi de « miracle » suisse, ou hollandais, ou danois et demain japonais, sans parler du soviétique ? Il n'y a de « miracle » que pour celui qui ne comprend pas.

Si la primauté de l'homme sur le capital n'apparaît pas clairement, c'est que les choses se vendent, tandis que les hommes ne sont pas mis en vente ; de ce fait, l'homme n'apparaît pas dans la comptabilité nationale ou privée. Du même coup, sa formation est fatalement négligée dans une économie capitaliste.

Les jeunes Français trouveront un emploi, la France grandira si un effort suffisant est fait en faveur de l'instruction. Tel n'est pas encore le cas. Les dépenses d'éducation représentent en France (1958) 2,4 % du produit national brut, contre 3,7 % en Allemagne et 4,1 % en Angleterre. Ne parlons pas de l'Union Soviétique.

Par personne de 5 à 19 ans, les dépenses publiques d'éducation (1957) représentent 111 dollars en France, 164 en Allemagne, 218 en Angleterre.

Il faudrait en France 7.000 ingénieurs chaque année ; les écoles en produisent 4.000. La population d'ingénieurs augmente au rythme de 1 % par an en France, de 3,6 % en Angleterre, de 6,7 % aux Etats-Unis, de 10 % en Union soviétique.

Devant cette tragique carence, se pose une question : y a-t-il de la part des classes dirigeantes et des pouvoirs publics refus volontaire ou incompréhension et négligence ? Chacun jugera selon son sentiment.

LA première tâche est, en tout cas, d'accroître, de façon massive, les moyens de l'enseignement public et de la recherche scientifique en locaux, en matériel et en maîtres ou chercheurs.

La pression du secteur intéressé n'est, malheureusement, pas aussi vigoureuse qu'il le faudrait. La lutte si légitime, si nécessaire, pour la laïcité absorbe une part importante des forces vives.

Récemment, un grand nombre de membres du Conseil économique ont été conviés à déjeuner par une autorité de l'industrie automobile qui leur a prêché la bonne parole et a remis à chacun d'eux une documentation de propagande, riche et avenante. On imagine mal le pauvre « lobby de l'enseignement » obtenir des crédits pour faire valoir, de même façon, sa cause qui est celle de la nation. Tragique inégalité ! Dans le concert des revendications, la voix la plus qualifiée est couverte par le tumulte des intérêts privés.

SI les locaux et le matériel peuvent être construits vite, les maîtres exigent, dans la meilleure hypothèse, plusieurs années de formation. Aussi, est-il impardonnable de ne pas utiliser pleinement tous ceux que nous avons, pour pratiquer la multiplication du savoir, qui signifie pour demain la multiplication des richesses. La mesure la moins coûteuse et la plus immédiate doit consister à exempter de tout service militaire les enseignants, et futurs enseignants, pour une durée de cinq ans. Si cette mesure de salut public choque notre tradition égalitariste, qu'on les mobilise sur place, en affectation spéciale, comme il a été fait pendant la guerre 1939-1940. Ce qui est possible pendant la guerre à des fins de guerre doit bien l'être pendant la paix. Des exemptions ont été accordées, il y a quelques années, aux mineurs de fond : la formation des Français n'a-t-elle pas autant d'importance que le charbon ?

Cette mesure absolument indispensable ne nous fournira d'ailleurs qu'une partie des maîtres nécessaires.

CE n'est pas tout d'avoir des moyens, encore faut-il les employer utilement. Comment peut-on qualifier notre enseignement ? Disons qu'il est... vénérable. Ayons des égards pour son passé, mais rénovons-le profondément.

Il n'est pas possible ici de décrire, même sommairement, les nombreuses et profondes réformes à introduire. Elles sont à la dimension du conservatisme qui sévit dans une fraction importante et souvent agissante du corps universitaire. C'est pourquoi ces réformes doivent se faire, comme tant d'autres, du dehors.

En premier lieu, frappons un coup de plus sur un clou difficile à enfoncer : il faut développer considérablement l'enseignement scientifique ; un pas a été fait dans cette voie, mais fort insuffisant. Il faut ici des mesures draconiennes et sortant des habitudes, des routines. Lorsqu'il fut proposé, par exemple, d'accorder une prime aux agrégés des sciences en vue d'accélérer leur recrutement, non seulement les agrégés des autres disciplines firent front contre cette mesure pénétrante et efficace, mais les agrégés des sciences eux-mêmes se prononcèrent pour le *statu quo* et la stagnation. Mourir selon les règles ! Est-il besoin de dire qu'aucune forte marche en avant ne peut se faire dans l'alignement général ? L'attitude des enseignants à cette occasion a été un choix délibéré en faveur de la médiocrité de tous.

De telles discriminations, voire de telles faveurs, ne signifient en rien qu'une culture soit jugée supérieure à une autre. Un violon n'est pas supérieur à une flûte ou un piano et cependant, dans un orchestre, ces divers instruments doivent être dans des proportions déterminées, de sorte que des changements de proportions peuvent être demandés en faveur de tel ou tel instrument. Actuellement, la proportion des scientifiques est insuffisante ; demain, ce sera peut-être l'inverse. Plus la France produira de richesses, de ces basses richesses matérielles, plus il lui sera facile de consacrer des ressources à la culture. De sorte que les faveurs nécessaires aujourd'hui en faveur de la science, mère nourricière, serviront la cause des lettres et des arts.

L'ETERNELLE controverse entre le technique et le général doit être réglée dans le même esprit réaliste. La culture générale doit être aussi profonde que possible, puisqu'elle permet à l'individu d'évoluer plus tard et de s'adapter si la technique se modifie. Encore faut-il que la technique ne soit pas trop négligée. Trop de personnes ont une culture suffisante pour les détourner de travaux manuels et insuffisante pour posséder un métier. Déclassement social. D'autre part, le manque de techniciens est aigu. Il y a urgence. Il faut parer au plus pressé et décider non suivant le principe, mais l'opportunité. L'infériorité de notre enseignement technique doit retenir la première l'attention.

Et mieux vaut même, dans certains cas, prévoir des cours de perfectionnement, d'adaptation ou de « reconversion » ultérieure, vers 30 ou 35 ans. Seule l'Armée connaît cet enseignement sous forme de « périodes de réserve ». C'est qu'elle dispose à la fois du pouvoir et de l'argent.

L'AVERSION de l'enseignement français pour le concret a été souvent dénoncée. De jeunes médecins commencent seulement à voir des malades après leur thèse. La réforme de l'enseignement médical proposée par le professeur D. Debré se heurte aux routines plus encore qu'aux intérêts.

Plus critiquable encore est l'enseignement de l'économie politique. Il n'est ici question de voir un malade ni avant ni après les études. Le jeune agrégé est tout prêt à enseigner les théories qu'il vient d'apprendre.

Non seulement le cordon ombilical doit être enfin coupé entre le droit et l'économie (si opposés), mais les sciences humaines (économie, sociologie, démographie, géographie, etc.) doivent être groupées en une Faculté des Sciences sociales.

Il convient, enfin, d'aérer les facultés en cessant de réserver l'enseignement aux seuls agrégés de ces mêmes facultés. Il peut se présenter des hommes éminents formés autrement et aussi des étrangers. Ne perdons pas d'autres Einstein.

INSUFFISANT en quantité et imperfectible en méthodes, notre enseignement ne s'adresse encore qu'à une minorité privilégiée. Les ouvriers représentent 30 % de la population active ; mais leurs enfants ne font que 3 % des étudiants. Pour les agriculteurs, s'observe une échelle dégressive analogue.

Cette situation dérive évidemment de l'inégalité sociale, mais aussi de la croyance, longtemps ferme et encore vivace, en la pleine efficacité de la gratuité. Dans les dix premières années, l'enfant s'instruit au moins autant dans sa famille qu'à l'école. Non seulement il est mieux nourri, mieux logé, mais dès son jeune âge il reçoit des jouets, puis des livres propres à faire progresser son esprit. La conversation des parents et leur aide éventuelle accentuent encore l'inégalité. Dès lors, il n'est pas surprenant que, dans les écoles primaires elles-mêmes, les enfants de bourgeois aient, à 11 ans, de meilleures notes en moyenne que les enfants d'ouvriers. Ce n'est pas qu'ils soient mieux doués, c'est parce qu'ils ont été formés plus vite.

Trop souvent, ce handicap temporaire devient ensuite définitif par la séparation des enfants entre les deux degrés et c'est ainsi que le pays perd chaque année des sujets éminents. Quesnay a appris à lire à 11 ans et Krouchtchev, dit-on, à 18. Tout est encore possible à 11 ans ; encore faut-il que le possible soit fait.

C'est pourquoi il ne faut pas entrer en désolation, si l'on propose une éducation commune jusqu'à 12 ou 13 ans, ni si l'on suggère de favoriser les enfants de classe ouvrière à égalité de notes ou d'instituer une assistance culturelle qui permette de s'intéresser aux sujets dignes d'attention et de voir ce qui peut être fait pour leur logement, leur vie familiale, de façon à compenser le moins mal possible le handicap du milieu.

LES enfants de la campagne sont victimes d'une inégalité particulière. C'est la géographie qui compte ici. C'est pourquoi, en un temps où les transports sont devenus si faciles, il est affligeant de voir encore des enfants de 13 ans instruits dans la même classe que ceux de 6. Le groupement par ramassage, dans des écoles intercommunales, comme l'a prévu le projet Billières, enterré par la Cinquième République, s'impose avec évidence. Mais, ici encore, sévit le conservatisme malthusien de ceux qui, les quatre fers plantés dans le sol, refusent de bouger d'un centimètre. Les pierres comptent, pour eux, plus que les hommes.

IL a été beaucoup question du coût de la guerre d'Algérie. Faute d'une autre unité, il a été estimé en milliards. C'est encore peu dire. Le coût en argent n'est pas le plus grave. Une partie des traitements, primes et dépenses diverses revient assez vite dans les caisses du Trésor par épargne directe ou indirecte et ne cause qu'un dommage partiel. Ce qui est beaucoup plus affligeant, c'est, comme toujours, ce qui arrive à ce sacré être humain, qui n'entre pas dans les comptes. Le plus coûteux, ce sont les deux ans et demi perdus par chaque jeune Français, deux ans et demi de travail, et surtout, pour certains, deux ans et demi d'instruction. Du fait de ce délai, sauf erreur le plus long du monde, certains futurs ingénieurs abandonnent avant terme leurs études. Voilà quarante-cinq années d'abîmées pour eux et pour la nation. Ceux qui prolongent, à dessein ou non, cette guerre maudite ignorent sans doute les cavernes qu'ils creusent dans la matière grise française pour un demi-siècle et peut-être davantage. J'aime mieux croire à cette ignorance, sinon j'emploierais des termes bien plus sévères qui vaudraient encore des ennuis au journal, dont j'apprécie tant l'hospitalité.

« Chaque enfant qu'on instruit est un homme qu'on gagne. » Ce fameux vers hugolien est aujourd'hui dépassé. C'est toute la nation qui joue son avenir et qui, dans la période la plus critique de ses classes creuses, gaspille sa jeunesse à la défense du passé. C'est la France entière qui est à gagner.

ALFRED SAUVY.

(Copyright réservé.)

Douzième article :

L'INFORMATION

AFFAIRES

André Chavanne vous informe

● *Le marché des chevaux de course après la mort d'Ali Khan.*

LES couleurs du prince Ali Khan ont fait leur réapparition dimanche à Longchamp, sous le nom de Mme J.-J. Vuillier, qui continue à s'occuper de l'élevage : les chevaux du prince ont remporté deux victoires.

ALI KHAN ET L'AGA KHAN.
Onze haras.

Bien que ses couleurs soient de nouveau présentes sur les champs de courses, les problèmes posés par la mort d'Ali Khan ne sont pas encore réglés et ne le seront sans doute pas de sitôt. Il tenait, en effet, dans le monde de l'élevage et des courses une place considérable, non seulement par l'ampleur de sa fortune (il était propriétaire de onze haras : quatre en France, six en Irlande, un au Venezuela)) dont la valeur totale est estimée à 20 millions de livres sterling (plus de 30 milliards d'anciens francs), mais aussi par son rôle d'animateur.

C'est l'Aga Khan qui doit reprendre sur les champs de courses la tradition de son père et de son grand-père. Mais les écuries de course représentent les deux tiers de l'héritage d'Ali Khan et il parait douteux qu'elles puissent échoir en totalité à Karim.

Quel que soit le règlement qui interviennne pour la succession du prince, sa disparition risque d'avoir pour conséquence un recul de l'importance de l'élevage français qu'il avait beaucoup contribué à faire connaître à l'étranger (c'est ainsi qu'il fut le premier à faire courir des chevaux français en Amérique du Sud). Avec plus de 100 poulinières, Ali Khan était le plus important des 29 « grands » éleveurs propriétaires français. Ces vingt-neuf « grands » (ceux qui possèdent plus de 25 poulinières) n'élèvent d'ailleurs que 23,8 % des reproducteurs (étalons et poulinières de pur sang. Les autres 76,2 % sont entre les mains de 732 petits et moyens éleveurs.

Ceux-ci craignent même que la mort d'Ali Khan n'entraine une baisse des prix aux prochaines ventes aux enchères de « yearlings » (pur sang dans leur deuxième année) qui doivent se tenir à Deauville à la fin août et à Saint-Cloud vers le 5 septembre (commissaire priseur : Me Rheims). Dans ces ventes, Ali Khan avait l'habitude de renchérir sur le prix des meilleurs chevaux, bien qu'il achetât rarement pour lui-même : ses propres poulains lui suffisaient. En 1959, un cheval s'est vendu 18,5 millions d'anciens francs. Le prix moyen a été de 2.554.000 francs.

Ali Khan jouait lui-même beaucoup aux courses, mais aucun joueur n'est évidemment capable d'influer à lui seul sur la masse des sommes pariées chaque année (143 milliards d'anciens francs en 1959).

● *Succès de la formule appartement + auto.*

DES formules neuves de publicité sont mises en œuvre par les sociétés immobilières pour stimuler la vente (devenue plus difficile depuis deux ans) des appartements. La plus spectaculaire a été l'opération lancée par l'Office parisien d'habitation et animée par Robert Balkani (28 ans) : la mise en vente le 26 avril dernier de 300 appartements avec voiture en « prime » (une Fiat 500) à La Celle-Saint-Cloud (résidence Elysées). Au 13 mai, 130 appartements avaient déjà trouvé acquéreur (une difficulté s'est d'ailleurs quelquefois présentée : certains clients, refusant la voiture dont ils estimaient ne pas avoir besoin, ont réclamé une réduction de prix correspondante). En tout cas, devant le succès de cette formule, des constructeurs d'autos pourraient s'y intéresser à titre publicitaire.

A Rouen, la société Tissen a vendu des appartements en offrant, au choix du client, soit un poste de télévision, soit un réfrigérateur.

Des opérations similaires sont actuellement envisagées sur la Côte d'Azur.

● *Les projets de la société Louis Bréguet.*

LA République Indienne vient de passer une commande d'avions « Alizés » (appareils de recherche sous-marine, embarqués sur porte-avions) à leur constructeur : la société Louis Bréguet. C'est un succès pour la technique française : les « Alizés » ont été préférés aux « Gannet » britanniques.

En dehors de l'Alizé, les « Ateliers de construction Louis Bréguet » poursuivent leurs efforts dans deux directions différentes :

● Ils installent un nouveau hall de montage à Colomièrs (près de Toulouse) pour la fabrication du Bréguet 1150 « Atlantic », sélectionné à la fin de 1959 par l'O.T.A.N. (sur 26 projets présentés) comme avion patrouilleur maritime. L'Atlantic sera construit en collaboration avec Sud-Aviation, Fokker (entreprise hollandaise) et la firme allemande Dornier. C'est sans doute d'ailleurs à Colomiers que sera transférée « l'Ecole supérieure d'aéronautique », actuellement à Paris.

● Ils préparent pour le prochain Salon (juin 1961) le Bréguet 941 (issu de l'avion « expérimental » Bréguet 940). Il s'agira d'un appareil à décollage court (grâce au procédé dit des « ailes soufflées ») destiné aux liaisons de moyenne distance (nombre de passagers : 50 ; vitesse de croisière : 400 km - heure ; rayon d'action : 1.200 km ; prix de vente : 350 millions d'anciens francs).

M. HENRI ZIEGLER.
Trois modèles.

Depuis la mort de son fondateur, Louis Bréguet, survenue en 1955, la société est présidée par M. Sylvain Floirat. M. Henri Ziegler, qui fut directeur général d'Air France de 1946 à 1954, en est le directeur général. M. Sylvain Floirat est également président de « Images et Son » (société qui contrôle « Europe no 1 » et exploite la station de télévision de Télé-Monte-Carlo) et vice-président de la Société des engins Matra, qui fabrique du matériel militaire : fusées, lance-rockets, etc. Il est administrateur de la société Godde-Bodin qui est la plus grande entreprise française productrice de voile en tergal.

● *Sud-Aviation Toulouse : six « Caravelle » par mois.*

DEUX « Caravelle » ont été livrées la semaine dernière à l'étranger : l'une à Air-Maroc (qui en a commandé deux) et l'autre à Alitalia (qui en a commandé quatre et a pris quatre options).

LA CARAVELLE.
82 commandes

Le carnet de Sud-Aviation comporte actuellement : 82 commandes fermes et 34 options. Chaque appareil est vendu environ 15 millions de nouveaux francs (1,5 milliard d'anciens francs) : le prix varie légèrement selon les installations intérieures demandées.

Production actuelle de l'usine de Sud-Aviation à Toulouse : une « Caravelle » tous les quatre jours ouvrables (soit cinq à six par mois).

Les études techniques sur la « Super-Caravelle » sont poursuivies en collaboration avec la firme Dassault. Cet appareil pourrait être prêt pour 1965 (mais cette date n'est nullement confirmée par Sud-Aviation comme certains l'ont écrit un peu rapidement). La « Super-Caravelle » sera-t-elle le premier avion moyen-courrier à vitesse supersonique ?

Les Anglais sont en train d'étudier leur propre modèle. On ne saura pas avant plusieurs mois qui, des constructeurs britanniques ou français, arrivera le premier.

ANDRÉ CHAVANNE.

Cris de Paris : merlans à frire !...

UN NUMÉRO SPÉCIAL
à lire, à regarder et
à garder
Couleurs de
PARIS
L'INOUBLIABLE FRESQUE DE
DEUX MILLE ANS
D'HISTOIRE

au sommaire :
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie Française : EN FLÂNANT DANS PARIS...
HENRI TROYAT, de l'Académie Française : PONTS D'HISTOIRE ET DE LÉGENDE
MAURICE GARÇON, de l'Académie Française : LES MÉTAMORPHOSES DU PALAIS-ROYAL
PHILIPPE LEFRANÇOIS : COMMENT LES ROIS BÂTIRENT LE LOUVRE
PIERRE LABRACHERIE : DE MONTMARTRE À MONTPARNASSE
LÉO LARGUIER, de l'Académie Goncourt : LE QUARTIER LATIN À LA BELLE ÉPOQUE
GILBERT PERROY : HAUSSMANN L'ÉVENTREUR
ANDRÉ de NÈVE : DE L'OMNIBUS DE BLAISE PASCAL AU MÉTRO DE M. BIENVENUE
JEAN FOLLAIN : COUVENTS, CHAPELLES ET ÉGLISES
GÉRARD BAUER, de l'Académie Goncourt : LE PARIS D'AUJOURD'HUI A CENT ANS

Autres textes de Pierre BÉARN, Francis CARCO, de l'Académie Goncourt, Georges DUVEAU, Pierre MAC-ORLAN, de l'Académie Goncourt, Héron de VILLEFOSSE, Geneviève de VILMORIN, André WARNOD, etc...
En 160 pages, nombreuses illustrations en noir et en couleurs — 2,50 NF

MIROIR DE L'HISTOIRE

Enfin vous allez pouvoir utiliser la vitesse 16 TOURS de votre appareil !

Le 1er microsillon 16 tours 30cm est né !

2h de grand concert pour 28 NF 50

SCHUBERT
Symphonie " Inachevée "
WEBER
Invitation à la valse (Instr. Berlioz)
TCHAIKOWSKY
Casse-Noisette Op. 71 a
WAGNER
Chevauchée des Walkyries
Orch. Opéra de Stuttgart Dir.: W. Seegelken et Dünnwald
BACH
Aria pour la Corde de Sol
MENDELSSOHN
Marche Nuptiale du Songe d'une Nuit d'Été
RAMEAU
Le Tambourin
Orchestre Pasdeloup Dir. : R. Leibowitz et G. Sebastian
BOCCHERINI
Menuet du Quintette pour cordes Op. 13
Orch. Radio Symphonique de Paris Dir. : G. Prêtre
MOZART
Petite Musique de Nuit
Orch. Radio Allemagne du Sud Dir. : W. Davisson
BEETHOVEN
Sonate No 5 en Fa majeur " PRINTEMPS "
Violon: R. Herzog - Piano R. Lamport

LE PLUS GRAND CONCERT DU MONDE
Voici enfin, grâce au Groupement Musical Français, et pour la première fois en Europe, LE PREMIER MICROSILLON 16 TOURS 30 CM TECHNIQUEMENT PARFAIT.
Si vous avez un tourne-disques 4 vitesses dont la régularité de rotation soit précise, ce disque extraordinaire vous fera éprouver la plus parfaite impression de haute fidélité que vous ayez jamais ressentie, tout bruit de fond et toute usure étant éliminés par la lenteur même du mouvement. Grâce à sa durée de 2 heures, (1 heure par face) c'est à lui tout seul une véritable discothèque d'œuvres immortelles magistralement interprétées par les plus grands orchestres. Son prix ? celui d'un seul disque 33 tours, alors qu'il en remplace plusieurs !
Hâtez-vous donc de vous offrir - ou d'offrir à vos amis véritables amateurs de musique - la joie de posséder LE PREMIER 16 TOURS 30 CM HAUTE FIDÉLITÉ. Vous trouverez ci-dessous la liste des disquaires agréés chez lesquels vous pourrez l'entendre et l'acheter. S'il n'y a pas de dépositaire dans votre localité, renvoyez au G.M.F. le bon de commande ci-dessous et vous recevrez le disque par la poste.

4 orchestres célèbres dirigés par 6 chefs prestigieux et 2 solistes de classe mondiale

BON DE COMMANDE
(A utiliser seulement s'il n'y a pas de distributeur agréé dans votre localité)
G.M.F. (Service Vente) - 8, Rue de Bruxelles - Paris 9e
Veuillez m'envoyer le disque 16 tours 30 cm. "Le plus grand Concert du Monde". Je vous règle 28,50 N.F. + 1,50 N.F. pour les frais d'envoi, soit 30 N.F. — Ci-joint mon versement par ☐ chèque bancaire ☐ mandat-lettre ☐ virement postal 3 volets au C.C.P. 14.7 32 27 Paris.
NOM
ADRESSE
E-5

LISTE DE NOS DÉPOSITAIRES AGRÉÉS
PARIS : Raoul Vidal, 41, rue de Rennes (Saint-Germain-des-Prés) ★ Radio Pygmalion, 19, boulevard Sébastopol ★ La Maison Radieuse, 31, avenue Général-Leclerc ★ Chanteclair, 61, boulevard Saint-Michel ★ BORDEAUX : Radiodisc, , rue Judaïque ★ S. D. G., 6, rue Porte-Dijeaux ★ LILLE : M. T. Milleville, 2, rue des Ponts-de-Comines ★ LYON : Disfo, 87, rue de la République ★ NANTES : A la clé de sol, 7, rue Santeuil ★ MARSEILLE : Discorama, 2, rue d'Aix, 1, rue Nationale ★ NICE : Chanteclerc, 15, rue de France ★ RENNES : Music-Box, 3, rue Edith-Cavell ★ SAINT-ETIENNE : La Discothèque (Chansonnia), 27, avenue de la Libération ★ STRASBOURG : Le Grand Disquaire de Strasbourg (Vogelweith), 59-61, Grandes-Arcades ★ TOULOUSE : Pathéphone, 14, rue d'Alsace-Lorraine.

MAROC

Qui est ce roi ?

● ***Président du Conseil : Mohammed V ; vice-président : Moulay Hassan. Pourquoi ce nouveau gouvernement ? Jean Daniel, en faisant le portrait d'un monarque exceptionnel, l'explique.***

DEPUIS le temps qu'on parlait de remaniement gouvernemental, les Marocains avaient fini par ne plus y croire.

Les conteurs arabes, avec un humour noir, appelaient le gouvernement de M. Abdallah Ibrahim « le gouvernement de Chessman » : celui qui est condamné et dont l'exécution est chaque fois remise.

Mais, depuis plus de dix-huit mois, la désunion, la discorde et les intrigues s'étalaient sur la place publique, nourrissaient la rumeur populaire, et donnaient parfois à cet Etat encore semi-féodal les apparences d'une démocratie en décomposition. On s'y injuriait dans la liberté. Les choses pouvaient-elles durer ? Personne ne le croyait. Pourtant, elles duraient ; et la majeure partie des Marocains s'installaient plus ou moins bien dans les contradictions d'une douce et misérable anarchie.

Depuis quelques mois, ce dont on parlait le plus, c'était d'un coup d'Etat du prince Moulay Hassan. Les adversaires de ce dernier disaient pourtant : « Son père l'en empêchera ». Son père ? L'ex-sultan Ben Youssef devenu le « roi Mohammed V » — pour faire moderne ; l'ex-Sidna, c'est-à-dire le Seigneur, devenu le « Zaïm », c'est-à-dire le chef absolu de la nation. Cela depuis que, le 20 août 1953, le gouvernement de M. Laniel l'avait déposé, enlevé, puis exilé à Madagascar.

La « grâce divine »

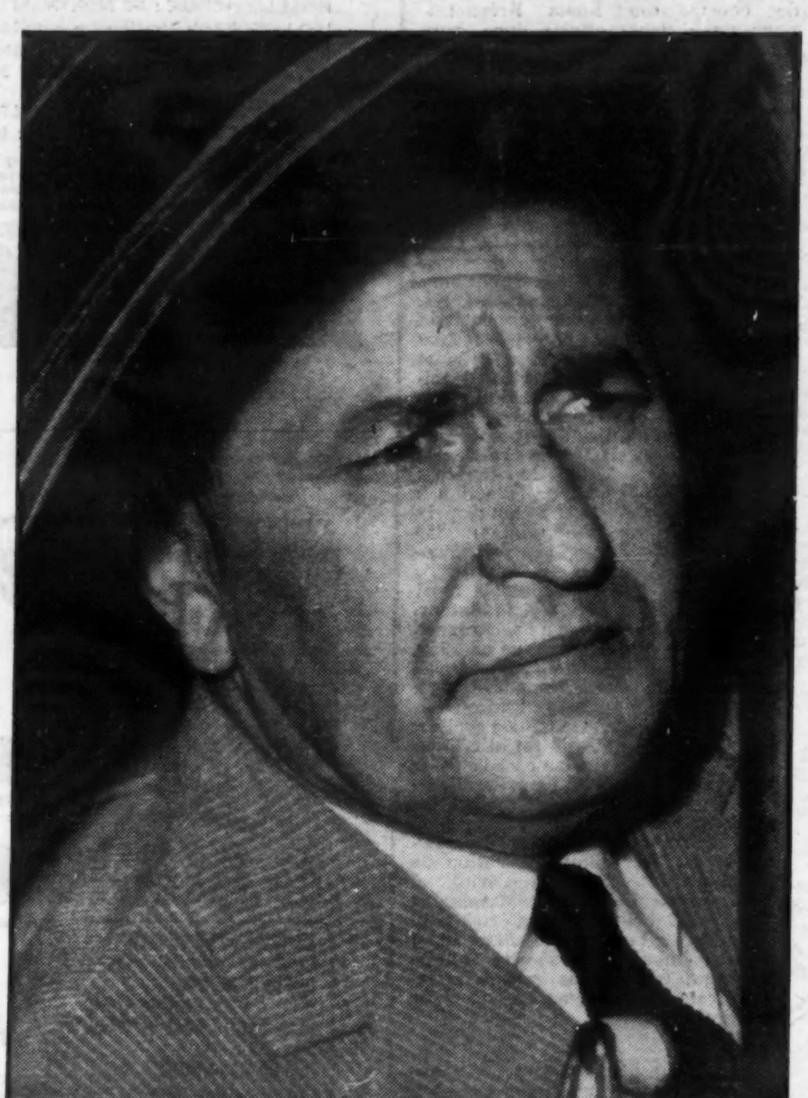
Dimanche dernier, après la liquidation du gouvernement de M. Ibrahim, les Marocains s'attendaient à une action d'éclat du Prince. Ils furent mis en présence d'une décision du Roi.

Sa Majesté Mohammed V, descendant du Prophète, Imam des Imams, père de la patrie, arbitre entre les arbitres et juge suprême, prenait lui-même les rênes du pouvoir.

Pour le Maroc, c'est une révolution sans précédent. Après Mohammed V, il n'y aura personne : la dynastie chérifienne joue délibérément sa dernière carte. C'est signe qu'elle sent l'heure décisive et qu'elle veut, tout comme au Moyen-Orient, bousculer les traditions. Dans l'ère du césarisme islamique, les monarques n'ont plus place. Il leur faut choisir de devenir César ou disparaître.

Mais être un César dans ce Maroc traversé par de puissants courants orientaux, occidentaux, traditionalistes et modernistes, constitue le plus dangereux des paris. Qui est cet homme contraint à cette téméraire gageure ?

Il a 51 ans et il est Roi depuis l'âge de 18 ans. Il a le teint mat, les traits fins et réguliers, un regard méditatif, la voix chaude, une attitude pleine de réserve, de concentration et une simplicité de grand seigneur. Avant l'arrivée du général de Gaulle, c'est-à-dire à l'époque où les Français étaient frustrés de leurs irrépressibles instincts monarchistes, il avait inspiré à certaines grandes familles une véritable passion. Tout le vocabulaire



(Agip.)

Le roi Mohammed V.
« Rassurez-vous, cousin. »

qui sert à désigner l'homme élu par la Nature y est passé : la « race », la « classe », la « grâce divine » enfin.

Le coup du pâtissier

Il s'exprime, en arabe, comme on parlait à la Cour de Louis XIV, et pour transcrire les impressions de son père, à Madagascar, le Prince Moulay Hassan écrivait à celui qui était alors le colonel Si Bekkaï des lettres en français dans le style de Saint-Simon. Une telle allure combinée à une telle simplicité, une élégance aussi aisée lorsqu'il monte à cheval que lorsqu'il se rend à la prière dans la sobre tunique de ses ancêtres, une vie austère dans un palais des Mille et une Nuits, tout cela devait faire de lui un personnage sacré, un véritable *mythe* auprès des masses marocaines surtout rurales.

L'an dernier encore, on pouvait dire que son règne, sinon son pouvoir, était incontesté. Les critiques qui, depuis la jeunesse impatiente de jouer un rôle, s'acharnaient sur le Prince, s'arrêtaient au seuil du Palais. Tel ministre de l'opposition déclarait, émerveillé : « Je suis allé entretenir le Roi d'une affaire de corruption qui intéresse l'un des membres de sa famille et il m'a demandé le châtiment le plus sévère ». Il satisfaisait ce besoin du père que l'homme méditerranéen garde au fond de son cœur jusqu'à un âge très avancé. Dans la difficulté, on veut s'en remettre au père et, de ce fait, on a besoin de croire à son infaillibilité.

Tel leader progressiste m'avait confié l'an dernier qu'il ne désespérait pas du tout de faire adopter au Roi son analyse révolutionnaire de la situation marocaine. Au chevet du Roi malade, c'est un médecin communiste qui fut appelé. Souvenons-nous, après tout, de ce que le Tiers Etat disait de Louis XVI : que n'eût-il point dit si, en plus, Louis XVI avait pris la tête de la révolution. Or, le destin de Mohammed V se confond avec l'indépendance du Maroc. Le « martyre » de Madagascar a davantage servi aux nationalistes que le terrorisme à Casablanca.

Mais il y a évidemment d'autres raisons, et politiques, à cette dévotion ancienne au Roi. Il y a d'abord une véritable démission des cadres politiques, un manque de confiance en eux devant l'immensité des problèmes restés en suspens depuis 1955. La fuite dans la politique extérieure n'est pas l'exclusivité du gaullisme : les programmes politiques ne s'affrontent souvent qu'au nom de mystiques creuses.

Il y a ensuite que le roi Mohammed V sait admirablement éviter de donner prise à une opposition. Il protège, ou du moins, il protégeait savamment son mythe. Refusant d'être un dictateur, hostile à toute forme de despotisme apparent, il a voulu laisser s'exprimer toutes les tendances du pays. Sans doute avait-il répondu au comte de Paris, qui l'adjurait de ne pas « précipiter » le Maroc dans la démocratie : « *Rassurez-vous, cousin, je ne suis pas pressé* ».

Mais, sachant que les élites, elles, étaient pressées, il a voulu leur laisser jouer ce jeu, à ses yeux, pernicieux. « *Il nous a fait le coup du pâtissier* », m'a dit un syndicaliste. Pour dégoûter le jeune apprenti pâtissier de la gourmandise, le patron gave de gâteaux jusqu'à l'indigestion l'éventuel gourmand. Le syndicaliste estimait que le Roi avait voulu leur communiquer la nausée de la démocratie. Tandis que son pouvoir se fondait sur l'armée, la police, et certaines masses rurales, il laissait aux élites turbulentes le soin de tenter les expériences qui ne pouvaient réussir.

En vérité, les faits ne sont pas si simples. Si par exemple le Roi Mohammed V a profité de la scission du parti de l'Istiqlal, il ne l'a pas provoquée. Cette scission était inscrite dans les faits aussi bien que la dispersion des forces françaises de la Résistance rassemblées dans le C.N.R. en 1943. Le Roi ne s'est pas non plus opposé au relèvement de son pays : contemplatif et traditionaliste, il n'eût cependant demandé qu'à se rallier à un plan réaliste et cohérent qui eût fait l'unanimité des partis.

La descente dans l'arène

Ce que certains reprochent en plus au Roi, quand ils l'osent, c'est, en fait, d'avoir pris parti pour son fils, d'en avoir fait un prince héritier, un chef de l'armée, et une force politique qui a privé les gouvernements successifs de la réalité du pouvoir. Le Prince Moulay Hassan est, lui, contesté. Il l'est au point de craindre des complots. A 31 ans, il voudrait, dit-on, « *être sûr de gouverner parce qu'il n'est pas sûr de régner un jour* ».

Il a été impressionné par la fin de la dynastie irakienne et par l'ordre nassérien. Il a pour adversaires résolus les leaders de l'U.M.T. (syndicat marocain) et de l'Union des Forces Populaires (parti de MM. Ibrahim, Ben Barka et Bouabid). C'est lui qui depuis plusieurs mois tentait de convaincre son père de le laisser faire un coup d'Etat. Le Roi a refusé, mais, en le désignant comme vice-président du Conseil, il contraint les adversaires de son fils à devenir ses propres adversaires. C'est la partie la plus risquée engagée par le Monarque.

Le programme du nouveau gouvernement ne manque pas d'habileté. En réunissant les points communs à tous les partis, le Roi contraint chacun à prendre ses responsabilités. Le premier de ces points communs intéresse directement la France : il s'agit de l'évacuation des bases étrangères, dont le général de Gaulle craignait le principe, de peur de voir les Tunisiens soulever à nouveau la question de Bizerte. Mais sur ce point le Roi était condamné à réussir. Le seul chef de gouvernement étranger qui soit Compagnon de la Libération a été dans l'impossibilité de ménager le Chancelier de cet ordre. Ce dernier a dû céder presque totalement déjà.

Comment vont réagir les partis devant l'initiative royale ? On peut deviner que certains leaders ne verront pas sans plaisir Mohammed V s'user comme ce dernier les avait vus eux-mêmes s'user. Pour le « monarque tranquille en djellaba gris-bleu », ce n'est plus seulement, désormais, la descente dans l'arène : c'est déjà l'heure de la vérité.

JEAN DANIEL.

ECOLE DES CADRES DU COMMERCE ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Avis de concours d'entrée : 24 et 25 juin 1960

Inscriptions au secrétariat de l'école : 6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) Tél. : CARnot 07-11

WOLFF
TAILLEUR CHEMISIER
12, Bd des Batignolles (Pl. Clichy)
EXCLUSIVITES PRINTEMPS
★
VESTES SPORT, COMPLETS sur MESURE ET PRETS A PORTER, POLOS, BLAZERS IMPORT. ANGLAISE
★

CANADIAN MINING OPPORTUNITY

UNDERWRITER HAS LARGE BLOCK OF SHARES IN A CANADIAN MINE NEARING PRODUCTION. EXCELLENT COMMERCIAL VALUES OF NICKEL, COPPER, IRON AND SULPHUR

Complete information available to : Banks, Mining Companies, All leading currencies acceptable. Holding Companies, Brokers, etc. Reply in complete confidence to :

Rock Holdings Limited - P. O. Box 785
Saint John, New Brunswick - Canada

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

ÉTATS-UNIS

« We like U-2 »

● *L'Amérique est mise en ébullition par le fiasco du Sommet en pleine période électorale. Entre un gouvernement usé et des militaires dynamiques, où va l'opposition ? Sydney G. Cooper raconte le grand débat américain.*

« LA *situation est de nouveau désespérée mais non sérieuse* » — tel est le titre que le rédacteur en chef d'un journal de New York a donné la semaine dernière à sa chronique diplomatique. Il résumait assez bien les sentiments de la nation au lendemain d'un des épisodes les plus incroyables de l'histoire moderne.

En fait, bien sûr, la situation n'est pas désespérée mais extrêmement sérieuse, pour plusieurs raisons. En quelques jours seulement, la débâcle de Paris a transformé l'image des deux hommes politiques les plus importants du monde, a remis en question l'efficacité de la machinerie diplomatique internationale, et a fait naître des doutes sérieux sur la compétence des organismes chargés d'élaborer la politique américaine. D'autre part, ses ondes de choc se sont répercutées à travers toute l'Amérique, modifiant à la fois le cours des élections présidentielles et la position des militaires dans le pays.

L'homme qui a été le plus ébranlé par l'effondrement de la conférence au sommet est revenu à Washington vendredi dernier dans son avion à réaction orange et argent. En descendant de l'appareil, le président Eisenhower a pu apercevoir une foule de 3.000 personnes, parmi lesquelles sa femme (en larmes), le vice-président Nixon, les membres de son cabinet, des représentants des deux partis et des diplomates de 26 nations. Au bord de la piste, deux petites filles brandissaient une pancarte sur laquelle on lisait « *We like U 2* » (ce qui, phonétiquement, signifie à la fois « *nous aimons l'U 2* » et « *nous vous aimons aussi* » — « *you too* »). Le Président avait l'air fatigué et déprimé. Après avoir salué les diplomates venus l'accueillir, il est parti en voiture pour la Maison Blanche, son visage s'éclairant progressivement au spectacle des 200.000 personnes qui s'étaient massées sur le parcours et dont beaucoup l'acclamaient. Ce n'était pas un retour triomphal, mais le Président était l'objet d'une manifestation de sympathie de tous, y compris de ceux qui l'avaient critiqué le plus sévèrement. Ike pénétrait bientôt dans la Maison Blanche en passant sous une banderole sur laquelle on lisait : « Merci, monsieur le Président ».

Un père sans autorité

Il n'y avait guère de quoi le remercier, sinon d'avoir supporté les brutales attaques de Krouchtchev avec dignité et modération. Jamais, au cours de sa longue carrière, il n'avait été pareillement humilié. Or, il a réussi à donner jusqu'au bout l'image d'un homme de bonne volonté qui désirait sincèrement la paix. Il s'était rendu à la Conférence au Sommet sans enthousiasme, il avait été mis dans un affreux embarras par l'incident de l'U 2, il avait offert toutes les excuses et toutes les promesses qu'un homme dans sa situation pouvait faire et il avait dû repartir sous une avalanche d'insultes. Toutes les craintes que l'on avait exprimées sur la capacité d'Eisenhower de tenir tête à Krouchtchev au cours d'une rencontre au Sommet avaient été confirmées.

Les amateurs d'analyses freudiennes ont toujours expliqué l'emprise d'Eisenhower sur le peuple américain en déclarant qu'il était une « image paternelle ». Quelque chose subsiste de cette image, mais elle s'est transformée en celle d'un « père » sans autorité ni sagesse. Brusquement, les Américains réalisent que le Président va quitter la scène politique dans six mois et que toute attaque personnelle contre lui serait désormais superflue.

(U.S.I.S.)

LE GRAND ÉTAT-MAJOR AMÉRICAIN RÉUNI AU PENTAGONE. (*)
Faire face à l'irrationnel.

Incertitude et ineptie

Ceux qui ont cru en Eisenhower pendant ces huit longues années ne l'ont pas abandonné. Ceux qui l'ont critiqué ont vu leurs plus graves inquiétudes se vérifier. Ceux-ci prétendaient qu'il n'avait aucun contrôle sur les événements, qu'il ne se souciait jamais des détails et qu'il restait apathique dans les circonstances graves. Jusqu'à ces dernières semaines, le bien-fondé de ces accusations pouvait être discuté. L'explosion au Sommet vient de leur donner une nouvelle valeur. Les attaques qui vont être lancées maintenant par les critiques d'Ike seront dirigées contre son Administration mais, le gouvernement étant constitué par Eisenhower lui-même, son prestige personnel en souffrira inévitablement. Ce qui se passe actuellement ne fait que nous donner un avant-goût de la façon dont l'Histoire jugera Ike quand les passions du moment se seront éteintes. Comme l'a écrit le « Providence Evening Bulletin » : « *Toute l'affaire de l'U 2 indique que l'Administration Eisenhower fonctionne, au moment le plus critique et dans la région la plus critique, avec une incertitude et une ineptie effrayantes. Les Etats-Unis ne peuvent plus se permettre ce genre de gâchis. La sécurité de la nation exige des nerfs solides, un jugement sûr et, par-dessus tout, une autorité ferme et efficace s'exerçant du sommet vers la base. L'homme qui est en fin de compte responsable des erreurs commises et qui se trouve en position d'exercer l'autorité nécessaire pour les réparer est le Président lui-même.* »

Si les événements des deux dernières semaines ont révélé les faiblesses de l'Administration Eisenhower, les outrances verbales de Krouchtchev ont dissipé toutes les illusions que l'opinion américaine avait pu se faire sur le leader soviétique. Malgré toutes les analyses qu'on a pu faire des raisons qui ont poussé Krouchtchev à cette brutale explosion, l'impression qui demeure est celle d'une manifestation d'agressivité rageuse. Sa fantastique conférence de presse a été non seulement rapportée dans les journaux mais retransmise à la radio et à la télévision. A tort ou à raison, la violence de ses propos, son langage et le ton passionné de ses réponses ont été comparés à ceux de Hitler. Dans les deux heures qui ont suivi cette conférence, la façade rassurante que Krouchtchev s'était efforcé d'édifier au cours des dernières années a volé en éclats. Si les excès du dirigeant soviétique étaient voulus, ils ont été mal calculés. Chez les Américains, qui ne sont pas habitués à ce genre d'attitude, ils ont produit une telle impression d'irrationnalité que la méfiance latente à l'égard de l'U.R.S.S. s'est aussitôt ranimée. C'est la férocité des attaques de Krouchtchev, plus que toute autre chose, qui a permis à Eisenhower de se tirer de l'aventure du Sommet relativement indemne. C'est elle qui a permis aux Etats-Unis de maintenir une apparence d'unité nationale pendant cette semaine dramatique.

La pioche et l'explosif

Immédiatement après l'arrivée des Quatre Grands à Paris, quatre dirigeants éminents du parti démocrate ont envoyé un télégramme à Eisenhower pour l'assurer du soutien de leur parti dans l'épreuve qu'il engageait avec Krouchtchev. Les signataires de ce message étaient le sénateur Johnson et Adlai Stevenson (tous deux candidats à la désignation pour les élections présidentielles), le sénateur Fulbright et le « leader » de la Chambre des Représentants, Sam Rayburn. L'envoi de ce télégramme avait un double but : prouver que les Etats-Unis étaient unis derrière leur Président et avertir Krouchtchev qu'il n'avait à attendre aucun revirement spectaculaire de la politique américaine si les Démocrates arrivaient au pouvoir à l'automne prochain.

Pourtant, au moins pour Stevenson, ce message ne signifiait pas l'abandon des critiques de la politique du Président. Quelques jours plus tard, alors que beaucoup d'hommes politiques plaidaient encore pour « l'unité nationale à tout prix », Stevenson a fait à Chicago un courageux discours dans lequel il réclamait une enquête approfondie sur la catastrophique série d'événements qui avaient fait échouer la Conférence au Sommet. Avec le sénateur Kennedy (qui a déclaré qu'à la place d'Eisenhower, il se serait excusé pour l'incident de l'U 2) Stevenson a été l'un des premiers à réclamer une telle enquête, bien que des éditorialistes comme Walter Lippmann aient déjà présenté des analyses convaincantes de l'agonie d'une grande nation.

« *Qu'on ne s'y trompe pas*, a déclaré Stevenson, *c'est M. Krouchtchev qui a fait échouer la rencontre. Demander au président Eisenhower de s'excuser et de punir les responsables de la mission de l'U 2, c'était lui demander de se punir lui-même. Eisenhower ne pouvait l'accepter et Krouchtchev le savait bien.*

« *Mais nous avons fourni à Krouchtchev la pioche et l'explosif dont il avait besoin pour saper la rencontre. Qu'on ne s'y trompe pas, là non plus : sans nos maladresses successives, il n'aurait pas eu de prétextes pour formuler ses exigences et lancer ses accusations.* »

Huit questions

Après avoir énuméré les maladresses commises et réclamé l'ouverture d'une enquête, Stevenson a remarqué que les Républicains riposteraient sans doute en accusant les Démocrates de briser l'unité nationale et de se montrer « faibles » vis-à-vis des communistes. Il ne se trompait pas. Le vice-président Nixon, qui n'a jamais tout à fait décidé s'il voulait être un homme d'Etat ou un politicien, n'a pas tardé à répondre aux Démocrates d'une façon qui n'a pas surpris ceux qui ont suivi sa carrière. Il a reproché à Stevenson d'avoir rompu l'unité nationale et il a laissé entendre qu'il serait dangereux d'avoir un homme comme lui au Département d'Etat, au cas d'une victoire démocrate. Nixon a raconté ensuite un certain nombre d'histoires sur l'espionnage soviétique et il a révélé que deux diplomates russes avaient été convaincus d'espionnage pendant la visite de Krouchtchev aux Etats-Unis. Ses commentaires venimeux sur les raisons qui ont poussé les mem- →

(*) De gauche à droite, le général Lemnitzer, chef d'état-major de l'armée de terre, l'amiral Burke, chef des opérations navales ; le général Twining, président ; le général White, chef d'état-major de l'armée de l'air ; le général Shoup, commandant les « marines ».

bres du parti rival à réclamer une enquête ont exaspéré les Démocrates, dont Nixon est la bête noire.

Parlant des révélations du vice-président sur l'espionnage russe, le sénateur Albert Gore a déclaré : *« On peut se demander pourquoi elles sont faites aujourd'hui et dans un discours politique prononcé après la débâcle de Paris. J'y vois un effort pour transformer la tragédie du Sommet en un atout politique. »* Le sénateur Eugene McCarthy, un libéral, a fait remarquer que Nixon se conduisait de la même façon qu'à l'époque de son ascension politique. Sa réaction s'inspirait du vieux principe : *« Quand vous êtes acculé à la défensive, serrez les poings et attaquez votre adversaire de toutes vos forces. »*

Un élément volatil

Les Démocrates n'insisteront pas pour l'ouverture d'une enquête avant la fin du débat à l'O.N.U., mais ils le feront ensuite. Un groupe de 38 congressistes démocrates a déjà posé sur l'affaire de l'U 2 huit questions précises auxquelles il faudra bien que l'administration réponde, notamment :

- Pourquoi la mission d'espionnage de l'U 2 a-t-elle été ordonnée à la veille de la rencontre au Sommet ?
- Pourquoi l'état d'alerte des forces américaines a-t-il été décidé dans la nuit qui a précédé la première rencontre des chefs d'Etat ?
- Etait-il nécessaire de compromettre l'organisation pacifique qu'est la National Aeronautics and Space Administration en l'utilisant comme couverture pour des activités d'espionnage ?
- Pourquoi n'y a-t-il eu aucune coordination entre l'agence responsable du vol de l'U 2 et les autorités responsables de notre diplomatie ?
- S'est on écarté du principe traditionnel de la suprématie du pouvoir civil sur le pouvoir militaire ?

Une enquête est inévitable car, comme l'a écrit Walter Lippmann : *« Ce sont les dissidents, les critiques les hommes de l'opposition qui peuvent rétablir dans le monde le respect pour la compétence américaine. Il ne suffira pas pour cela de prétendre que l'incompétence n'existe pas. »* Au cœur de l'affaire de l'U 2 et de l'embarras qui en est résulté à la Conférence au sommet, il y a eu un manque de coordination entre les différentes agences gouvernementales. Le Conseil National de Sécurité, l'Agence Centrale d'Intelligence, le département d'Etat, le département de la Défense, tous doivent se préparer à expliquer leur rôle.

Le drame est encore compliqué par le fait qu'il se produit en année électorale. Par son extraordinaire numéro, Krouchtchev a introduit un nouvel élément volatil sur l'échiquier politique. Jusqu'ici, on considérait généralement que les Républicains se présenteraient en novembre avec le grand slogan de « Paix et Prospérité », ou toute autre formule de ce genre mise au point par les agents de publicité du parti. La paix, dans ce contexte, devait être quelque chose de plus que la vieille guerre froide. Elle devait signifier un relâchement de la tension internationale, et même la possibilité d'un accord sur l'arrêt des essais nucléaires. La paix ne devait cependant occuper que la seconde place dans les mots d'ordre de la campagne, derrière la prospérité. La semaine dernière encore, Nixon a déclaré à un groupe d'hommes d'affaires que sa campagne serait centrée sur les problèmes intérieurs, non sur les affaires internationales, à moins que les Russes « n'agissent ».

La « guerre de Truman »

Ils ont agi, et cela pose beaucoup de problèmes à Nixon. Il ne peut plus se laisser porter par la gloire d'Eisenhower et il ne peut pas non plus critiquer sa politique. Nelson Rockefeller, dont le nom est encore souvent prononcé, aurait pu profiter de la situation mais il s'est montré si peu actif au cours des derniers mois qu'il lui sera difficile de reprendre l'initiative. Nixon sera donc désigné comme candidat républicain à la présidence, mais il se trouvera dans une position difficile si la situation continue de se détériorer. Ses partisans affirment qu'il est le seul candidat qui ait assez d'expérience et de fermeté pour pouvoir traiter avec les Russes mais on peut leur objecter qu'ils avaient déjà dit la même chose d'Eisenhower.

Sur un plan plus général, le problème qui se pose aux Démocrates est celui de savoir jusqu'à quel point ils doivent chercher à exploiter l'échec du Sommet. Beaucoup d'entre eux, se souvenant de la façon dont les Républicains avaient baptisé la guerre de Corée la « guerre de Truman », souhaitent pousser leur avantage à fond. Mais d'autres se montrent plus prudents. Il est en effet difficile de prévoir comment le peuple américain réagirait si les Démocrates paraissaient attaquer Ike trop vigoureusement quand il était à terre. C'est ce qui explique que les Démocrates hésitent à lancer contre l'administration une attaque massive dont le caractère politique serait évident.

Le baiser de la mort

Ils s'inquiètent, d'autre part, des déclarations de Krouchtchev laissant entendre qu'il préférerait traiter avec un autre Président, peut-être démocrate. L'approbation de Moscou pourrait être pour eux le baiser de la mort.

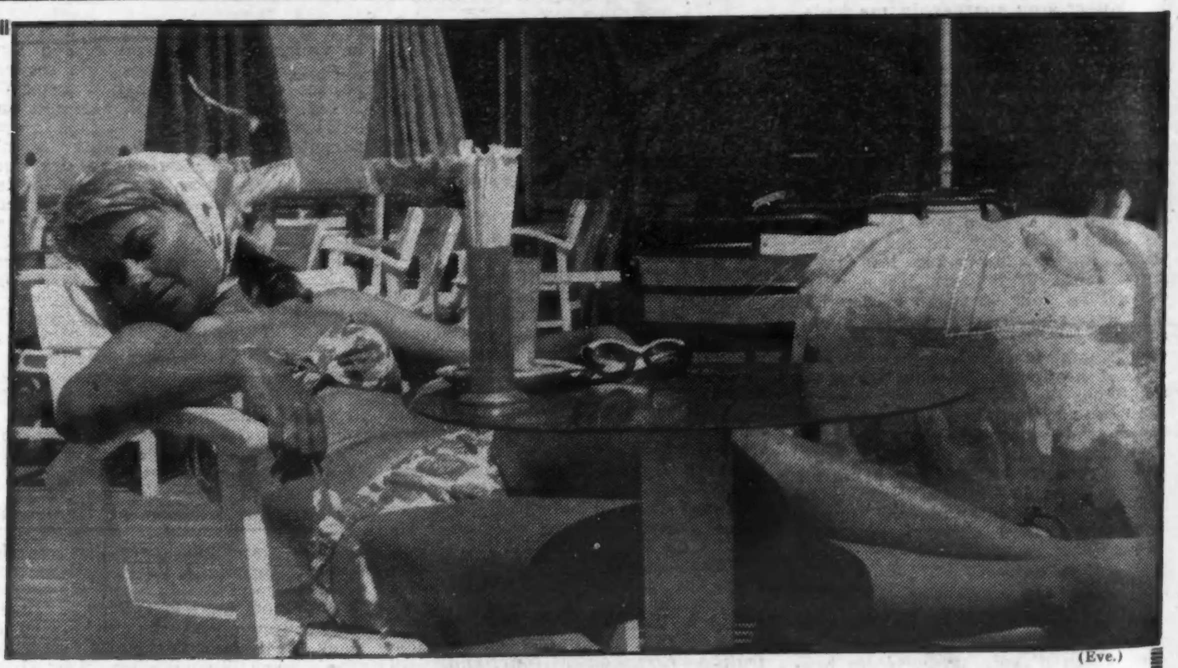
L'échec de la Conférence au Sommet n'a pas eu de grandes répercussions sur la lutte entre les différents candidats démocrates. Le sénateur Kennedy, qui vient de remporter sa septième victoire consécutive aux élections primaires, garde la tête du peloton et reste très fort. Malgré certains impondérables, comme l'importance du facteur religieux, Kennedy a de grandes chances d'être désigné. Si la situation internationale s'aggravait, pourtant, sa jeunesse et son inexpérience dans certains domaines pourraient jouer contre lui. Personne n'envisage sans une certaine anxiété un affrontement entre un Nikita Krouchtchev et un Jack Kennedy de 42 ans. Stevenson, lui, a une grande expérience des affaires internationales et il a pris des positions très fermes sur les grands problèmes de la guerre et de la paix. Il n'est pas officiellement candidat à la désignation mais l'échec de la Conférence au Sommet pourrait augmenter ses chances au cas où Kennedy ne l'emporterait pas rapidement à la Convention démocrate. Tout cela, bien sûr, n'est que pure spéculation.

S'il est difficile de savoir lequel des deux partis américains tirera le plus grand avantage de la situation actuelle, il ne fait aucun doute qu'elle bénéficiera sur tous les plans aux militaires. C'est à des moments comme celui-ci que le Congrès ouvre sa bourse et couvre d'or les généraux et les amiraux, même s'ils ne lui demandent rien. En dépit de la maladroite « mise en état d'alerte » décidée par le secrétaire à la Défense, les militaires ont vu leur position s'améliorer régulièrement au cours des dernières semaines. La divulgation du vol des U 2, jointe à la publicité faite autour des autres activités de renseignement des Etats-Unis, a créé dans le public l'impression que les militaires en savent beaucoup sur les possibilités militaires des Soviétiques et que celles-ci sont inférieures à ce qu'on supposait généralement. Cela a rassuré le pays sur le pouvoir d'intimidation des avions du Strategic Air Command, de la Marine et des fusées. Les militaires, d'autre part, sont restés parfaitement calmes pendant les journées de grande tension de la semaine dernière et tout le monde s'en est félicité.

Il va de soi que le Pentagone n'hésitera pas à exploiter l'occasion pour obtenir quelques centaines de millions de dollars de plus et il est intéressant de remarquer que les outrances verbales de Krouchtchev leur ont fourni un excellent prétexte pour les demander. Devant le Congrès, le général Thomas White, chef d'état-major de l'armée de l'Air, a rappelé avoir déclaré au cours d'une précédente déposition que la puissance des Etats-Unis était assez grande « pour que la décision rationnelle de nous attaquer soit impensable ». « Aujourd'hui, a-t-il enchaîné, pour faire face à la possibilité d'une décision irrationnelle, je crois que notre puissance d'intimidation doit être accrue. La situation a changé et notre sécurité serait mieux assurée avec un plus grande nombre de fusées. Je viens d'avoir la preuve, à Paris, que l'irrationnel pouvait entrer dans les plans des nations. »

SYDNEY G. COOPER.

EN ÉTÉ, FAITES CE QU'IL VOUS PLAIT



(Eve.)

UNE AMOUREUSE DU GRAND SOLEIL.
Maillot « minimum » = bronzage « maximum ».

DANS un des plus vieux quartiers de Paris, au 47 de la rue Réaumur, est situé un magasin dont la principale caractéristique est la jeunesse. « Sport-Service » est spécifiquement jeune, tant par son âge que par la façon dont il est géré, agencé, approvisionné.

En moins d'un an, « Sport-Service » a pris une place prépondérante sur le marché du matériel de sport et tous les « aficionados » du ski (l'hiver), du camping (l'été), du tennis (toute l'année) savent, d'ores et déjà, qu'ils trouveront à « Sport-Service » des spécialistes qui les conseilleront, du matériel qui les satisfera, et... des prix qui les étonneront.

- **Sport-Service OFFRE, sans aucuns frais, un crédit de 12 mois, sur simple demande, à tout acheteur d'un équipement de camping.**
- **Sport-Service OFFRE aux lecteurs de « L'Express », du 27 mai au 4 juin, une remise spéciale de 15 0/0 sur la totalité de ses articles.**

Mais si l'équipe de « Sport-Service » est toujours à l'affût des dernières nouveautés techniques, elle n'en délaisse pas pour autant un côté plus futile — et néanmoins primordial — de l'équipement sportif : la mode.

Les lois qui régissent cette mode sont :

- LA SIMPLICITÉ des formes (mais des fantaisies... raisonnables ne sont pas interdites).
- LA SOLIDITÉ de la matière (mais les tissus doivent être résistants sans être tristes).
- LA LIBERTÉ des mouvements (mais seuls les vêtements bien coupés supportent d'être ajustés sans devenir « inhabitables »).

La tenue qui obéit le mieux à la devise « simplicité, solidité, liberté » est certainement le pantalon. Il est non seulement pratique mais aussi joli, porté au bord de la mer ou à la campagne : les puristes de l'élégance féminine sont d'accord sur ce point.

Les puristes... et « Sport-Service » ! En effet, des centaines de modèles sont disponibles, 47, rue Réaumur ; toutes les tailles, toutes les marques (Jantzen, Fusalp, Skimer), tous les coloris, tous les unis, toutes les fantaisies, pour hommes, femmes, enfants, tous les pantalons, du plus long... au plus court.

Drôles et innombrables

- LES PANTALONS SAGES : de 10 NF à 89 NF, vous trouverez le blue-jean d'origine, le classique « Tergal », l'« Elastiss » de grande marque, et pour les petites filles, des toiles et des popelines de 7 NF (le 6 ans) à 13 NF (le 16 ans).
- LES « CULOTTES COURTES » : c'est-à-dire les shorts. Drôles et innombrables, ils sont pékinés, imprimés... et bon marché : à partir de 10 NF. Pour enfant, à partir de 4 NF.
- LES « MAXIMUM » : maillots de bain « maximum » = ligne optimum. Les « une-pièce » habillés sont très en faveur cette année, « Sport-Service » propose :

Le « Jantzen » classique (49 NF), l'« Hélanca » (65 NF), le costume en mousse de rilsan à petites manches et profond décolleté dans le dos (74 NF), etc.

- LES « MINIMUM ». Mais le bikini garde ses adeptes. Maillots de bain « minimum » = bronzage « maximum ». Et sur les rayons de « Sport-Service », un stock très important de « Port-Cros » (12 NF) attend la visite des amoureuses du grand soleil.

(Communiqué.)

Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Rajeuni*** un chandail blanc jauni avec un produit nouveau qui se présente sous la forme d'une fine poudre bleu azur. Il suffit, une fois l'objet bien lavé, rincé et essoré, de le tremper dans un bain à 50° dans lequel on aura fait dissoudre une cuillerée à café par litre d'eau de cette poudre.

Trente minutes de patience ; rincer à nouveau et faire sécher à l'ombre. (Idéal blanc azuré : 2 NF, Samaritaine.)

● ***Découvert*** une table à transformation d'une conception aussi simple qu'ingénieuse. La ceinture et les pieds sont en bois noir, le plateau en formica bois clair. Un peu plus grande et plus stable qu'une classique table de bridge, elle possède comme cette dernière des pieds qui peuvent se replier. Sous le plateau, un cadre carré plus petit que la table supporte quatre pieds également repliables, mais hauts seulement de 40 cm environ.

En position repas : les seconds pieds bas sont repliés, les autres sont dressés. La table est de hauteur normale. En position table basse : le contraire se produit, les pieds hauts sont repliés, les autres abaissés. Cette table est un excellent modèle pour tous ceux qui habitent un appartement de dimensions restreintes.

Prix : 195 NF (Au Printemps, anciens magasins, rayon « formes nouvelles »).

● ***Maltraité*** une paire de sandales extraordinaires. Entièrement moulées en rilsan, elles sont absolument incassables, indéformables et parfaitement souples. Jusqu'ici, elles existent en modèles mules de plage à talon de 7 cm environ, fournis avec une paire de « bonbout » de rechange pour les talons. Particulièrement réussi, un modèle à deux larges bandes de deux couleurs croisées sur le pied (jaune ou bleu et blanc, talon et semelle blancs). Prix 16,90 NF (Pillot, 88, rue de Rivoli).

● ***Apprécié*** l'idée ingénieuse d'un coiffeur parisien qui vient de mettre au point pour ses clientes un « fichier couleur ». On y conserve soigneusement :

— Une mèche de cheveux dans la teinte exacte qui plaisait à la cliente à tel ou tel moment : elle pourra donc la retrouver facilement — les réactions du cheveu, et les formules employées, ce qui évitera les « ratages » si fréquents en matière de teinture (la cliente peut même emporter son fichier en vacances, ce qui évitera des explications approximatives et des remarques aigres-douces avec un coiffeur « temporaire »).

En somme, une bonne idée, qui exige sans doute la fidélité à un coiffeur, mais qui permettra à celles qui aiment changer de couleur de le faire sans appréhension (Simon Lanjac, 11, rue Vernet, ELY. 12-50).

● ***Lu*** un petit livre un peu sévère pour les parents, mais qui peut être d'une très grande utilité. Y sont analysés :

— Les sept défauts « capitaux » qui conduisent aux drames familiaux (manque d'amour, angoisse, perfectionnisme, nervosité, hyperprotectionnisme, etc.).

— ...Et aussi quelques autres, moins graves peut-être mais plus courants : faiblesse, irrespect ou aveuglement. A lire quel que soit l'âge des enfants et quelle que soit sa confiance en soi. (« Les défauts des parents », par le docteur André Berge. Ed. Sudel, 5, rue Palatine. Prix : 3,50 NF).

● ***Fait*** amende honorable. Dans son numéro du 12 mai (p. VIII, Cadeaux) elle a mélangé les francs anciens et nouveaux ; il fallait lire : « Les mains de bronze doré : béquilles de porte. La paire : 75 NF (Boutique Opéra, 16, avenue de l'Opéra) » et non 750 NF comme nous l'avions imprimé.

(Dambier.)

MODE : le numéro raisonnable *(voir pp. II, III).*

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

LE PLUS SELECT PULL-OVER est signé :
Bettina

GRATTE-PIEDS FONTE PATINEE POUR LA MAISON DES CHAMPS - NF 60
JACQUES FRANCK
372, R. SAINT-HONORE, PARIS - OPE. 34.58

MOQUETTES - VOILAGES - TISSUS
et TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT
★ Installation d'appartements
★ Confection et pose de rideaux, voilages
★ Pose de tringles
★ Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM
Magasins ouverts du lundi au samedi de 9 h. à 19 h. sans interruption et pendant tout le mois d'août
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Théâtre Français)
RIC. 00-45

ARC. 16-76 RIDEAUX-SERVICE
INSTALLATION RAPIDE DE TRINGLES
Confection de dessus de lit, doubles rideaux, housses, stores, etc.
Tous les TISSUS D'AMEUBLEMENT et tous les
Rideaux qui ne se repassent plus
RHOVYL - TERGAL, etc.
TOUTE LA DECORATION
DEVIS ET CONSEILS GRATUITS
JACQUES CŒUR
48, boulevard Henri-IV - PARIS (4e) - ARC. 16-76

Ellion
ENSEMBLES
SACS ET CHAUSSURES
VOYAGE
61, Avenue Victor-Hugo
Paris - Klé. 08-49.

(Dambier.)

1. COTON FOULARD.

(Dambier.)

2. VICHY FIL A FIL.

Les couleurs claires peuvent être discrètes.

MAISON

450.000 m2 à explorer

La Foire de Paris joue aux « Arts Ménagers ».

LA Foire de Paris, ouverte depuis le samedi 14, ferme le 29. Elle aura, pour la dernière fois, duré seize jours. Désormais, la Foire de Paris durera douze jours et durant la seconde quinzaine de mai. Pourquoi ? Parce que, malgré les manifestations destinées au grand public (cette année, le village moderne notamment), la Foire, dont le chiffre d'affaires total a atteint l'an dernier plus de 100 milliards d'anciens francs, est d'abord destinée aux industriels et aux commerçants. Peu d'exposants, en effet, procèdent à la vente sur place, comme cela se passe par exemple aux Arts ménagers.

Pourtant, on peut trouver à la Foire de Paris plus de nouveautés « ménagères » qu'il n'en sort chaque année aux Arts ménagers où la surface limitée empêche beaucoup de nouveaux exposants de s'introduire. Peut-être les choses changeront-elles l'an prochain, puisque ces Arts ménagers s'installent au C.N.I.T. du rond-point de la Défense.

Mais explorer à fond les 450.000 m2 du parc des Expositions est à peu près impossible pour un visiteur. Aussi, Madame Express a-t-elle entrepris cette expédition pour ses lecteurs. Voici le résultat de ses recherches, avec les numéros des stands pour ceux qui iront à la Foire dans les trois derniers jours, et les adresses où ces objets sont en vente dans Paris pour ceux qui n'auront pas le courage d'affronter la cohue.

Attention : certains de ces objets étant encore au stade du gros, nous n'avons pu indiquer ni prix, ni points de vente au détail. Nous donnons, dans ce cas, l'adresse du fabricant. Il suffit de lui écrire pour demander l'adresse du dépositaire le plus proche du domicile.

Dix nouveautés

● UN SOUFFLE-CRÈME : c'est l'appareil dont se servent les pâtissiers, mais de taille réduite pour l'utilisation « familiale ». Il suffit de remplir de crème sucrée une bouteille d'aluminium et d'appuyer sur la gâchette. La pression fait le reste. On peut ainsi décorer gâteaux ou glaces sans utiliser le sac à douille, toujours délicat à manier. Laissée dans l'appareil et au réfrigérateur, la crème Chantilly se conserve très bien plusieurs jours. (KISAG, 103, rue La Fayette. Foire : terrasse R, hall 107, stand 10.734. Prix : 85 NF, avec cinq cartouches d'air comprimé, et 0,35 NF chaque cartouche supplémentaire).

● UN RÉFRIGÉRATEUR A DÉGIVRAGE AUTOMATIQUE : le dégivreur fonctionne tout seul pendant la nuit. D'où économie de courant et meilleur fonctionnement de l'appareil. (FIAT, Spider, 247, faubourg Saint-Martin. Foire : terrasse R, hall 107, stand 10.703. Prix : 1.650 NF.)

● UN CACHE-COMPTEUR : en tôle laquée et perforée, toutes teintes, dimensions standard ou sur mesure, avec miroir, il dissimule un compteur électrique ou à gaz placé un peu trop en évidence dans la cuisine ou l'entrée. (Vergely, 31-33, boulevard Magenta. Foire : terrasse R, hall 107, stand 10.830. Prix : 65 NF.)

● UN PARABOLIQUE A BUTANE : pourvu d'un cache-bouteille, il fonctionne sans dégagement d'oxyde de carbone et peut être employé avec tout autre gaz. (Thermoréacteur Sunkiss, A.C.I.R., Sathonay-Camp (Ain). Foire : terrasse R, hall 128, stand 12.171. Prix : 388 NF ; le cache-bouteille : 82 NF.)

● UN RÉGULATEUR D'ÉLECTRICITÉ : installé à la place du commutateur, il règle la quantité de courant arrivant à une cuisinière électrique et permet ainsi d'augmenter ou de réduire l'allure de chauffe. Economie de courant possible : jusqu'à 50 %. (Simmerstat, S.E.I.M., 45, rue de Polonceau, Paris-18e. Foire : terrasse R, hall 123, stand 12.372. Prix : 35 NF.)

● DES MEUBLES CAPITONNÉS DE TISSU PLASTIQUE FLEURI OU UNI : dosserets de lit, commode, pouf, etc. Charmants dans une chambre de jeune fille, par exemple. (La Housse Idéale, 62 *bis*, rue Saint-Blaise. Foire : terrasse B, hall 30, stand 3.000. En vente dans quelques jours dans les grands magasins.)

PLEIN ÉTÉ...
GRAND SOLEIL
une collection exceptionnelle de robes-ensembles-maillots de bain
chez Pierre
Clarence
9, rue St-FLORENTIN
PARIS
Présentation tous les jours à 15 h. 15
ouvert le samedi

WEEK-END - VOYAGES
VACANCES

DAVIS
TAILLEUR
« pantalonnier »
VOTRE PANTALON SUR MESURES
depuis 69 NF
laine
pli permanent
SOIE - TERGAL
ELASTISS D'ETE
Livraison en 48 heures
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

Mérival
MAROQUINIER
BAGAGISTE

De la toile comme vous aimez... ... mais lavable !
Doublure moire
Poche intérieure
Coins et courroie
De 45 à 75 cm - La 60 cm : 80 NF
30, rue La Boétie - Métro Miromesnil

MÉTAL PLASTIFIÉ : ...s l'aspect du neuf ... n'importe quelle ...ent aucun entre- ... P. Richard, 7, av. ... Foire : terrasse ...)

DÉCOUPER EN PLAS- ... creux pour le jus ...ée inaltérable. Ne ...t, couleurs diver- ...e du Temple. Foi- ... 31, stand 3.106. ...n.)

COUDRE PORTATIVE ... malette de porc ... perfectionnements ... (moteur électri- ... éclairage encas- ...ettant les piqûres ...ints de broderie). ... (13 kilos), c'est la ...ment minimum ». ... Paris, Pavillon ...ts Doichin, 12, bd

...OSITÉ AMUSANTE : ...ique. Le tronc est ... « rares » : orchi- ...ndier. L'effet est ... froid et la pluie. ... de Montenotte, Pa- ...rasse B, hall 29,

...DE

...sonnable

...ent choisir une ...é citadine.

L... chaleurs font sou- ... femmes tout bon ... Quelques degrés ... font subitement ...weaters discrets et ...ntre des décolletés ... froufroutantes et ... Dans la rue, l'effet ...sant pour l'œil du ... un bureau, ou le ... genre de tenues ...idicule.

...e l'été dernier et ...aleur du mois de ... mode un style de ... pendant la série ... 50 : le chemisier ... frais.

... votre tailleur de ...ce à peser un peu ...es, voici quelques ... permettront de ...ent votre numéro ... rendre réellement ... d'été citadine doit

...iter les imprimés ... les tons agressifs. ... et du gris clas- ...ropose cette année ...mbres tout à fait ... soleil : les violets ... marrons chocolat. ...sculins » à dessins ... chinés sont éga- ...s. Mais les cou- ...ont pas les seules ... les tons clairs, ... gris argent, tous ... éteints, certains

... la forme en est ...robe sera portable ...e des chemises et ...pond parfaitement ...vec des manches ... et une jupe plus ...as trop cependant ...aillent assises dans ... chaise elle es- ... dans un fauteuil, ...tre les bras et le ...es qui craignent ...gle générale : dé- ... que les épaules. ... robe sans manches ...aîche qu'une robe ...hes trois-quarts.

RECETTES

● CORDON BLANC

Truites grillées sauce poivrade

Des truites moyennes ; 150 g de beurre ;
2 cuillerées à bouche d'huile ;
Persil, ciboulette, thym, laurier;
1 cuillerée à bouche de farine ;
Sel, poivre, muscade ;
1 cuillerée à bouche de vinaigre.

Vous maniez la moitié du beurre avec du persil et de la ciboulette hachés très finement, sel, poivre. Vous fendez les truites prêtes à être cuites et vous introduisez à l'intérieur une noix de cette préparation. Puis vous badigeonnez les poissons à l'huile et vous les faites griller.

D'autre part, vous préparez la sauce poivrade: vous faites un roux blond avec le reste du beurre et la farine, vous le mouillez avec de l'eau (ou du bouillon), vous ajoutez le vinaigre, un brin de thym, 1/2 feuille de laurier, persil et ciboulette hachés, muscade râpée, poivre, un peu de sel. Vous laissez cuire environ 20 minutes.

Vous disposez les truites sur un plat chaud, entourées de persil frit et vous les présentez avec la sauce en saucière.

● CORDON BLEU

Petites escalopes

250 g de restes de viande blanche ;
1/4 de litre de lait coupé d'eau ;
75 g de farine ; 20 g de fécule ; 1 œuf ;
Sel, poivre ; Une sauce tomate ;
De l'huile de friture ; de la chapelure.

Vous pouvez employer des restes de veau, poulet, lapin, que vous passez au hachoir.

Vous délayez à froid la farine et la fécule dans le lait et vous faites chauffer jusqu'à ce que vous ayez une bouillie épaisse. Retirez du feu, salez, poivrez, ajoutez le jaune de l'œuf en tournant bien, puis la viande hachée. Quand le tout est bien mélangé, vérifiez l'assaisonnement, et laissez refroidir dans une terrine.

Quelques heures plus tard, vous faites chauffer l'huile à friture. Avec votre préparation bien refroidie, vous modelez de petites escalopes. Vous les passez dans le blanc de l'œuf battu à la fourchette, puis dans la chapelure. Jetez-les dans la friture bouillante. Quand elles sont dorées, servez-les sur la sauce tomate.

SUZANNE ET HENRIETTE.

(Dambier.)

3. FIBRANNE CHINÉE.
Quand le tailleur commence à peser.

● PAS CHÈRE : on se lasse très vite d'une robe d'été, surtout quand elle est associée à des journées actives dans l'atmosphère étouffante d'une ville, et non à des heures de farniente ensoleillées. Mieux vaut deux tenues à 100 NF qu'une seule à 200 NF (ce qui permet de les laver à tour de rôle et de se changer le soir).

● LAVABLE : certaines femmes ont une fâcheuse tendance à croire que les robes sombres ne se salissent pas. En fait, avec la transpiration et la poussière des jours d'été, il est presque impossible de porter plus de deux ou trois fois une robe légère. Si celle-ci n'est pas lavable, les factures et les délais de teinturier deviennent un cauchemar.

Cinq bons modèles

Nous avons photographié cette semaine cinq modèles qui réunissent presque toutes ces qualités.

● PAGE I, A GAUCHE, en popeline unie. Robe chemise entièrement sans pinces. Col classique boutonné. Patte de boutonnage jusqu'à la taille. Manches au coude, mais sans poignet, ce qui permet de les retrousser. Fente dans le bas de la jupe. Mauve, rose, bleu, orange, grège et vert : 105 NF (Modèle Charhon, chez Denise, 39, Chaussée-d'Antin).

● PAGE I, A DROITE : en coton infroissable américain, dessin foulard, chemise sans pinces boutonnée de haut en bas. Col boutonné. Boutons argent. Deux poches poitrine à revers. Ceinture facultative. 95 NF (Galeries Lafayette, boutique 20 ans).

● PHOTO N° 1 : en coton infroissable américain, façon foulard (impressions jaunes et blanches sur fond moutarde), manches longues à poignets chemisier, jupe coupée à la taille, montée à pinces, peu d'ampleur : 99 NF (Galeries Lafayette).

● PHOTO N° 2 : en vichy fil à fil, robe-chemisier, jupe à gros plis, boutonnée de haut en bas, poches plaquées, manches courtes ; rose, ciel, parme, vert et gris. 59 NF (Fashion, 9, bd Saint-Michel).

● PHOTO N° 3 : en fibranne chinée, fourreau ras du cou. Manches très courtes. Quatre pinces à la taille. Encolure, manches et devant de la robe bordés d'un fileté noir et blanc. Deux poches dans la jupe. Gris et blanc, marron et blanc : 100 NF (Elda, 48, Chaussée-d'Antin).

Le pantalon de coutil à fines rayures bleues et blanches (89 NF) et le polo en fil d'Ecosse ajouré avec plastron bleu marine (115 fr.) portés par le mannequin homme, page I, ont été sélectionnés chez « La Vogue », 38, bd des Italiens.

Les grands chapeaux en indiana : 6,50 à 12 NF (Galeries Lafayette), le bob de marin : 6,90 NF (Au Petit Matelot, 27, avenue de la Grande-Armée).

WALLIS
TRICOTS DE LUXE
Importations italiennes
67, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
VOUS PROPOSE POUR LA
FÊTE DES MÈRES
UN GRAND CHOIX DE
ROBES DE CHAMBRE ET CHEMISES DE NUIT D'ETE
Ouvert de 10 *à* 12 *h.* 30 *et de* 14 *à* 19 *h.* 30

Claire Conte
présente une collection de très belles Robes imprimées et Manteaux de soie
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

FEMMES PETITES
LA MODE
« TROIS POMMES »
« PRET A PORTER »
chez
GENEVIÈVE CORNE
21, RUE LA BOETIE - ANJ. 68-64

Durer
PARIS
COLLECTION D'ÉTÉ
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
29, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Plus de cheveux gras
AVEC LE TRAITEMENT COMBINE OZONE-PHYTOSTIMULINES
Jean et Françoise RYF reçoivent et conseillent, dans l'ambiance sympathique de leurs salons, toutes les femmes obsédées par une chevelure huileuse dont l'aspect négligé suffit à déparer l'élégance la plus raffinée
Contre la séborrhée, un seul traitement, celui de :
Jean et Françoise RYF
16, rue Daunou - OPE. 20-73 et 58-09

Cahors
11 13, Bd St-MICHEL PARIS
...chemisette PORTOFINO ville et sport
... grand standing REPASSAGE SUPERFLU
...DEUR
Collection ÉTÉ 60

Enfant instable, indolent, étourdi... Que faire ?

Pour connaître votre enfant, vous expliquer son caractère, vous pouvez aujourd'hui vous adresser à la graphologie et lui faire confiance. La graphologie est une science exacte qui a bénéficié de tous les progrès de la psychologie. Un graphologue expérimenté dressera de votre enfant un véritable portrait « vu de l'intérieur ». Il vous dira ce qu'il est, vous en découvrira le pourquoi. Il vous indiquera ses possibilités, ses ressources et comment le diriger et l'orienter. Une étude sérieuse, raisonnée, circonstanciée, faite par des graphologues professionnels sera pour vous une aide appréciable Demandez sa documentation n° 20 au Centre d'Etudes Graphologiques, 26, rue Brey, Paris (17e) (joindre 2 timbres à 0,25 NF pour frais d'envol).

Communiqué.

A ADOPTER : *la « table » séparée pour les jeunes, les sièges confortabes pour les moins jeunes.*

DIMANCHE

Déjeuner sur l'herbe

● *Rien ne doit être mieux organisé qu'un pique-nique « improvisé ».*

Mme EXPRESS est devenue une fervente du pique-nique après avoir épuisé les joies des auberges de campagne, les dimanches ensoleillés !

Attendre qu'une table soit libre, attendre que le préposé vienne prendre la commande, attendre l'eau minérale, attendre après chaque plat, attendre l'addition (au minimum 15 N.F. par personne, soit 60 N.F. pour quatre), attendre la monnaie...

Les enfants, inévitablement insupportables, sont réprimandés par des parents eux-mêmes énervés. Larmes ou bouderie des uns, agacement des autres, conclusion : tout le monde préfère rester enfermé à la maison.

Avec un peu d'organisation et de bonne humeur, le pique-nique supprime ces inconvénients. Il permet de passer une journée au grand air, même nombreux, à moindres frais.

Les 14 commandements

● TRANSPORTER le minimum de matériel. Le pique-nique n'est pas du camping. Il faut éviter d'être tributaire de sa voiture et de déjeuner au bord d'une route, fût-elle secondaire, par crainte de charges trop lourdes.

La solution : adopter assiettes et verres de carton, serviettes en papier, récipients de plastique et papier d'aluminium pour emballer les denrées.

● BOIRE frais. C'est le problème le plus délicat à résoudre.

La solution : faire l'achat d'un sac isolant spécialement conçu pour la conservation au froid.

Une précaution à prendre : penser à mettre au frais, la veille, bouteilles et victuailles. Ce genre de sacs, pour perfectionnés qu'ils soient, ne sont tout de même pas des réfrigérateurs (ils conservent le froid mais ne le « créent » pas).

● MANGER des plats bien combinés, pas forcément à base de sandwiches, qui font abuser du pain.

Par exemple : entrée, salade niçoise (tomate, concombre, œufs durs, thon, anchois, olives), que l'on transporte dans un bac étanche de matière plastique et que l'on assaisonne sur place avec une vinaigrette préparée à l'avance, également transportée dans un flacon de plastique (sinon la vinaigrette coule inévitablement dans le sac).

Plat de viande : jambonneau, poulet froid, rôti froid préalablement découpé et reconstitué.

Le couvercle du bac plastique sert de plat de service pour la viande.

● SOIGNER le couvert, même en plein air. Une nappe plastique est préférable à une natte de papier qui se déchire inévitablement (vinylite au mètre depuis 2,50 N.F. en 130 cm, Prisunic). Si vous êtes nombreux, surtout s'il y a plusieurs enfants, adoptez la solution de la double nappe. Les enfants auront leur « table », un peu loin de celle des grandes personnes. Ils s'amuseront sans gêner les grandes personnes.

N'oubliez pas les couverts, ainsi qu'un ou deux couverts de service, et un couteau supplémentaire. Vous en trouverez de très bon marché et très légers. Rangez-les dans un petit sac de plastique, à l'aller comme au retour.

● EVITER les denrées qui sentent fort ou qui risquent de couler : saucisson à l'ail, roquefort, camembert, fraises ou gâteaux à la crème.

● PENSER au tire-bouchon, à la clef (bien solide) pour ouvrir les boîtes de conserves, à l'ouvre-boîtes, à l'ouvre-bouteilles. Un conseil, groupez ces accessoires avec les couverts, vous serez sûr de les retrouver.

● EMPORTER sans faute un petit jerrican plastique plein d'eau pour se laver les mains, ainsi qu'une savonnette et une vieille serviette éponge.

● ACHETER le pain avant de partir, et non pas en cours de route, dans une quelconque boulangerie de campagne, toujours bondée le dimanche matin.

● CHOISIR un site agréable (mais sans chercher pendant une heure l'endroit idéal qui est toujours plus loin!). Evitez à la fois l'excès de soleil, générateur de migraine et de beurre transformé en huile, ou l'ombre de certains arbres dans lesquels nichent des insectes (processionnaires du chêne, par exemple).

● VEILLER au confort de ceux qui ont horreur ou ont passé l'âge de s'asseoir par terre. Coussins pneumatiques, pliants légers, voire petit siège pliant à dossier, se trouvent facilement à des prix abordables (de 15 à 50 NF). Ils resserviront en vacances.

● DISTRIBUER le chargement de manière que chacun en porte un peu, plutôt que de passer de main en main des poids trop lourds.

● RANGER aussitôt le repas terminé. Pour cela, mettre dans un grand sac de papier emporté à cet effet tout ce qui doit être jeté (assiettes carton, boîtes, papiers gras, coquilles d'œufs, serviettes papier, etc.) et ne pas éparpiller les détritus dans la nature. Replier dans la nappe plastique tous les accessoires qui devront être lavés.

● S'HABILLER le plus confortablement possible : pantalon ou jupe assez large pour les femmes, chaussures plates, pas de bas.

Pour tous : pull-over ou cardigan de laine, au cas où la température changerait en cours de journée.

● EVITER la cuisine en plein air sur barbecue plus ou moins improvisé, à moins que vous ne soyez un très grand habitué. La viande crue ou calcinée, les pommes de terre cuites sous la cendre, mais prêtes à cinq heures de l'après-midi, ne valent pas une aile de poulet froid et de la salade.

Enfin, lorsque vous décidez d'organiser un pique-nique à plusieurs, demandez à une seule personne qui puisse allier la compétence à la bonne volonté de se charger des achats, de l'organisation du repas et de la répartition du chargement. Vous éviterez casse et gaspillage. Cela ne vous empêche pas de partager les frais.

Vu à Paris :

● Des assiettes en papier d'aluminium. Assiettes plates, les dix : 2 N.F.; assiettes dessert, les dix : 1,25 N.F. (Au Printemps.)

● Des gobelets de carton. Les six : 0,60 N.F. (Au Printemps.)

● Des assiettes de carton décorées et les gobelets assortis. Assiettes, les quatre : 0,95 N.F. ; gobelets, les six : 1,50 N.F. (Au Printemps.)

● Un petit jerrican plastique pour les liquides, modèle Kerplas : 7 N.F. (B.H.V.)

● Des couverts aluminium : fourchette, cuiller, couteau, les trois pièces : 3 N.F. (Prisunic.)

● Une grande bouteille isolante pour conserver le café au chaud : 4,50 et 6 N.F. (Prisunic.)

● Des petits sacs de vinylite, les dix : 1 N.F. (B.H.V.)

● Un grand sac isolant spécial pour conserver denrées au frais : depuis 33 N.F. (Bazar de l'Hôtel-de-Ville.)

● Une boîte-gamelle en plastique à plusieurs compartiments : 4.80 N.F. (B.H.V.)

● Des serviettes papier Sopalin, les 25 : 1,10 N.F. (Tous Grands Magasins.)

● Du papier d'aluminium, les dix mètres: 2,75 N.F.

A ÉVITER : *les gros chargements, la cuisine en plein air.*

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

FERLITHE, la cuisine d'élite pour l'ÉLITE
prend place parmi les grands noms qui ont fait la renommée mondiale du Quartier des CHAMPS-ELYSEES.
On nous prie d'annoncer l'ouverture récente de son « CENTRE de DOCUMENTATION » inauguré dernièrement, où vous seront présentées, agréablement et utilement, les installations que ce modéliste de la cuisine a créées pour vous.
Que ce soit pour le studio du jeune ménage, la chaumière, la demeure familiale, le château ou le luxueux appartement parisien, il y a une solution :
« FERLITHE », LA CUISINE SUR MESURE
LA CUISINE DE VOS REVES
CENTRE DE DOCUMENTATION
6, avenue Franklin-Roosevelt - BAL. 77-96 et 97
USINE A BAGNOLET
35, avenue de la République - AVR. 02-65 et 29-16
FOIRE DE PARIS - Terrasse R - Quartier 112 - Stand n° 11

De 1812,
année du premier pantalon
a 1960
La manière de se vêtir a subi de nombreuses révolutions dont la plus marquante est l'avènement
TERGAL
et l'art de le transformer en
SUPER DRAPERIE
SIDERAL
PREMIÈRE DES DRAPERIES POUR GRANDS TAILLEURS
spécial tailleur TERGAL LAINE
APPERT-TOUCHARD
le sommet de la technique 1960

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

Moderato Cantabile : Madame Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (Voir p. 40.) (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23 ; *Marbeuf*, BAL. 47-19.)

Jamais le dimanche : une comédie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Mélina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue*, ELY. 49-34 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

La Dolce Vita : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan*, ELY. 92-82.)

La Grande Guerre : celle de 1914. Décevant pour un Lion d'Or de Venise, mais l'œil et la main d'un vrai metteur en scène : Mario Monicelli. (*Balzac*, ELY. 52-70.)

Le Pont : l'atroce histoire de sept adolescents allemands en 1945. De terribles images contre la guerre. (*Studio Etoile*. ETO. 19-93.)

Pather Panchali : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Cinéma Caumartin*, OPE. 81-50.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Raimu*, ELY. 38-91, *Plaza*, OPE. 74-55.)

A la recherche du paradis : le nouveau cinérama. Pour ceux qui ne s'en fatiguent pas. (*Empire*, ETO. 64-76.)

Deux Heures en U. R. S. S. : sur trois écrans géants, un vrai voyage en U. R. S. S. (60, *avenue de la Motte-Picquet*, FON. 50-50.)

RECENT

Etoiles : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand, un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Agriculteurs*. TRI. 96-48.)

Les nuits de Cabiria : l'histoire d'une petite prostituée romaine, héroïne préférée de Fellini. (*Noctambules*, ODE. 42-34.)

Mon oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65 ; *Rio Opéra*, RIC. 82-54.)

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn Monroe, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Studio Raspail* 216, *DAN*. 38-98).

ANCIEN

Le voleur de bicyclette : Vittorio de Sica metteur en scène, à la grande époque du néoréalisme. (*Saint-Lambert*, LEC. 91-68.)

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Remorques : le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer mis en scène par Jean Grémillon. (*Royal-Haussmann* (*Studio*), PRO. 47-55.)

Ivan le terrible : le testament de S. M. Eisenstein. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Time in the sun et **Tonnerre sur le Mexique** : deux montages tirés du matériel préparé par Eisenstein pour son « Que viva Mexico », le premier fidèle, le second plus commercial. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

Panique dans la rue : d'Elia Kazan ; un des grands « films noirs » d'il y a dix ans. (*Studio* 28, MON. 36-07.)

Viva Zapata : Marlon Brando chef révolutionnaire mexicain, sous la direction d'Elia Kazan. (*Champollion*, ODE. 51-60.)

Rashomon : quatre témoins et un crime. Le film qui, en 1951, nous révéla le cinéma japonais. (A partir de vendredi : *Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

● théâtre

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase*.) (Voir la critique de Robert Kanters, page 41.)

Le Jeu de l'Amour et du Hasard : l'éternelle jeunesse de Marivaux. Un spectacle frais comme un jeu, tendre comme l'amour. (*Athénée*.)

La Mort d'Agrippine : une tragédie de Cyrano de Bergerac. Une exhumation pleinement justifiée. (*Studio des Champs-Elysées*.)

Les Ames mortes : l'admirable roman de Gogol, adapté par Adamov et monté par Planchon. (*Théâtre de France*.)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier*.)

Les Trois Sœurs : le chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Mathurins*.)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance*.)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty*.)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le Mal court ».

● télévision

Jeudi 26 mai, a 22 h. 15 : « Les Secrets des chefs-d'œuvre », une émission de Madeleine Hours, présentée par Jean Thévenot.

Vendredi 27 mai, a 22 h. 10 : « La Justice des hommes ». Igor Barrère et Etienne Lalou se penchent sur le drame de la « peine capitale ».

Samedi 28 mai, a 20 h. 40 : « Port-Royal », de Henry de Montherlant, par les comédiens-français, avec Renée Faure, Annie Ducaux, Maurice Escande, Henri Rollan, etc. Réalisation : Jean Vernier.

Dimanche 29 mai, a 15 heures : « Pather Panchali » : le très beau film indien (couronné à Cannes en 1956) qui passe actuellement sur un écran parisien.

Dimanche 29 mai, a 21 h. 35 : « L'Art et les hommes ». Jean-Marie Drot consacre son émission « à la recherche de Guillaume Apollinaire ».

Lundi 30 mai, a 21 h. 35 : « Magazine du théâtre », une émission de Lise Elina, Paul-Louis Mignon et Max Favalelli, avec Georges de Caunes.

Mardi 31 mai, a 21 h. 55 : « Musique pour vous », une émission de Lucienne Bernadac. Le « Sextuor de clarinettes de Paris » interprète (entre autres œuvres) la « Symphonie des fanfares » de Mozart, et Pierre Wolzlinsky (pianiste) et Serge Blanc (violoniste) jouent la « Sonate pour violon et piano » de Debussy. Réal. : Denise Billon.

Mercredi 1er juin, a 22 h. 5 : « Lectures pour tous », une émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Max-Pol Fouchet. Réalisation : Jean Prat.

● expositions

Jeanne Bucher : une des très grandes dames qui régnèrent sur la peinture de 1925 à 1946. Les meilleures œuvres de cette période rassemblées en son honneur. (*Galerie Jeanne Bucher, 53, rue de Seine*.)

Colette Allendy : elle a lancé, après la dernière guerre, la « nouvelle vague » des arts plastiques. Ses « poulains » aujourd'hui célèbres se sont tous regroupés dans son étonnante galerie de Passy. (67, *rue de l'Assomption*.)

Tajiri : le plus important, peut-être, des sculpteurs modernes vivants. (*Centre culturel américain*, 3, *rue du Dragon*.)

Wostan : des bas-reliefs en cuivre, animés de mystérieuses convulsions. (*Lara Vincy, angle de la rue de Seine et de la rue Jacques-Callot*.)

Doucet : un Bonnard héroïque ? (*Dina Vierny*, 36, *rue Jacob*.)

(Pour ces cinq expositions, voir page 42 la chronique de Jean-François Chabrun.)

Van Gogh : à ne pas manquer, fermeture le 30 mai. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *boul. Haussmann*.)

Poussin : les Français découvrent leur plus grand peintre d'avant le XIXe. (*Musée du Louvre, entrée porte Denon*.)

Jongkind : le charme et la grandeur du pré-impressionnisme. (*Daber*, 103, *boul. Haussmann ; jusqu'au 4 juin*.)

Cézanne : une collection exceptionnelle de ses aquarelles et quelques tableaux. (*Bernheim*, 83, *faubourg Saint-Honoré*.)

Art indien : quelques millénaires d'inégalable perfection. (*Musée du Petit-Palais*.)

Salvador Dali : cent aquarelles d'une féroce élégance, sur le thème de la « Divine Comédie ». (*Musée Galliéra*, 10, *avenue Pierre-Ier-de-Serbie*.)

Herbin : importante rétrospective de l'œuvre d'un grand-prêtre de l'art « abstrait froid ». (*Denise René*, 124, *rue La Boétie*.)

Dunoyer de Segonzac : cinquante ans de peinture sage, contre vent et marée. (*Charpentier*, 76, *rue du Faubourg-Saint-Honoré*.)

Gette : un nouveau venu. Dans la lignée — au meilleur sens du terme — de Klec. A suivre. (*La Roue*, 16, *rue Grégoire-de-Tours*.)

De Gavardie : dans la bonne tradition du cubisme français. (*De Chaudun*, 36, *rue Mazarine*.)

Knapp : de très belles compositions, d'une sobriété presque classique. (*Galerie Saint-Germain*, 202, *boul. Saint-Germain*.)

Leyden : un lyrisme passionné, un peintre racé. (*Bandon*, 61 *bis*, *av. de Suffren*.)

Lubovski : alchimie poétique de la matière. (*Soleil dans la tête*, 10, *r. de Vaugirard*.)

Mathieu : champion du monde de vitesse peinture. (*Galerie d'Art national*, 253, *rue Saint-Honoré*.)

Soulages : indéfinissable impression de grandeur. Les barreaux de nos prisons vus du côté de la liberté. (*Galerie de France*, 3, *rue du Faubourg-Saint-Honoré*.)

Tabuchi : un des très rares peintres qui aient le sens du mouvement. (*Durand*, 19, *rue Mazarine*.)

● occasions

Je propose

- **Salle a manger**, fauteuils et table basse moderne, rustique chêne clair, pour maison de campagne. Commode ancienne rustique bois foncé. Tél. TRO. 72-67.
- **Dinghy** mer alu (3,40 m., 1 m., 0,40 m.) semi-ponté, puits de dérive, excellent état. Mme BAZANAN, Soumans (Creuse).
- **Bahut moderne** chêne ciré clair, 1,50 m., 2 portes, radio intégrée. 250 NF. CAR. 70-23.

Je cherche

- **Collet** ou étole fourrure pour dame âgée. Tél. Mme GILBERT : POR. 91-68 ou BAL. 19-68.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Anouk Lautier, Marie - Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Galerie Internationale d'Art contemporain
253, rue Saint-Honoré
POMPES ET SUPPLICES
dans l'ancienne France par
MATHIEU

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg (VIe)
J.-J. LEBEL
Du 27 mai au 10 juin

DENISE RENE 124, rue La Boétie
HERBIN
ŒUVRES RECENTES

PEINTRES DU XXe SIECLE
162, boulevard Haussmann - WAG. 35-69
E. FER
VALTAT - NESSI - SIGNAC - CROSS
BEYSSAUD - LUCE
Jusqu'au 30 mai

Galerie Jacques DUBOURG
126, boulevard Haussmann (8e)
RIOPELLE
Peintures récentes, sculptures
31 mai au 21 juin
GALERIE KLEBER, 24, avenue Kléber
PEINTURES DE GRANDS FORMATS

GALERIE ARNAUD
JAMES GUITET
34, rue du Four

GERARD MOURGUE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
ARTEMOFF
Jusqu'au 5 juin

JACQUES DUBOURG, 126, bd Haussmann
RIOPELLE
Peintures récentes - Sculptures
Jusqu'au 21 juin

Du 8 au 29 mai inclus
XVIe SALON DE MAI
MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
Avenue du Président-Wilson

MUSEE NATIONAL D'ART MODERNE
13, avenue du Président-Wilson
LA PEINTURE RUSSE ET SOVIETIQUE
MAI-JUIN 1960
Tous les jours de 10 à 17 heures sauf mardi

GALERIE D'AUBUSSON
6, rue de Grenelle - PARIS (6e) - BAB. 43-22
TAPISSERIES COPTES
Du 27 mai au 19 juin de 11 à 19 heures
Inauguration le vendredi 27 mai de 17 à 21 heures

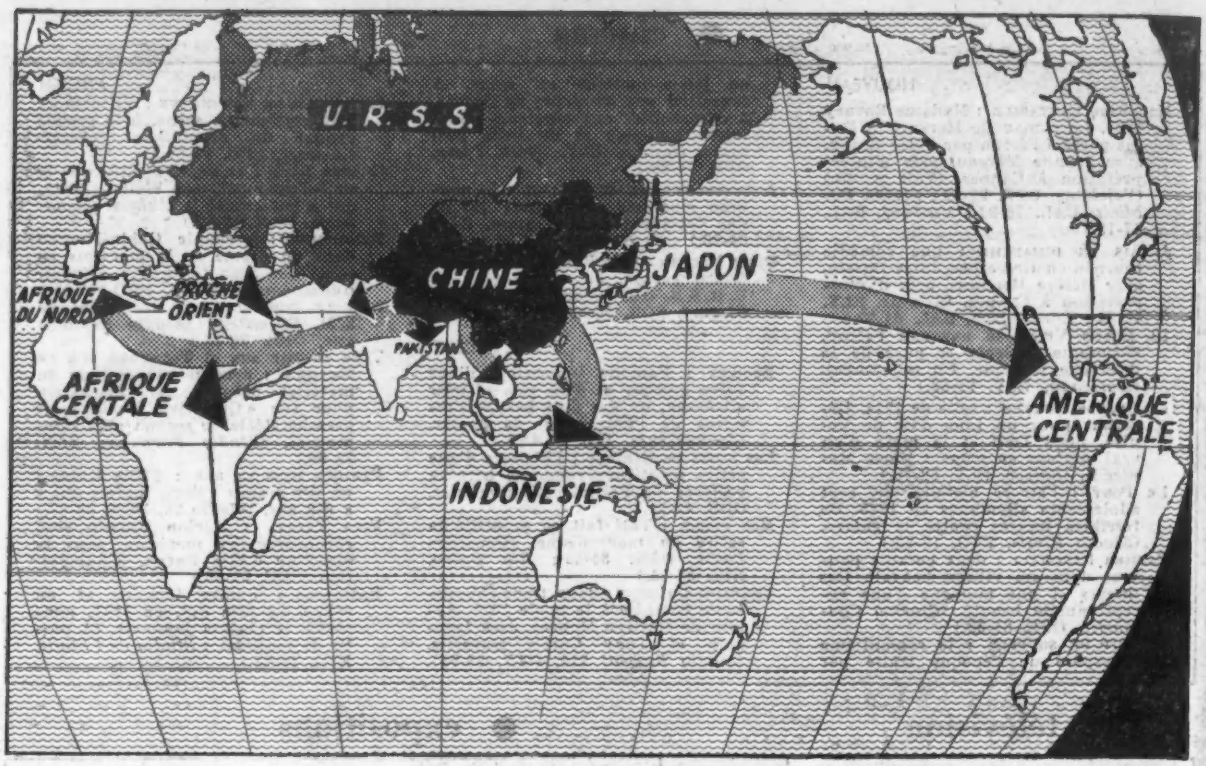
Du 14 au 29 Mai
4e FOIRE DES ANTIQUAIRES
FOIRE DE PARIS (Porte de Versailles)
Informations : Comité de la Foire des Antiquaires
11, rue Jean-Mermoz, Paris - BALzac 44-33

GALERIE CHARPENTIER
DUNOYER de SEGONZAC
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

AFRIQUE-ASIE

La prochaine étape

● *Après l'échec du Sommet que va-t-il se passer ? Il semble que Berlin reste, pour l'instant, hors du jeu. Voici, d'après Tibor Mende, où et comment les Soviétiques et les Chinois vont jouer leur partie.*



(Service Carthographique de « L'Express ».)

LA CARTE DES SIX PROCHAINS MOIS.
Un milliard de sympathisants ?

LA nouvelle phase de guerre froide qui s'ouvre avec l'échec de la Conférence au sommet ne sera, selon toute vraisemblance, qu'un interlude — de plusieurs mois ou plusieurs années — pendant lequel les deux grandes puissances mondiales, l'U.R.S.S. et les Etats-Unis, vont chercher à améliorer leur position de marchandage en vue des futures négociations. Ce qui risque de modifier de manière décisive cette position, plus que la reprise de la course aux armements ou le duel des propagandes, c'est l'avenir politique des pays économiquement arriérés : il est à prévoir que les événements les plus importants des prochains mois ou des prochaines années se situeront dans la zone latino-américaine et dans la zone afro-asiatique.

Ce serait une grave erreur que de sous-estimer les formidables possibilités des pays communistes dans ce domaine. De fait, il est probable que les moyens et la manière utilisés pour saborder la dernière Conférence au sommet ont déjà été déterminés en partie par les exigences de cette lutte.

Pendant de nombreuses années encore, les anciennes masses coloniales resteront en puissance des spectateurs sympathisants de toute humiliation des colonisateurs d'hier. Les puissances extra-occidentales capables de montrer qu'elles n'éprouvent aucune crainte à l'égard de l'Occident pourront compter sur leurs applaudissements. Le prétexte même de la rupture du Sommet se trouve être le prétexte idéal pour servir les exigences de la propagande dans les anciens territoires coloniaux. Les ex-colonies qui ont choisi la collaboration avec l'Occident ne l'ont fait que pour défendre leurs intérêts. Ou bien elles espéraient être plus fortes pour résister aux pressions étrangères, ou bien elles espéraient être aidées dans leurs ambitions de progrès matériel. L'affaire de l'U2, telle qu'elle a été utilisée et telle qu'elle le sera davantage encore à l'avenir, doit les convaincre que leur collaboration avec l'Occident, loin de les renforcer, les rend plus vulnérables et que, loin de favoriser leurs progrès économiques, elle a de fortes chances de les entraîner dans des aventures.

En partant de ce double avantage psychologique, on peut être tenté d'imaginer la façon dont les communistes vont organiser leur offensive dans les pays sous-développés.

Sur leurs cartes, ces « pays sous-développés » sont probablement de quatre couleurs : les alliés militaires de l'Occident ; les neutres ; les nouveaux Etats africains, et les hésitants de l'Amérique latine.

Il n'y a pas la moindre preuve que la Chine ait eu une influence *directe* sur la récente décision de l'Union soviétique de relancer la guerre froide. Bien que les spécialistes du journalisme extra-lucide aient encore plusieurs années devant eux pour échafauder leurs théories, la dépendance de la Chine à l'égard des biens d'équipement soviétiques (comme, du reste, la politique occidentale elle-même) n'a jamais laissé le moindre doute quant à l'alignement final de la Chine sur les décisions soviétiques. Ce qu'il y aura de nouveau, c'est que, désormais, une part plus grande sera faite à l'agressivité de la Chine dans le cadre de la politique menée par l'U.R.S.S. dans les pays sous-développés. Dans cette mesure, la Chine aura bientôt un rôle plus direct dans l'affaiblissement des puissances occidentales. Mais on ne laissera, pas plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, ce rôle déborder les intérêts *communs* de la Chine et de l'U.R.S.S.

Les tentations du Moyen-Orient

Le problème allemand mis à part, l'encerclement que les Russes veulent briser par la négociation est basé sur deux grandes régions stratégiques : l'Extrême-Orient et le Moyen-Orient. Tous les régimes qui se trouvent entre ces deux zones sont soit neutres, soit politiquement si artificiels qu'on pourrait les changer à peu de risques et sans grand mal. Il est donc probable que l'U.R.S.S. va concentrer ses efforts sur la Turquie tout d'abord, puis sur le Moyen-Orient ; dans le même temps, l'offensive sino-soviétique visera à déloger les Américains du Pacifique occidental, son principal objectif étant le Japon.

On fera tout pour développer au Japon le sentiment neutraliste, qui s'appuie sur une crainte croissante de voir le pays finalement coupé économiquement de son *hinterland* continental naturel. Les grands syndicats d'obédience communiste et les mouvements d'étudiants de gauche seront les troupes de choc. La panique qui s'est emparée récemment de la Bourse de Tokyo semble indiquer que les dirigeants japonais prennent la menace au sérieux. Selon l'exploitation psychologique de la situation, l'offensive peut donner des résultats extraordinaires ou bien, au contraire, lancer les dirigeants japonais sur la voie de l'autoritarisme et les amener finalement à signer un pacte militaire de l'Asie du Nord-Ouest avec Formose et la Corée du Sud. De toute façon, les jours de la paix sociale et de la démocratie d'après guerre semblent comptés au Japon.

En même temps, il est probable que l'U.R.S.S. va maintenant offrir à la Chine le matériel militaire nécessaire pour mettre fin aux vols américains au-dessus du territoire chinois et peut-être même pour entreprendre une invasion des îles côtières de Quemoy et de Matsu (entreprise dans laquelle, encore une fois, la Chine aurait l'appui de l'opinion publique asiatique); elle peut aussi encourager une action plus violente contre le Sud-Vietnam ou le Laos, également fragiles.

En ce qui concerne l'action directe menée par la Russie elle-même, il serait vraiment surprenant si, après l'envoi de notes d'intimidation à la Turquie, à l'Iran et au Pakistan, il était possible d'éviter une crise généralisée au Moyen-Orient. Les liens qui ont existé, du temps de Kemal Ataturk, entre la Turquie et l'Union soviétique, et les récents événements qui ont eu lieu dans ce pays ne permettent pas d'exclure la possibilité d'un grave affaiblissement de la position occidentale. Tandis qu'Israël pourrait être la principale victime de la situation, le Moyen-Orient, dans son ensemble, offre à l'U.R.S.S. trop de tentations pour qu'elle les laisse inexploitées.

Un contrepoids commode

Quant aux neutres d'Asie, ils sont les principaux bénéficiaires de l'aide économique soviétique. L'opinion publique et la presse indiennes ont eu une réaction défavorable à l'égard de l'attitude américaine à propos du Sommet, bien que, quelques jours auparavant, les Etats-Unis eussent promis à l'Inde toutes les céréales dont elle a besoin pour éviter la famine menaçante. D'autre part, la situation fâcheuse dans laquelle se trouve le Pakistan, qui a été la base de départ de l'U2, va nécessairement apporter certaines satisfactions aux Indiens et aussi affaiblir ceux qui, récemment, préconisaient une collaboration plus étroite de l'Inde avec l'Occident. Pour sa part, l'Indonésie, qui occupe dans le Pacifique-Sud une position stratégique clé, reçoit de l'U.R.S.S. l'essentiel de son aide extérieure, bien qu'elle soit en conflit avec la Chine. C'est le pays asiatique où le sentiment antioccidental est probablement le plus fort.

Au-delà de ce grand arc asiatique si vulnérable, dont les principaux piliers sont la Turquie et le Japon, s'étend la grande tentation du continent africain. Moscou et Pékin n'ont pas manqué de cultiver soigneusement leurs contacts avec les étudiants, les intellectuels et les hommes politiques africains. Cependant, le projet de séparer la Grande-Bretagne et la France de leur allié américain restant probablement un des rêves de la politique étrangère soviétique, il est vraisemblable que la prochaine offensive de l'U.R.S.S. en Afrique sera calculée de manière à ne pas engendrer d'hostilité en Europe occidentale. Paradoxalement, *du moins pour l'instant*, l'U.R.S.S. risque donc de donner à ses activités en Amérique latine (à Cuba, dans les Caraïbes et en Amérique centrale) la priorité sur les occasions plus tentantes qui s'offrent à elle en Afrique centrale ou en Afrique du Nord. Les récentes initiatives commerciales de l'U.R.S.S. en Amérique latine ont montré qu'elle avait parfaitement conscience des riches dividendes politiques que cette région pouvait lui apporter. Or, l'opinion publique sud-américaine ne paraît pas fâchée de pouvoir opposer à la prépondérance américaine un contrepoids si commodément éloigné.

Les deux voies

Le test le plus intéressant de l'intensité et de la température politiques de la prochaine offensive pourrait être l'Inde. Si l'U.R.S.S. renonçait à sa neutralité de fait dans le conflit sino-indien, ce serait là un signe grave de la détérioration de la situation mondiale. L'attitude de l'U.R.S.S. sur ce point peut aussi fournir une réponse à la question tant débattue ces derniers temps de savoir si l'U.R.S.S. et la Chine sont d'accord sur les objectifs de l'aide économique aux pays sous-développés. Le point de vue chinois, selon lequel l'aide étrangère recule la révolution née du mécontentement, l'emportera-t-il ? Ou bien, comme l'U.R.S.S. semble le croire, ne l'accélère-t-elle pas plutôt, en secouant l'inertie et en hâtant l'éveil social ?

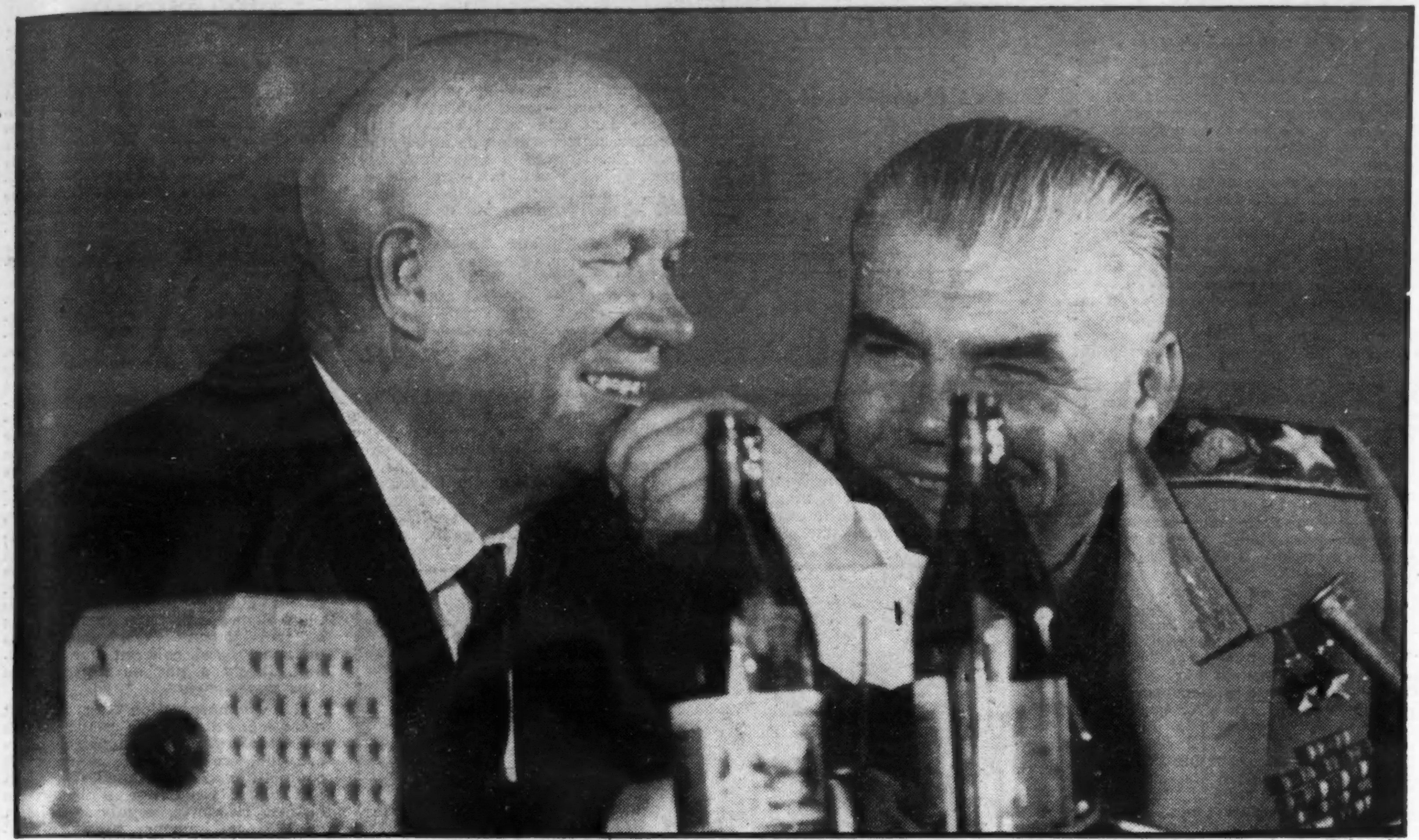
A supposer qu'on garde en réserve l'Allemagne et Berlin pour en faire les véritables sujets de compromis lors des prochaines négociations, *après* l'affaiblissement escompté des positions occidentales sur trois continants, les vraies crises auxquelles on peut s'attendre se situeront donc à la périphérie du bloc sino-soviétique, et en particulier en Extrême-Orient et au Moyen-Orient.

Il est aujourd'hui trop tard pour se demander s'il était inévitable qu'on laisse pourrir, pendant une nouvelle période stérile de guerre froide, tous les *vrais problèmes* qui se posent dans le monde. Cependant, puisque ce vain interlude nous est à nouveau imposé, il peut encore en sortir quelque chose de bon si l'Occident en profite pour reconsidérer sa politique à l'égard des pays sous-développés.

Si une nouvelle politique occidentale arrivait à convaincre le milliard d'hommes qui vivent dans ces pays que la collaboration avec l'Occident les rend moins vulnérables et les engage non pas sur la voie de l'aventure, mais sur la voie du progrès, le capitaine Powers et ses supérieurs auront, tout compte fait, rendu un grand service à l'Occident. Mais sans cette révision, l'affaire de l'U2 et les bouleversements qu'elle peut apporter à l'équilibre des forces dans le monde risquent de coûter encore plus cher qu'on ne le pensait le 1er mai.

TIBOR MENDE.

MADELEINE CHAPSAL
présente
les écrivains en personne
avec S. de BEAUVOIR - A. BLONDIN - M. BUTOR - L.-F. CÉLINE - J. CHARDONNE - GRAHAM GREENE - F. MAURIAC - M. MERLEAU PONTY - A. MORAVIA - F. SAGAN - J.-P. SARTRE - R. VAILLAND.
"*Les interviews que publie Madeleine Chapsal dans l'Express sont très excitantes et sur la douzaine qu'elle a réunie en volume sous ce titre exact :* Les Ecrivains en personne, *la moitié est de premier ordre*".
EMILE HENRIOT
de l'Académie Française
JULLIARD



(Dalmas.)

M. KROUCHTCHEV ET LE MARÉCHAL MALINOVSKY.
Cependant que les Moscovites applaudissaient « My Fair Lady ».

U. R. S. S.

Krouchtchev et l'opinion

● *K.S. Karol raconte comment l'opinion publique soviétique a joué un rôle déterminant dans la crise du sommet. Quelle va être maintenant la réaction du Russe moyen ?*

« DEPUIS le début de la crise, la sévérité de la censure soviétique est telle qu'il me faut un temps incalculable pour envoyer le câble le plus anodin à Londres. Les postes émetteurs occidentaux, d'autre part, sont brouillés comme à l'époque du rideau de fer. Rien de ce qui n'est pas dans la « Pravda » ne doit filtrer dans un sens ou dans l'autre. Pourtant, les Moscovites que je rencontre sont parfaitement au courant des événements et en discutent passionnément.

« C'est à peine croyable, mais c'est un fait. Naguère, les nouvelles finissaient par filtrer avec des mois de retard et on les chuchotait de bouche à oreille. Aujourd'hui, tout se sait tout de suite et on en parle au grand jour. C'est par les Russes que j'ai appris les déclarations de Herter et de Eisenhower, qui n'ont jamais été publiées en U.R.S.S. »

C'est un ami britannique, journaliste accrédité depuis des années dans la capitale soviétique, qui me décrit ainsi « le miracle moscovite » dans une lettre apparemment non contrôlée.

Cette « liberté » d'information n'a pas amorti, selon lui, le choc ressenti par les Russes à propos de l'affaire de l'U2 :

« Leur colère contre les Américains est réelle et sincère. Les Soviétiques avaient fini par se persuader que, sur la scène internationale, le seul méchant était Adenauer, tandis que les capitalistes des autres pays, à commencer par les Etats-Unis, avaient accepté l'idée d'une compétition pacifique, chevaleresque et profitable pour les deux camps.

« Le réveil a été brutal et a provoqué des réactions disproportionnées par rapport à l'importance de l'incident. Ah ! si cet avion était venu de l'Allemagne de l'Ouest ! On aurait crié certes « au voleur », mais on n'aurait pas éprouvé ce sentiment de déception et d'amour-propre offensé. Malheureusement, l'avion était bel et bien américain. Et il a prouvé avec évidence que la paix avec les capitalistes des U.S.A. n'est pas encore un fait accompli. Il n'en fallait pas plus pour réveiller ce nationalisme ombrageux, vers lequel penchent les Russes au moment des crises. Heureusement, cette indignation est tempérée par des regrets : après tout, 1959 fut la plus belle année pour les Moscovites, et ils ne veulent pas croire que la détente n'était qu'illusoire : une pause entre deux période de tension et de menaces. »

Les maquettes des spoutniks

Cette lettre m'est parvenue bien après la fameuse conférence de presse de M. Krouchtchev au palais de Chaillot. Ce n'est donc pas l'atmosphère moscovite, la pression de l'opinion publique soviétique qui ont motivé les excès de langage du Premier ministre de l'U.R.S.S. C'est, avant tout, son tempérament impétueux et imprévisible qui aura poussé M. Krouchtchev à parler du « *porc américain qui a mis son groin dans le jardin soviétique* » (phrase que la « Pravda » a d'ailleurs supprimée au compte rendu officiel). Mais il est probable également que, dans l'affaire de l'U2, M. Krouchtchev a été un peu l'apprenti sorcier. Il a déclenché des réactions émotionnelles chez ses compatriotes et il est obligé de compter avec leurs sentiments à la fois nationalistes et « coexistentiels ». D'où, sans doute, les oscillations entre ses prises de position violentes à Paris et modérées à Berlin.

M. Krouchtchev savait que les avions américains survolaient depuis des années le territoire soviétique, et il croyait quand même à des possibilités d'entente avec M. Eisenhower. Les simples citoyens soviétiques ignoraient tout des activités des services de renseignements américains. Si le Premier ministre a été déçu, comment s'étonner de ce que ses compatriotes le furent doublement ?

Il est même probable que, dans leurs mouvements d'indignation, certains Soviétiques se soient demandé si les Américains et les Occidentaux en général n'avaient pas volontairement « roulé » le Premier ministre de l'U.R.S.S.. Après tout, M. Krouchtchev avait été seul à Camp David et à Rambouillet, et c'est en tête à tête qu'avait été conclu le marché au sujet de la coexistence amicale. Loin de signaler les difficultés surgies au cours de ces rencontres et de préparer son pays aux révélations sur les avions espions, M. Krouchtchev s'était, au contraire, porté garant de la bonne foi de M. Eisenhower, du général de Gaulle et de tous les autres partenaires des divers tête-à-tête.

Mais si les dirigeants soviétiques ne sont plus à l'abri des critiques, il leur est encore facile de détourner la colère de leurs compatriotes vers les « *perfides capitalistes étrangers* ». Les hommes qui ont été élevés dans l'atmosphère de la « forteresse assiégée », au milieu d'appels incessants à la vigilance, peuvent se laisser aller à l'euphorie pacifique pendant un certain temps, sans que le fonds de méfiance et de souvenirs pénibles disparaisse d'un coup. Les Soviétiques ont trop souvent le sentiment d'être mal connus et mal compris par le monde capitaliste, et surtout ils craignent trop que leurs réalisations des dernières décennies soient sous-estimées sinon ignorées à l'étranger. Aussi passent-ils aisément à l'étalage de leur amour-propre ombrageux et de leurs griefs anciens, même au cours de conversations amicales.

Tous les témoignages de Moscou confirment ce phénomène. Les visiteurs sont accueillis avec sympathie et suscitent partout une immense curiosité. Mais ils se heurtent partout également aux manifestations d'un nationalisme exacerbé, sinon infantile. Ce n'est pas par hasard que l'on fait commencer les visites par une sorte de pèlerinage au pavillon scientifique de l'exposition permanente de l'U.R.S.S., où sont étalées les maquettes des spoutniks et des fusées. Ce n'est pas pas hasard également que les interlocuteurs soviétiques se montrent si réfractaires aux critiques les plus courtoises, même sur des sujets qui ne mettent nullement en cause la grandeur ou la dignité de l'U.R.S.S.

Mais ces réactions exaspérantes sont largement compensées par le désir non moins constant des Russes d'apprendre « *ce qui est bon à l'Ouest* », et par leur joie spontanée au sujet des échanges culturels et scientifiques avec l'étranger. 200.000 Moscovites à peine ont vu « My Fair Lady », mais la Russie tout entière a applaudi à cette manifestation « pacifique ». Même les comptes rendus des matches internationaux de football se terminent en U.R.S.S. par des remarques sur l' « atmosphère amicale » dans laquelle ils se sont déroulés.

Le plan septennal

« *C'est un pays en transition*, me disait M. Bevan le jour de notre départ de Moscou où, en septembre dernier, j'avais accompagné la délégation travailliste. *Il veut à la fois sortir de sa coquille et s'affirmer en tant que grande puissance. C'est dans l'âme de chaque citoyen qu'une lutte confuse se déroule pour savoir comment s'ouvrir au monde extérieur, tout en lui cachant les faiblesses actuelles. Les jeunes Soviétiques qui ne portent pas sur eux le poids de l'expérience stalinienne finiront probablement par comprendre que les défauts sont souvent une source de grandeur et non pas de honte, et qu'il en est ainsi pour les pays comme pour les hommes. A moins qu'ils ne succombent à l'arrogance des jeunes nations qui ont réussi et qui se croient infaillibles parce que militairement puissantes.* »

Les événements des dix derniers jours ne sauraient constituer la réponse à ce dilemme. Ceux qui dirigent l'U.R.S.S., M. Krouchtchev et les hommes de sa génération, ont réagi à « l'insulte » américaine dans la tradi-

→

VACANCES CFT

Séjours de détente et circuits par autocar en Europe

DEUX SEMAINES ET PLUS		DEUX SEMAINES ET PLUS		VOYAGES EN CAR	
Iles Baléares	240	Côte Adriatique	390	Tour d'Espagne	725
Plages d'Italie	279	Tyrol et Arlberg	332	Tour d'Italie	755
Corse	318	Lacs Suisses	408	Toute l'Autriche	635
Côte Dalmate	410	Grèce et ses îles	690	Les Deux Allemagnes	660

NOMBREUX AUTRES PROGRAMMES PRESENTES DANS
4 LUXUEUSES BROCHURES GRATUITES
SEJOURS ★ VOYAGES ★ CROISIERES ★ EXCURSIONS

Compagnie Française de Tourisme

3, rue Vignon, RIC. 77-09 — 6, avenue de l'Opéra, RIC. 56-65
14, bd de la Madeleine, OPE. 60-31 — 17, rue Vital, TRO. 62-03
11, av. Stéphane-Mallarmé, GAL. 07-31 — 14, bd Beaumarchais, ROQ. 00-92

ouvert tous les Jours MÊME DIMANCHE de 9 h. à 21 h.

tion « de la forteresse assiégée » stalinienne. Ils ont mis en avant leur amour-propre blessé et ont crié à la face du monde : « *Vous avez tort de croire que nous ne pouvons pas vivre sans vous et sans vos conférences au sommet. Nous avons survécu à vos blocus et à votre hostilité alors que nous étions à nos débuts, et rien ne nous empêchera à présent d'exister et de réaliser nos plans pour l'avenir.* »

Mais tout en fulminant contre M. Eisenhower et les Américains, M. Krouchtchev n'a fermé aucune porte. Il sait que les perspectives de son pays seraient très assombries s'il lui fallait réaliser le gigantesque plan septennal dans un climat de guerre froide. Ses compatriotes en sont conscients également. Ils ont peut-être applaudi quand M. Krouchtchev a fait peser sur les Occidentaux la menace d'une paix séparée avec l'Allemagne de l'Est ; mais ils ont dû pousser un large soupir de soulagement en écoutant deux jours plus tard son discours à Berlin qui annonçait solennellement que l'U.R.S.S. s'abstiendrait de toute action unilatérale avant une prochaine Conférence au sommet dans six ou huit mois. Le pire a été évité et les Soviétiques, qu'ils soient intransigeants ou modérés, peuvent trouver quelque sujet de satisfaction dans la conduite de leur Premier ministre au cours de la semaine de crise. C'est déjà un tour de force de la part de M. Nikita Krouchtchev.

Cela ne devrait le dispenser, ni lui ni son entourage, de tirer la leçon de la récente expérience à l'intérieur même de l'U.R.S.S. S'il n'avait pas trop promis une prompte réconciliation avec les Etats-Unis, s'il n'avait pas tellement embelli la réalité, M. Krouchtchev aurait peut-être pu se dispenser de sa violence excessive à l'égard de M. Eisenhower.

Le danger nationaliste

L'opinion publique existe aujourd'hui en U.R.S.S., même si elle ne se manifeste pas de la même façon qu'aux Etats-Unis. Si les dirigeants soviétiques continuent à jouer sur la corde nationaliste de leurs compatriotes, si la « Pravda » persiste dans sa campagne d'outrages à l'égard de l'Amérique, demain les Soviétiques auront tendance à exiger l'intransigeance de leur gouvernement au lieu de favoriser et d'applaudir la détente. Ce sont les tendances du jeune nationalisme qui triompheront — pour un temps peut-être — dans les âmes des Russes.

Qui plus est, la violence suscite une contre-violence et à chaque attaque de Moscou, Washington et New York répondent par une super-attaque. Or, tout se sait aujourd'hui dans la capitale soviétique, et aucun commentaire, aucune injure à l'U.R.S.S. n'y reste ignoré du grand public.

Dans un tel climat, les espoirs et les désirs de ceux qui croient toujours en les possibilités d'une ouverture à l'Ouest risquent de s'évanouir, et même les plus convaincus partisans de la coexistence amicale finiraient par se persuader que, face aux capitalistes, on ne peut vivre que fusil au poing.

Ce n'est pas une telle évolution qui favoriserait cette prochaine Conférence au Sommet que M. Krouchtchev désire toujours. Les outrances de langage peuvent faire autant de mal que les actes. Il faut espérer qu'au cours des prochaines sessions du comité central du P.C. de l'U.R.S.S., le 12 juin 1960, les dirigeants soviétiques réfléchiront sérieusement à ce problème. Ils auront à choisir entre une vraie politique de détente, qui n'exige pas d'embellissements inutiles, mais qui rassure leurs compatriotes, et la ligne de violence verbale qui déchaînera en U.R.S.S. une vague de nationalisme difficile à maîtriser.

K.-S. KAROL.

FOOTBALL

Vers un championnat d'Europe

● ***Real Madrid, Stade de Reims : quel est l'avenir des super-clubs ?***

LA manière dont le Real Madrid a dominé la cinquième Coupe d'Europe des clubs, notamment en finale devant l'excellente équipe allemande d'Eintracht Francfort, et la manière dont le Stade de Reims a surclassé tous ses adversaires dans le championnat de France qui est en train de s'achever, illustrent bien l'évolution du football actuel. Au cours des années 30-40, le développement du professionnalisme, avoué ou non, dans la plupart des pays du monde avait dégagé une première élite parmi les clubs et les joueurs. Depuis quelques années, c'est à l'apparition d'une élite du second degré, d'une super-élite, que nous assistons.

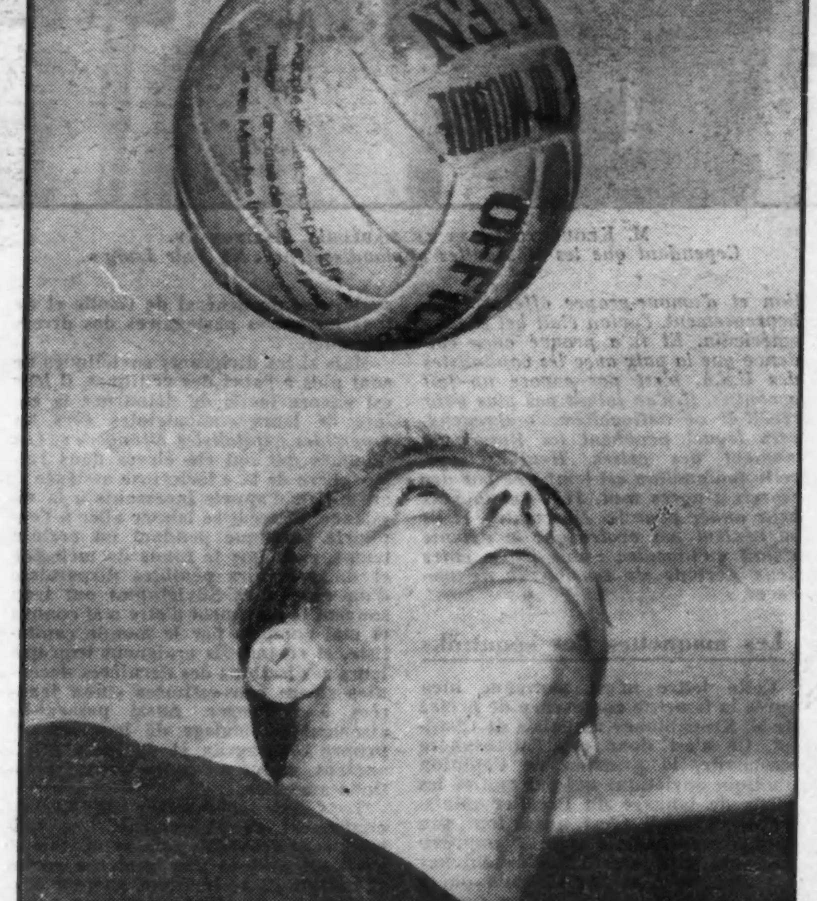
D'après les formes que revêt ce phénomène, on peut distinguer trois types de « super-équipes » :

● 1er TYPE : le « Honved » de la grande époque hongroise (1950-1956). Type à base de concentration nationale. Tous les meilleurs joueurs d'un pays — ou presque tous — sont autoritairement réunis dans une même équipe pour faciliter la préparation de la sélection nationale. Honved a sans doute été, jusqu'à la révolution hongroise de 1956 et à la dispersion de ses vedettes, la meilleure équipe de club de tous les temps. Elle se confondait presque, grâce aux Puskas, Boszic, Kocsis, Csihor, etc., avec l'équipe nationale hongroise, dont la suprématie fut complète pendant cinq ou six ans. Ce type n'est pas représenté actuellement, mais il se peut qu'il renaisse dans certains pays à système dirigiste.

● 2e TYPE : Manchester United avant la catastrophe de Munich, et le Stade de Reims. Type à base de saine gestion et de travail technique approfondi. Ces clubs ne sont soutenus ni par des moyens financiers exceptionnels ni par la raison d'Etat, mais par des dirigeants consciencieux et intelligents, et par des techniciens dont l'autorité s'exerce durablement (Matt Busby à Manchester, Albert Batteux à Reims). Peu à peu, ces clubs drainent à eux ou révèlent les meilleurs footballeurs du pays. Avant la catastrophe aérienne qui coûta la vie à ses meilleurs éléments, Manchester United était, grâce aux Edwards, aux Taylor, aux Byrne, le creuset vivant du football anglais.

Le Stade de Reims, de même, tend à former ou à attirer les valeurs les plus sûres du football français. Il est probable que le choix qu'il vient de faire de l'attaquant limousin Sauvage, prenant de court l'hésitant Racing, et du demi troyen Artelesa se révélera aussi judicieux que le fut, la saison dernière, celui de Wendling et de Muller. Si Reims occupe une place parmi les grandes constellations du football, il le doit pourtant, autant qu'au sérieux de sa politique, à la présence d'un joueur, un seul : Raymond Kopa. Jamais footballeur français ne s'est élevé aussi haut que le petit avant-centre rémois. Son seul « transfert » de Reims dans une autre équipe française, telle que Racing ou Nîmes, bouleverserait complètement la hiérarchie.

● 3e TYPE : les grandes formations espagnoles (Real Madrid, F.C. Barcelone) et italiennes (Juventus de Turin, Milan). Type à base de recrutement étranger et de moyens financiers énormes. La richesse de ces clubs repose sur une masse « d'associés » payant une cotisation annuelle, sur d'immenses stades, presque toujours pleins, et, en Italie surtout, sur les mécenat d'industriels opulents.



(Dartus.)

ALFREDO DI STEFANO.
30.000 *dollars à Bogota.*

Le cas du Real Madrid — super-club entre les super — est exceptionnel, car il joint à d'immenses ressources une gestion extrêmement sérieuse. Cependant, on ne s'étonnera pas de trouver au Real, comme à Honved et à Reims, deux ou trois super-footballeurs qui suffisent à faire pencher la balance. L'un d'eux, Ferenc Puskas, a d'ailleurs appartenu au grand Honved avant de terminer sa carrière dans l'équipe espagnole. Mais le plus grand de tous est l'Argentin, naturalisé Espagnol, Alfredo di Stefano, qui reste, à 34 ans, le joueur le plus complet que le football ait connu. Sans ces deux vedettes, le Real ne serait qu'une bonne équipe. Il est étrange de constater quelle place disproportionnée occupent deux ou trois joueurs exceptionnels dans un sport aussi collectif que le football. Il n'y a pas de super-équipes sans super-joueurs.

Cette concentration des élites et cette constitution de super-équipes ont été largement favorisées par la création, relativement récente, de compétitions internationales destinées aux clubs. La Coupe d'Europe des clubs a remporté, depuis sa création en 1955, un immense succès. L'organisation parallèle d'une Coupe d'Amérique des clubs va permettre de couronner les deux édifices par une finale intercontinentale — véritable Coupe du Monde des clubs — dont l'intérêt sera exceptionnel.

Un équilibre instable

Ces compétitions exercent naturellement une attraction très vive sur les clubs appelés à les disputer. Le véritable « démarrage » de Reims date de la Coupe d'Europe. Tous ses efforts sont effectués dans cette optique. C'est encore plus net pour le Real Madrid, dont les dirigeants reconnaissent qu'ils doivent la puissance et la gloire à l'épreuve européenne. Non seulement les clubs comme le Real tirent un profit direct de la Coupe d'Europe (recettes considérables intégralement versées aux clubs jouant sur leur terrain), mais elle valorise toutes les rencontres que ces clubs jouent à travers le monde. Le Real a, de cette manière, augmenté régulièrement ses tarifs depuis cinq ans. Il peut se permettre, depuis son dernier succès, d'exiger et d'obtenir 30.000 dollars pour un seul match disputé à Stuttgart ou à Bogota. Ce surcroît de richesse entraîne de nouveaux succès qui sont l'occasion d'un nouvel enrichissement. Ainsi s'accentue régulièrement le déséquilibre.

Les dangers ne sont pas douteux. L'élévation de quelques-uns risque de précipiter la décadence du plus grand nombre. Déjà, le championnat de France 59-60 a souffert de l'excessive supériorité de Reims et aurait souffert bien davantage sans la remarquable et étonnante performance de Nîmes. Un des ressorts sportifs essentiels étant l'égalité des chances, il n'est pas bon que les équipes aient le sentiment qu'elle se heurtent à un adversaire invincible. On risque d'aboutir à une sorte de dessèchement et de dépérissement des championnats nationaux.

Mais l'équilibre de ces super-formations est, malgré tout, instable : elles sont à la merci d'une blessure, d'une crise interne, d'une mauvaise série de résultats. Et surtout, l'évolution étant inévitable, il vaut mieux la prévoir et l'organiser que de la déplorer. C'est pourquoi l'idée fait son chemin d'une compétition régulière des clubs à l'échelon international, un championnat d'Europe disputé par ces super-équipes qui, pendant une saison, ne participeraient pas à leur championnat national. Les obstacles, sans doute, seront nombreux. Mais la nécessité « historique » sera la plus forte.

JEAN MEUNIER.

CROISIÈRE MARITIME
Les Fjords de Norvège et le Cap Nord
à bord du s/s « POBEDA »
du 8 au 25 juillet 1960 du Havre au Havre.......... A partir de 850 NF
CROISIÈRES AÉRIENNES
UNION SOVIETIQUE à partir de 1.500 NF
Aller en bateau - Retour en avion. 2.000 NF
Et toute une gamme très complète avec l'Europe du Nord et de l'Est.
LES ETATS-UNIS ET LE MEXIQUE................ 6.850 NF
LA CHINE .... 9.900 NF
TRANSTOURS 49, avenue de l'Opéra - PARIS (2e) OPE. 61-15 OPE. 35-18 OPE. 18-81

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

REPORTAGE

La Belle Vie (fin)

La comtesse de Roully crée son salon. M. Colandur invite au Lido. Noblot suit la Bourse. Pourquoi s'intéresser à ces gens ? Jean Cau répond et conclut.

Au Lido.
Une valse lente de Zombies.

(Dalmas.)

ECRIVANT, des idées s'ordonnent. Et je m'explique. Vous voilà (m'a-t-on dit) bien austère, vous qui nous contez comment les « gens du monde » s'emmêlent dans leurs alcôves. De Sardanapale à nos jours en passant par la Régence, les mœurs de ceux qui possédaient l'or et le pouvoir ne furent jamais particulièrement édifiantes. Comme, d'autre part, vous n'êtes ni quaker ni frère abbé, laissez là votre ire et votre jansénisme moral. N'oubliez pas, comme l'a dit Orson Welles, qu'en moins d'un siècle, au milieu des vols, des rapines, des incestes, des pires débauches et des pires crimes, l'Italie a produit les œuvres de Vinci, Michel-Ange, Raphaël et mille autres merveilles, alors que la Suisse, en huit siècles, a donné au monde le « coucou-clock ».

J'en tombe d'accord. Sur les terres les plus grasses de fumier poussent souvent — pas toujours — les plus belles fleurs. Lorsqu'une société est vivante et que l'art exprime le bouillonnement et la fermentation de cette vie, on peut avoir pour la sauvagerie des Médicis ou la cruauté des Borgia une indulgence d'ailleurs tout historique. Avec nos « mondains », il en va différemment.

D'abord, les pauvrets ne sont ni sauvages, ni cruels, ni rien dans ces prix-là, et si quelque chose d'abord leur manque, c'est cela qui s'appelle une allure ou un style. Ils pastichent. Ils imitent. Je dirai même qu'ils singent. Ensuite, leur « société » — avec ses cours ridicules, ses sous-cours et sa ronde de play-boys, mannequins, starlettes, pimbêches et concierges mondaines pour salon de haute couture et de coiffeur pour dames — semble plutôt rechigner à produire des Michel-Ange, des Botticelli ou, plus près de nous, des Marcel Proust.

De mauvaise « qualité »

C'est, en vérité, que nous avons non pas affaire à une « renaissance », mais à une dégénérescence ; non point à une fermentation de vie, mais à la progression gangréneuse d'une mort.

Mais, quand tout fiche le camp autour de vous, peut-être pouvez-vous essayer de sauver, au moins, les formes. Si s'écroulent les chairs, que vienne l'usage des corsets. En 1960, plus de corsets. Ce qui fut « le monde » se débraille et, pour ma part, la laideur de ce débraillé répugne à mon regard. La laideur et la sottise. Tant qu'à fréquenter des pantins cousus d'or, je les eusse souhaités raides d'une espèce de beauté et de noblesse. Ce ne fut, hélas ! pas le cas. Et je répète, très serein, qu'ils sont moralement laids et intellectuellement sots. Autrement dit, de mauvaise « qualité ».

Il fut une époque — sans remonter au XVII^e ou au XVIII^e siècle — où les salons parisiens constituaient des laboratoires de culture. Adieu, c'est fini ! Et rien n'est plus bouffon que de mettre les pieds dans un salon dit « littéraire » administré par une dame dite « du monde ».

Il m'arriva — une fois — de m'y égarer. L'imposante hôtesse, Mme la comtesse de Roully, accueille chaque invité en minaudant de tout son visage. C'est que ça n'est pas si commode de sourire lorsque la chirurgie esthétique vous a « lissé » le visage en vous tirant les rides ! Du temps de sa maturité, Mme la comtesse a protégé les Lettres et les Arts. En d'autres termes, elle était la maîtresse de peintres ou de poètes surréalistes qui s'amusaient comme des petits fous à lui vider son garde-manger et à écraser des cigares — piqués au comte — sur les tapis. A l'occasion, ils imitaient les toiles impressionnistes que la malheureuse avait achetées à prix d'or et revendaient les originaux.

Aujourd'hui, Mme la comtesse de Roully, qui ne s'est jamais aperçue de ces substitutions, possède une remarquable collection de faux Sisley, de faux Seurat et même quelques très beaux faux Picasso de la première époque.

Vint la guerre. La petite cour de farceurs (dont quelques-uns de talent) éclata. Vint l'après-guerre, et le surréalisme, consacré mais passé dans les mœurs, cessa d'être l'école vivante dont les manifestes, proclamations ou manifestations agitaient les esprits. Au ciel littéraire, se mirent à briller de nouveaux noms : Camus, Sartre, Genet... Mais Camus avait trop d'orgueil pour faire des ronds de jambe devant Mme de Roully ; Genet fréquenta une fois et repartit avec une édition originale sous le bras, qu'il s'empressa d'aller revendre ; Sartre, pour sa part, fuit les salons comme le diable l'eau bénite.

« La vieille folle »

Catastrophe ! Le monde avait donc changé à ce point ? Quoi ! les « artistes » n'étaient plus affamés et boudaient le caviar et le champagne de Jeanne-Claire de Roully ? Oui. Et ce Montherlant impossible à appâter ! Et ce Malraux dont on dit qu'il est « *éblouissant* » mais qu'on ne voit jamais ! Et ce Giono qui noircit du papier dans ses terres !

Parmi les peintres et sculpteurs, qui inviter ? Les « grands » refusent. Les « petits » sont légion, mais parmi eux quels seront les grands hommes de demain ? Alors Jeanne-Claire ne sait plus à quel saint se vouer. Elle invite pêle-mêle des académiciens séniles qui racontent des souvenirs ; des peintres « *monochromistes* » qui veulent « *détruire la peinture* » ; un ex-poète « *lettriste* » ; des sculpteurs « *abstraits* » qui veulent « *dépasser l'abstraction* »...

Tout ce petit monde papote dans le vide, s'ennuie et répand une asphyxiante odeur d'imposture. Jeanne-Claire sait bien que son salon n'est plus ce qu'il était, mais jamais elle n'osera se l'avouer. S'avoue-t-on qu'on est mort ?

— *Avez-vous lu Durrell ?*

— *Oui, madame.*

— *N'est-ce pas que c'est très... fort ?*

— *Oui, madame.*

— *Vraiment très fort et très beau.*

— *Oui...*

— *L'atmosphère est merveilleuse. Est-ce que vous connaissez Durrell ?*

« Fort », « beau », « merveilleux », et voilà ! Mme la comtesse a épuisé son stock d'adjectifs. Comme elle ne connaît pas Durrell et se trouve donc dans l'impossibilité de raconter une ou deux anecdotes le concernant, elle minaude un sourire et s'en va bourdonner autour d'un jeune peintre qui, à défaut de talent, arbore un air très sombre. « *Vous avez raison, c'est en allant jusqu'au bout que l'abstraction se réalisera et qu'à partir de là on pourra faire autre chose... Mais oui, la toile ou la statue doivent être invisibles à force de présence réelle, c'est très juste... Klein représente un absolu, mais je me demande si c'est valable...* »

Or, Jeanne-Claire a une réputation d' « intellectuelle ». Ses pairs l'appellent « *la vieille folle* », mais n'en sont pas moins épatés par l'avalanche de noms qu'elle arrive à déverser entre poire et fromage. Eux, la culture... Les temps sont révolus où Corneille venait lire son « Polyeucte » dans le salon de Mme de Rambouillet ; où Fouquet protégeait La Fontaine, Molière, Mme de Sévigné et pensionnait Le Brun. Où les belles manières, le langage, les mœurs, la conversation, la coquetterie, mis au point dans les salons de l'hôtel de Condé ou de Bourgogne, donnaient à la société son style et son ton.

Aujourd'hui, trois ou quatre « *vieilles folles* » essaient de maintenir la fiction d'une culture de salon. En vain. Encore une fois, si j'évoque le passé, c'est moins pour le regretter que pour faire saillir les ridicules d'une société qui s'y accroche et refuse d'ouvrir les yeux sur sa décomposition...

Lorsque tel milliardaire reconstitue à coups de dizaines de millions le théâtre privé d'un prince du sang et du XVIII^e siècle, mais qu'il y fait représenter des œuvres d'émules de Jean de Létraz, il y a, voyez-vous, quelque chose qui ne colle pas.

Je remarquerai également ceci : le langage — signe qu'une société conserve au moins la forme de ce qui, autrefois, fut son style et sa morale — leur a échappé. « Ils » n'en sont plus les maîtres. « Ils » ne savent plus parler et, comme « ils » n'ont plus d'idées, « ils » n'ont plus de mots. Si un honnête instituteur de nos campagnes, dissimulé derrière une tapisserie, entendait une conversation entre « gens du monde », il serait tout simplement horrifié par la pauvreté du vocabulaire et la misère de l'idée.

L'esprit parisien

Je dis que l'intellectuel 1960 parle volontiers — mais oui — comme un palefrenier. Reste qu'il n'en est pas un et que sa « grossièreté » n'est qu'un refus ou qu'une affectation. Il joue et, s'il ne joue pas, il utilise l'argot avec intention (c'est le cas d'un Céline ou d'un Queneau) pour le constituer en véritable style.

Avec mes gens du monde, la différence est là : ils parlent mal parce qu'ils pensent mal, et la futilité de leurs propos traduit très exactement la légèreté de leur cervelle. Au mieux, ils possèdent une sorte de drôlerie méchante qu'ils exercent aux dépens les uns des autres et qu'il est convenu d'appeler « esprit parisien ». Fait de « tics » de langage et de « scies », ce genre de bavardage, pour moi, m'épuise et me désespère.

Nul doute que je fusse bientôt devenu taciturne comme une pierre si j'avais fréquenté cette société au-delà des limites du raisonnable. Je sortais des dîners maussade, triste et, si je n'avais été « en mission », des remords de meurtrier — on ne tue pas le temps d'une manière aussi bête — auraient gâché mon sommeil. Au seul souvenir de certaines soirées, je m'ennuie... De celle-ci, par exemple :

C'est M. Colandur qui, ce soir-là, invitait. Faune habituelle : quelques milliardaires, dont Simon de Noblot, quelques play-boys, quelques gens d'affaires, quelques épouses et maîtresses mêlées, plus quelques dames dont l'une, parasite de la « société », s'est vu décerner par ses bonnes amies le surnom de « *petite sœur des riches* ».

M. Colandur n'avait rien trouvé de mieux que d'inviter le troupeau à souper en quelque Lido. Homme politi-

Le cliché illustrant le reportage de Jean Cau est une photo d'ambiance. Le lieu et les personnages qui y figurent ne sont pas ceux décrits dans l'article.

PAUL VIALAR
LE TEMPS DES IMPOSTEURS
roman

...le nôtre !

Flammarion

LES LIONS DE JUDA
par claude gruber magitot

ÉDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE — TOUTES LIBRAIRIES
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS 15 NF

★ Pierre VILLON : La Classe ouvrière et la Guerre
★ Après la II[e] Conférence des peuples d'Afrique
★ Les Syndicats soviétiques et le Communisme

et le début d'une enquête sur les

Modifications de structure de la classe ouvrière

dans le numéro 5 - MAI 1960 - de

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE

REVUE DE THÉORIE ET D'INFORMATION DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS

Le numéro : 2 NF, timbres-poste ou mandat à :

SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATION

9, boulevard des Italiens - PARIS (2[e]) - C.C.P. Paris 8.449.47

SAMEDI 28 MAI

dans

Libération

LE DESSIN

de

LORJOU

Un succès mondial

CLEA *par* **DURRELL**

Editions BUCHET/CHASTEL

que très introduit dans les milieux d'argent, M. Colandur fut, en ses jeunes années, un brillant polytechnicien. Aujourd'hui, il joue au tennis, monte à cheval et dissimule sous une belle virilité de traits la mort d'un caractère. Ceux qui l'emploient lui savent gré d'être à la fois « malin » et docile en affaires. Il appartient à une espèce que nous n'avions pas encore cataloguée : celle des hommes politiques mondains, employés des puissants de la terre, et que la fréquentation du « monde » a peu à peu décomposés.

Mettez-vous à leur place : ils avaient débuté dans la vie bien honnêtement. Ils étaient de brillants sujets. Si brillants qu'on les paya bientôt, qu'on les acheta ensuite. Peu à peu, les besoins augmentent ; le cercle de puissantes relations s'élargit. Pour le standing, il faut acheter un appartement donnant sur le Bois — si possible un hôtel particulier. Il faut — pour être reçu — recevoir.

En quelques années, et souvent même avant que les tempes ne s'argentent, la boucle est bouclée ; le tréponème de l'arrivisme est passé dans le sang et le tabès mondain a paralysé les réflexes de vertu politique. Le malade ne s'appartient plus ; il appartient au « monde ». Un pied dans les « affaires », un autre dans la politique, chaque mouvement pour se désengluer l'enfonce davantage. Laissez que j'évoque un ancien Président du Conseil promenant son nez de tamanoir sur les toiles lors d'un vernissage mondain... Que faisait-il là ? Rien. Mais les « autres » y étaient et il se devait d'y être.

Donc, Colandur invitait. Conversation standard. Qui « est » avec qui ? Vous avez vu le film de Fellini ? Et celui de Chabrol ? Commérages sur les absents. Apartés des dîneurs : *« Qu'est-ce qu'on s'emmerde ! »* Ils s'emmerdent, mais ils sont là ; ils s'emmerdent, mais ils sont venus. Ils diront pis que pendre de Colandur, demain, mais pour un empire ils n'auraient refusé son invitation. Comme l'ennui commençait à prendre des dimensions kafkaïennes, apparut, sur la piste, un essaim de danseuses. Elles dansèrent. Elles faisaient leur métier. Les dîneurs firent-ils le leur qui était d'écouter et de se taire puisqu'ils étaient là ? Non. Du clin d'œil aux plaisanteries grossières, de l'interruption proférée à voix haute aux applaudissements par dérision trop nourris, tout y passa. Leurs entrechats terminés, elles disparurent.

Une société crépusculaire

Simon de Noblot — prétextant un coup de téléphone urgent — fit une fausse sortie et se glissa dans les coulisses. Il distribua quelques cartes de visite — que les jeunes personnes acceptèrent — afin d'organiser un petit souper « très privé » à la campagne, lors du prochain jour de relâche. De ce temps, Mme de Noblot fustigeait en riant les mœurs de ses meilleurs amis et amusait la tablée.

Le lendemain, en brave petit soldat, j'allai au vernissage mondain. La vue de l'ex-Président du Conseil au nez de tamanoir me porta le dernier coup. Un dîner debout, donné par un banquier, devait suivre cette manifestation artistique. Alors, là, brusquement, je bronchai. J'en avais plein le dos. J'en avais marre. Encore un dîner ? Encore cette lente valse de zombies autour de moi ? Encore ouïr des sottises coulant en filet perfide de bouches en cul de poule ?

En voyant l'homme-tamanoir, j'eus l'impression d'apercevoir la radiographie politique de cette société. Une nausée me prit et, pour de bon, je descendis de cette galère.

« Qu'y étiez-vous venu faire ? dira-on, *ces gens sont inintéressants »* ; *« ils représentent une minorité »* ; *« pourquoi avoir braqué vos projecteurs sur ce mince grouillement ? »*. Parce que je soupçonnais que la légende dorée de l'argent, du plaisir et du pouvoir recélait une immense misère et parce que j'avais envie d'y aller voir. En outre, je ne pense pas que *« ces gens soient inintéressants »*, même s'ils *« représentent une minorité »*.

Avant tout, ils ont de l'argent, et avec cette denrée ils sont les maîtres occultes ou insolents de notre société. Ensuite, il est banal de répéter que nous vivons en Occident une décadence ou un déclin et c'est Fellini qui me disait : *« J'ai voulu décrire une société crépusculaire. »* A mon rang, j'ai voulu frôler les fantômes qui peuplent ce crépuscule. Forcément, j'ai décrit les plus hauts, les plus apparents, ceux qui se découpent le mieux à travers les nuits d'orages qui s'annoncent.

Si j'étais médecin je dirais que j'ai fait un « prélèvement ». Sous le microscope, en auscultant ce qu'un de mes lecteurs appelle trop vite « un petit grouillement », j'ai constaté que ce qu'il est convenu d'appeler la classe dirigeante a perdu son ombre et son âme.

La classe dirigeante ? Mais oui, « ils » sont les maîtres dont les mains se crispent sur les commandes d'un pouvoir qu'ils sentent trembler entre leurs mains. Le pouvoir politique, ils l'ont. L'homme-tamanoir n'est plus président du Conseil, mais, si nous avons changé de régime, l'argent n'a pas changé de coffres et les Max, les Bernard, les Maupé n'ont qu'à puiser dans leurs réserves de domestiques pour continuer de régner sous de nouveaux masques. Sous celui de Colandur, par exemple, réplique exacte de l'homme-tamanoir.

Le rideau d'or

Cet argent, cet énorme argent qu'ils possèdent, leur permet d'entretenir des bases — en termes de stratégie militaire — où bon leur semble. Que ça bouge ici ou là, et ils replient leur or pour le jeter autre part s'ils ne peuvent colmater la brèche. Si le Sud-Vietnam devient « peu sûr », prestement ils rapatrieront leurs capitaux et, du jour au lendemain, l'ami Ngo Din Diem sera abandonné.

« Si Diem n'est pas ferme, ça sera l'exode, dit Maupé. *Il faudra alors que les Américains le soutiennent gratuitement. »* Batista égalait « sucre », Diem égale « caoutchouc », Verwœrd (en Afrique du Sud) égale « De Beers » et « mines d'or », Algérie égale « pétrole ». Et Bernard ajoutait : *« Dans les prochaines années, il faut s'attendre à la nationalisation complète de toutes les sources d'énergie. C'est fatal. Donc, ça n'est plus de ce côté-là qu'il faut jouer. »*

Il employa, comme je vous le dis, le mot « jouer »... Et Max, à qui l'Afrique du Sud donnait bien des soucis, non point à cause des nègres mais de la De Beers, prophétisait : *« C'est grave, mais il ne faut pas perdre son sang-froid, il y en a encore pour cinq ans... »*

Dans les ministères, les banques, les conseils d'administration, la presse, cette « minorité », ou bien tient les rênes, ou bien les confie à des hommes à sa dévotion. Etre à la fois banquier, industriel, parlementaire — et directeur de journal, présider un conseil d'administration — et être en même temps parmi les animateurs d'une formation politique, voilà qui est banal de l'autre côté du rideau d'or.

« Ils ne sont pas tous comme ça », m'a-t-on rétorqué. C'est vrai. Mais je répète que je n'ai fait qu'un prélèvement. J'ai décrit ceux qui sont allés jusqu'au bout de leur aliénation, de leur folie et, secrètement, de leur désespoir. Tant qu'à faire, figurez-vous que je les préfère à ceux qui ne sont pas «comme ça» (ou plutôt qui sont « pareils ») mais qui camouflent leur vérité sous les croûtes d'un maquillage pharisien. Bons industriels (par exemple), bons pères, bons fils, bons époux, couchés tôt, levés avec le soleil, ils n'en sont pas moins truqués, et les morales auxquelles ils se réfèrent sont des garde-fous qui les protègent des abîmes où mes sujets ont eu, au moins, le courage de sauter.

Mais ces maîtres, à quoi croient-ils si d'abord dans la vie il est besoin d'une foi et d'une espérance ? Ils ont usé leur chair. Ils ont perdu leurs idées. Ils ne croient à rien. Si, à l'argent. Leurs fêtes, leur culture, leurs décors ne tiennent debout qu'à coup d'injections d'or. Ils possèdent tout ce que l'argent peut acheter — les palais, les plaisirs, le pouvoir, les femmes, hélas ! — mais le « divertissement » dont ils sont les prisonniers creuse leurs traits d'une sorte d'angoisse. D'où leur vient-elle ? Du froid de morts prochaines qui glace leur corps. Tristes Faust, ils pressentent qu'ils n'achèteront pas la vie. Ils sont damnés. Ils le savent.

JEAN CAU.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Sartre : « Nous sommes les victimes de Luther. »*

INTERVIEWÉ par l'hebdomadaire allemand « Der Spiegel », à l'occasion de la présentation des « Séquestrés d'Altona » en Allemagne, Jean-Paul Sartre s'est longuement expliqué sur son attitude à l'égard du protestantisme :

« Je crois que de nombreux protestants français agnostiques, je veux dire ceux qui ont perdu la foi mais ont conservé une morale protestante, sont les victimes de l'idée que la révolution égalitaire a été faite dès le moment où Luther a affirmé que chacun est le représentant de sa communauté religieuse. Ces protestants ont une idée formelle de l'égalité qui les rend incapables de voir que cette égalité n'est qu'une abstraction. J'en connais de nombreux qui pensent que toute idée représente l'homme universel, et ils énoncent aussitôt des jugements universels d'une telle rigueur et d'une telle abstraction que la réalité concrète de la situation leur échappe... Le protestant est un aristocrate de l'universel. »

(Cossira.)

MARTIN LUTHER.
Un aristocrate de l'universel.

Dans la suite de cet entretien, Sartre explique que Rousseau fut le Luther français et que *« la Révolution française avait créé une sorte de protestantisme laïc »*, et il conclut :

« La responsabilité totale face à Dieu est admirable dans la religion protestante dans la mesure où la foi subsiste. Dans ce sens, la supériorité du protestantisme à l'égard du catholicisme me semble complète. Mais l'indifférence religieuse à l'intérieur du protestantisme, l'orgueil de l'éducation protestante éloignent des véritables problèmes. A ce moment-là, l'éducation catholique est susceptible de retrouver sa valeur. Un catholique, impressionné par la responsabilité de légiférer, retrouve la modestie et ainsi la véritable place de l'homme. »

● *Paul Guyot ne verra pas « Un été en Brière »*

A cinquante-quatre ans, Paul Guyot est mort. Rédacteur en chef à « France-soir », il avait trouvé le temps de peindre (ses tableaux commençaient à être reconnus) et d'écrire. Son premier roman : « Les bois du Nord », injustement négligé par la critique, dépeignait le Saint-Nazaire d'avant la guerre — monde d'armateurs, de bourgeois ruinés et de peuple en révolte, qui a disparu depuis.

C'est à la clinique de Nantes, la veille de sa mort, qu'il apprit que son dernier roman : « Un été en Brière », allait être filmé. Pour le même livre, il avait également obtenu, il y a quelques semaines, le Prix des quatre jurys (voir « L'Express » n° 462).

Membre actif du groupe clandestin « Défense de la France » (c'était, pendant la guerre, le premier titre de « France-soir »), il assura, en août 1944, la sortie du journal.

● *Olympe Bhêly-Quénum : « L'ironie des Parisiens me désarme. »*

DEUX jeunes Africains qui se défendent, chacun à sa manière, d'avoir fait œuvre politique, publient cette semaine leur roman.

Le premier, Olympe Bhêly-Quénum, porte le nom d'une grande famille du Dahomey. Cet imposant gaillard, marié à une Normande, se trouve être, à 32 ans, un helléniste averti, un catholique convaincu et un expert en matière d' « oléagineux en A.O.F. » (à la suite d'une étude qu'il fit en tant que lauréat des bourses Zellidja).

— *On me dit aussi professeur. Ce n'est pas vrai : je suis pion, dans un lycée de la région parisienne.*

— L'histoire de votre « Piège sans fin » (1) est celle, je crois, d'une obsession ?

— *Exactement. Un jour, dans mon pays, un homme fut mis en croix. Des prisonniers le portèrent sur leurs têtes à travers toute la ville. La foule hurlait : « Méhoutô ! Nou é houi ! » (A l'assassin ! Qu'on le tue !)*

— Vous l'avez vu ?

— *Oui. J'avais huit ans. Ou dix ? Je ne sais plus. Je sais seulement que les gens trouvaient cela banal ; et que j'acquis, à cet âge, la conviction que les hommes étaient méchants.*

— Cette mise en croix figure dans votre roman ?.

— *C'est le sort d'Ahouna, mon héros. Sa femme, devenue folle, lui fait des scènes de jalousie que rien ne justifie. A bout de nerfs, il finit par tuer une autre femme, inconnue, qui lui rappelle la sienne. C'est à cause de ce meurtre qu'il sera « pilorié ».*

— Mais pourquoi êtes-vous hostile à la politique ?

— *Je ne le suis pas du tout, dans la vie. Quant au roman... Stendhal dit quelque part que la politique dans une œuvre littéraire, c'est comme un coup de canon au beau milieu d'un bal — quelque chose de grossier.*

— Comptez-vous vivre en France ?

— *Je ne crois pas. Cette ironie perpétuelle des Parisiens, voyez-vous, nous désarme et nous rend réticents. J'aimerais rentrer là-bas.*

(1) Stock.

● *Les prix : Sainte-Beuve, Liberté et Del Duca.*

LE roman de Gilbert Prouteau, « La peur des femmes » (Grasset) a été couronné par le jury du Prix Sainte-Beuve, ainsi que l'essai de Nicole Vedrès, « La suite parisienne » (Mercure de France).

Egalement cette semaine, Léon Lennemann s'est vu attribuer le Prix de la Liberté pour son livre : « La Tragédie juive en U.R.S.S. » (Desclée de Brouwer).

La bourse de la Fondation Del Duca a été décernée cette année à Jean-Pierre Chabrol et Jacques Coudol.

● *Malek Haddad : Dieu est son garde-fou.*

DANS le troisième roman de Malek Haddad, où il ne se passe rien — sinon dans l'âme d'un médecin musulman établi en Provence — le style compte pour beaucoup. C'est celui d'un poète.

— *« L'Elève et la Leçon » (2) est en effet un roman poétique ; ou de la poésie en prose. Notez, je vous prie, que je tiens essentiellement à cette confusion.*

— Mais vous gardez les pieds sur terre ?

— *Absolument. Je suis un réaliste, mais aussi un romantique attardé. « Qui fait, selon mon éditeur, du Debussy, alors que de nos jours on fait du Pierre Boulez. » Les critiques se plaignent de mes fioritures — on oublie que je suis oriental.*

Il a beau être Berbère de père et mère, et musulman, on le prendrait, à la rigueur, pour un Anglais.

— *C'est un dialogue entre deux générations : celle d'un vieil homme qui se veut bien tranquille ; et de sa fille qui, enceinte, le somme de « faire passer » son enfant, et de venir en aide à son amant, un hors-la-loi algérien.*

D'où prise (et crise) de conscience, aiguë et nocturne, car le monologue du médecin se déroule en une seule nuit.

(2) Julliard.

— Vous avez déjà écrit un roman, « Je t'offrirai une gazelle »... (3).

— *... Où je disais que nous sommes seuls : c'est ma marotte.*

— Vous avez pourtant évolué ?

— *Non, mais j'ai découvert Dieu.*

— Lequel ?

— *Il n'y en a pas trente-six. A vrai dire j'ai toujours cru en Lui. Mais j'ai aussi cru en l'homme qui, lui, n'est pas grand-chose. Poète, j'avais besoin de le dépasser.*

— Et maintenant ?

— *Je suis essentiellement peureux, angoissé : Dieu est mon garde-fou.*

— Vous êtes un Arabe écrivant en français. Cela pose-t-il des problèmes?

— *Formels ? Non. Mais sentimentaux, oui. Nourri de culture française depuis l'école primaire, j'écris difficilement l'arabe littéraire. Alors que les Algériens, pour la plupart, ne lisent pas le français.*

— Ce problème est général ?

— *Il se pose, en tout cas, à Kateb Yacine, à Mohammed Did, à moi... Mais nous ne sommes pas très représentatifs : les générations suivantes ne connaîtront pas la guerre, ni donc ce conflit.*

(Archives.)

MALEK HADDAD.
« Tout ce qui est grand me fait peur. »

Venu d'Aix-en-Provence, où il habite actuellement, Malek Haddad n'est à Paris (qu'il aime pas, lui non plus) que pour signer son nouveau livre.

— *Tout ce qui est grand me fait peur, dont Paris... Je n'aime que les enfants (il en a trois)... et les vieillards. Avec eux, au moins, je suis tranquille.*

● *Le 380.000ᵉ «Juste».*

ON se rue sur « La Fête » de Roger Vailland (4). Au point qu'une deuxième impression fut nécessaire, quarante-huit heures après la première. Ce qui porte déjà à 30.000 le nombre d'exemplaires mis en vente.

Et où en est le Goncourt, dont l'auteur, effaré par tant de bruit, s'est réfugié aux Caraïbes ? Au dire de l'éditeur radieux, le 380.000ᵉ « Juste » (c'est, au magasin de vente du Seuil, l'abréviation consacrée) vient de sortir... De son côté, « Château en Suède », de Françoise Sagan, a atteint, en trois semaines, les 41.000 exemplaires.

On a découvert, aux Presses de la Cité, que depuis l' « incident U-2 », les romans d'espionnage se vendent comme des petits pains.

ANNE GUERIN.

(3) Julliard.
(4) Gallimard.

LE NOUVEL ACADÉMICIEN

INCONSOLABLE d'avoir perdu Charles Maurras, l'Académie française vient d'élire son porte-coton. Journaliste, essayiste, critique, Henri Massis est depuis cinquante ans le réactionnaire modèle. Il ne s'est jamais trompé : il n'y a pas un talent un peu vif et original qu'il n'ait couvert de sarcasmes. Après avoir dénoncé dès 1929 la faillite d'André Gide, il l'a poursuivi de ses aboiements jusqu'au Prix Nobel et au-delà. Il a flairé dès l'origine le venin pernicieux, « le romantisme de l'adolescence » **qui infecte les premiers romans d'un François Mauriac et d'un Jacques de Lacretelle, et il n'a pas été moins lucide à l'égard d'un autre de ses nouveaux confrères :** « M. Duhamel est surtout un homme ignorant des choses dont il parle... Idéologue, M. Duhamel n'est rien qu'un verseur d'illusions verbales... ». **Il n'a oublié ni Romain Rolland, ce « femmelin » qui n'était guidé** « ni par l'expérience ni par l'entendement », **ni Roger Martin du Gard dont il souligne le faux dans la pensée et discute l'honnêteté artistique.**

Bernanos parlait à son propos de « ces malheureux qui, nés plus ou moins dépourvus de sincérité profonde, se sont travaillés pour s'en faire une ». **Et Gide avait noté chez Massis sa curieuse impossibilité de citer un texte exactement ou sans fausser sa signification : faussaire qui n'est pas forcément de mauvaise foi, ajoutait-il, et qui peut faire figure d'honnête homme** « aux yeux de nombreux lecteurs peu scrupuleux eux-mêmes ou d'esprit insuffisamment critique ». **Bernanos et Gide avaient sans doute discerné la tristesse de cette vie : M. Massis n'aime pas la vérité.**

(A.F.P.)

HENRI MASSIS.
Il n'aime pas la vérité.

R. K.

CONTRE-EXPERTISE

« A perdre haleine », « Je vous écris », par Marcel Arland

● ***Les deux nouveaux ouvrages d'un janséniste de la littérature.***

CEUX qui hantent la maison Gallimard savent qu'elle ressemble, avec ses murs ripolinés et ses chambres de confession, à une vaste clinique psychiatrique. Dans une pièce du second étage, à côté du sanctuaire où travaille celui que tous appellent « Gaston », derrière une immense table sur laquelle s'accumulent un nombre extravagant de livres et de manuscrits, on peut trouver Marcel Arland. C'est la salle de la N.R.F.

Voici de longues années — au début, on travaillait dans les petits locaux de la rue de Grenelle — que Marcel Arland célèbre, avec une opiniâtreté passionnée et une régularité de médecin de campagne, le culte de la Littérature. Culte difficile et obscur s'il en est, puisqu'il consiste à maintenir une tradition tout en aidant ceux que vient frapper la grâce de la nouveauté.

Un homme taciturne

A vrai dire, la personnalité d'Arland reste inconnue... Ceux qui « viennent à la N.F.R. » rencontrent un homme sévère et affable, souvent taciturne et qui ne s'anime guère que pour parler de peinture ou d'un manuscrit nouveau qu'il a lu avec un soin jaloux.

On sait aussi qu'avant la guerre, son roman, « L'Ordre » a reçu le prix Goncourt et que ce succès, loin de pousser l'écrivain sur les chemins de la facilité, du grand public ou de l'Académie, l'a conduit, au contraire, à suivre une voie difficile — la voie étroite du jansénisme littéraire.

Il existe pourtant un autre Arland qui ne se livre jamais, ou presque jamais, à ses intimes, un Arland dominé par des souvenirs obsédants et qu'une flamme sombre habite. C'est celui que nous révèle ce recueil de récits qui vient de paraître, « A perdre haleine » (1).

Nous découvrons alors un monde surprenant, mystérieux autant pour le lecteur que pour le romancier, un monde « habité », onirique, tragique, parfois convulsé. L'écrivain lui-même semble n'y entrer qu'avec une sorte de crainte. C'est l'autre face d'Arland, la part obscure de son être.

Quelques thèmes reviennent dans tous ces récits et soudent entre eux intrigues et personnages dans une unité suprenante que n'offrent pas souvent les romans.

Voici les couples, en apparence heureux, que sépare la distance d'un aveu non fait, d'un demi-mensonge, d'une fante cachée. Voici les vieilles filles qui ont survécu à un grand amour raté, des mères dont la vie a été brisée et qui se sont figées dans le souvenir des morts, des enfants humiliés, des maris bafoués qui aiment leur déchéance...

Ici, le mystère commence. C'est alors que s'établit une circulation secrète entre les personnages, comme si chacun des récits d'« A perdre haleine » était une marche d'un long escalier conduisant à l'enfer d'Arland.

La Captive

La plus belle de ces nouvelles, « La Captive », offre un raccourci de ce monde convulsé et toujours totalement maîtrisé : un couple se défait et tente de retrouver son amour sous le regard d'une vieille fille, dans la maison provinciale où l'homme a été élevé.

L'homme bute contre un souvenir caché et lancinant qui unit bizarrement l'image d'un cortège de chars de carnaval où l'on montrait une belle fille enchaînée à un poteau et le son d'un rire cruel, incisif qui avait alors glacé l'enfant, spectateur haletant.

Se mêlent alors les formes du bonheur présent, compromis, et l'interrogation posée à la conscience de l'homme par ce souvenir ambigu. Peu importe que la psychanalyse ait ici son mot à dire ; l'univers de la littérature n'est-il pas justement celui où les images névrotiques sont transposées par l'écriture ?

L'homme, au cours d'une nuit réellement fantastique, fait avouer à la vieille fille — la « grenouille » — que c'est elle, jadis, qui a ri et paralysé l'enfant pour longtemps. Suit, après cet aveu, la délivrance, joyeuse, panique, presque dionysiaque...

Cette ambivalence entre l'inquiète question posée au passé, la délivrance par l'aveu, la plongée dans l'enfer puis la joie retrouvée, donne la mesure de cet art surprenant qu'on rencontre dans « A perdre haleine ».

Ouverture sur la mer

Quand nous en sommes là, nous pensons connaître Arland et un autre aspect de son personnage nous échappe encore...

C'est que, certains jours, quand il fait trop beau et que les arbres des jardins Gallimard sont printaniers,

(1) Ed. Gallimard, 348 pages, 12 NF.

ENTRETIEN

Marcel ARLAND : Je ne m'intéresse pas à la politique

***C**OMME beaucoup d'écrivains, Marcel Arland vous écoute même lorsqu'il parle ; il termine sa phrase sans avoir pris garde, semble-t-il, à votre interruption, puis la relève.*

Le visage est impassible, la peau lisse, un peu tannée. Le corps ne vous accueille pas, c'est la voix qui s'en charge : une voix retenue, dont on devine les capacités de violence et d'exaspération, mais qui est nue. Qui touche parce qu'elle est nue.

De temps à autre il sourit, le bas du visage se met à trembler comme le menton d'un enfant prêt à pleurer, et il sourit. Un sourire qui ne fait réponse à rien, qui est de lui seul : c'est qu'il vient d'atteindre, et d'exprimer, une vérité sur lui-même.

Il haït les mots, qui font écran, vous tance et vous reprend dès qu'il a cru percevoir ce qu'il nomme « un lieu commun », et il aime les mots, il n'aime qu'eux et s'en sert de toutes les façons : pour tenir son interlocuteur à distance, l'amener à lui, faire souffrir, caresser, creuser.

On comprend alors l'immobilité de cet homme : pour servir à tous ses mouvements il a les mots, il n'a besoin de rien d'autre. — M. C.

— Qu'est-ce qui vous a conduit à devenir un écrivain-critique ?

M. ARLAND. — J'ai été amené à faire de la critique très jeune, parce que Jacques Rivière me l'a demandé. Il dirigeait la NRF vers 1922 et il m'a dit : « Voudriez-vous écrire un essai sur votre génération ? » J'avais vingt-trois ans. J'ai accepté. Et j'ai fait un article qui s'appelait « Le nouveau mal du siècle », et que Rivière a publié en le faisant précéder d'un article de lui où il disait : « Ce jeune homme, il ne faut pas prendre tout ce qu'il dit au sérieux. »

— Trouvez-vous que cette génération souffre également du mal du siècle ?

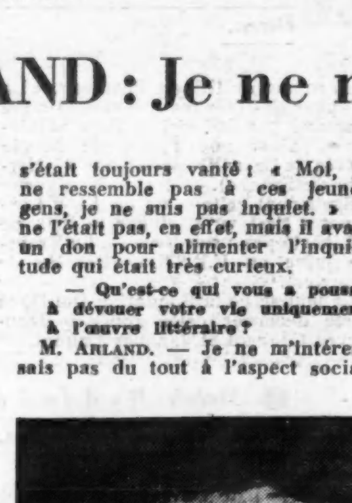
M. ARLAND. — Moins sensiblement. Vous êtes attachés à quelques aînés, pas tellement vieux d'ailleurs, alors que nous avions l'impression d'être à peu près séparés de tout. Je voyais Malraux presque tous les jours à ce moment-là, nous avions tous les deux subi l'influence de Barrès, du premier Barrès, de celui de « L'Homme libre », puis nous l'avons abandonné pendant la guerre, au moment où il est devenu le chantre politique qu'il était.

— Mais ce mal du siècle ne différait-il pas chez chacun ?

M. ARLAND. — Certainement. Gide aussi avait exercé sur nous une profonde influence. Mais Gide s'était toujours vanté : « Moi, je ne ressemble pas à ces jeunes gens, je ne suis pas inquiet. » Il ne l'était pas, en effet, mais il avait un don pour alimenter l'inquiétude qui était très curieux.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à dévouer votre vie uniquement à l'œuvre littéraire ?

M. ARLAND. — Je ne m'intéressais pas du tout à l'aspect social et politique des choses. Je me pensais d'ailleurs trop maladroit pour m'exprimer. Alors tout ce que je pouvais essayer, c'était d'écrire une œuvre.



(Charpentier.)

MARCEL ARLAND.
« Se garder des attitudes. »

— Envisagiez-vous une forme à cette œuvre, une direction ?

M. ARLAND. — Non. Je me disais : j'essaierai d'être le plus sincère, le moins déclamatoire possible.

— D'où vous venait ce désir de sincérité ?

M. ARLAND. — Ce qui a beaucoup compté pour moi, ce fut l'apparition du surréalisme, puis du dadaïsme et du groupe de Breton. L'allure prophétique, les écritures automatiques, les délires... Peut-être était-ce bon pour eux, mais pour moi-même je ne l'admettais pas. Je me disais : ou ces choses sont graves, et alors ce n'est pas d'un excitant que j'ai besoin. En fait, j'avais plutôt besoin d'un apaisement (que je n'ai pas trouvé).

— Vous dites « être le plus sincère possible »...

M. ARLAND. — Je préférerais employer des mots moins éclatants, mais disons : se garder le plus possible des attitudes...

— Vous employez les mots avec tant de précautions, parfois, qu'on se demande si vous croyez vraiment qu'ils peuvent servir à communiquer. Et même s'il peut y avoir communication entre les êtres ?

M. ARLAND. — Oui, j'y crois beaucoup. Je ne suis pas superstitieux, mais chacun de nous, je crois, a eu des avertissements. Tenez, avant-hier, vers trois ou quatre heures (je dors mal), j'ai été réveillé et, tout à coup, je me prends à penser à Supervielle, en me disant : « S'il venait à mourir, je ne me pardonnerais pas de ne pas l'avoir vu depuis un an. » Ce n'était pas ma faute : j'étais malade et Jules était assez souvent absent. C'était cette nuit-là qu'il mourait. Une coïncidence. N'empêche que j'ai été extrêmement frappé quand on me l'a appris. J'aimais beaucoup Supervielle. Il y a eu peut-être des poètes de notre époque qui m'ont bouleversé davantage, Claudel surtout. Mais il n'y en avait pas que j'ai senti si proche de moi. C'était un des miens. C'était un homme de ma famille. J'aimais cette pudeur constante qu'il avait dans l'angoisse. Car c'est essentiellement un poète de l'angoisse. Une angoisse qui n'a pas cessé de croître et de le déchirer. C'était un homme très malheureux.

— Quel est l'axe d'une nouvelle pour vous, les personnages ?

M. ARLAND. — Je la rapprocherais d'un poème. Il ne s'agit pas du tout d'un poème en prose (dans la mesure où une nouvelle se rapproche d'un poème en prose, elle est détestable), mais pour le point de départ et le déclenchement, c'est pareil.

— Ecrirez-vous encore des romans ?

M. ARLAND. — J'espère bien. Je voudrais écrire aussi — il y a longtemps que j'y pense — sur Piero della Francesca. Non pas un livre de critique, mais une sorte de réflexion, de vie partagée, de méditation avec Piero della Francesca, sa pensée, son art. Sa personne, sur ce qu'on en connaît, est très satisfaisante.

— Vous aimez la peinture ?

M. ARLAND. — J'ai, pour la peinture, une passion très violente. Je pourrais attendre quelques mois avant de lire un livre, mais si on m'annonçait qu'on avait découvert un beau tableau, un Poussin par exemple, à Naples ou à Amsterdam, je ne pourrais pas attendre pour faire le voyage. Cela m'a pris assez jeune, quand, avec Malraux, qui était lui-même déjà très passionné, qui voulait surtout écrire un livre d'art plutôt que des romans, nous courions les musées ensemble.

Et puis j'ai eu des amis peintres. J'ai bien connu Chagall, Rouault.

— Dans vos nouvelles, il y a un sujet, me semble-t-il, qui prédomine, l'amour. La grande difficulté de l'amour.

M. ARLAND. — Je crois que c'est en effet le thème que j'ai abordé le plus fréquemment. La grande difficulté de l'amour, je crois qu'elle provient du malentendu entre deux êtres, ou du fait que l'un n'aime pas tandis que l'autre aime. Il peut s'agir aussi de deux êtres qui s'aiment. Et c'est à ce moment-là que le vrai drame commence.

— Vous parlez de l'amour comme d'une chose absolument grave, qui contient et surpasse toutes les autres.

M. ARLAND. — Il me semble que l'amour est un sentiment si complexe que d'abord on ne devrait jamais le nommer. Il met en jeu presque tous les ressorts d'un homme, toutes les possibilités, toutes les infirmités d'un homme. C'est aussi, je crois — je m'en rends compte maintenant — que l'amour est lui-même un combat entre l'ombre et la lumière — nous n'allons pas jouer les pères de l'Eglise ! — entre une partie charnelle et une partie spirituelle. Dans la partie charnelle, il y a aussi l'ombre et la lumière, etc.

— Ce combat entre l'ombre et la lumière, on a le sentiment que vous l'avez mené toute votre vie, dans toutes vos œuvres ?

M. ARLAND. — Il me semble. Mais personne n'est aussi ignorant qu'un écrivain sur ce qu'il fait.

l'écrivain s'échappe de Paris, prend sa voiture et se lance en d'interminables promenades. Il m'est arrivé de l'accompagner ainsi au long de petites routes qui conduisent à des églises romanes abandonnées, des cimetières, une brusque ouverture sur la mer. Alors, Arland s'arrête, s'enfonce dans le paysage.

Peu d'hommes sont aussi amoureux de la campagne qu'Arland. Peu d'hommes attribuent autant que lui une vertu d'apaisement et de *consolation* (c'est le titre d'un de ses précédents récits) au voyage. Alors, il mesure la qualité de ses angoisses et tente de se reprendre en main.

Cet autre aspect d'Arland, un petit recueil de lettres imaginaires, « Je vous écris » (2) nous le livre. On y suit l'écrivain en Bretagne, près de Langres, dans son pays natal, où habite encore sa mère, en Auvergne, en Provence...

L'artiste tente de se comprendre lui-même, moins pour s'expliquer aux autres que pour élucider sa part maudite. Le paysage prend ici tout son sens et la campagne exerce toute sa vertu : l'un et l'autre sollicitent le spectateur de s'élever au niveau de l'art où l'homme ne ferait plus qu'un seul être avec le cosmos.

Maître de ses rêves

On comprend mieux l'art d'Arland, art difficile et secret qui ne cherche point à débaucher le lecteur. Lui-même a appelé « grâce d'écrire » cette sorte d'état d'hyperlucidité où l'écrivain parvient quand il a réussi à dominer en lui-même le thème obsédant qui ne se livrerait pas entièrement s'il sollicitait moins d'art.

Cette « grâce d'écrire » n'est pas seulement une technique, elle veut aussi être une morale. Dès son tout premier livre, « La Route obscure », Arland assurait déjà qu'un art qui ne fût pas aussi une interrogation éthique l'intéressait peu : c'est qu'il fait du style une vertu.

On comprend alors qu'il ait pu entreprendre cette histoire critique de « La Prose française » (3) voici dix ans : à travers l'évolution du langage littéraire français, c'est l'inquiétude, les passions, les diversités mêmes des attitudes métaphysiques et historiques qui se révèlent.

La « grâce d'écrire » a ses dangers : en recherchant ce *jansénisme* de l'expression, Arland s'est condamné au culte, souvent injustement secret, de l'art qu'un grand public ignore. En s'engageant sur ces chemins qui conduisent vers une toujours plus grande difficulté, en s'enfermant dans l'exigence du style, Arland a cependant conquis lentement un bien plus précieux, une force singulière et doublement attirante : celle de l'écrivain maître de ses rêves...

JEAN DUVIGNAUD.

(2) Grasset, 256 p., 8,10 NF.
(3) Stock, éditeur.

(Jean Mounicq.)

LOUIS-FERDINAND CÉLINE.
Boniment, parade, cabrioles et grimaces.

ROMANS

« Nord », par L.-F. Céline

● ***La suite de la chronique frénétique de Sigmaringen : Bardamu à nouveau seul contre tous.***

UN nouveau livre de Céline n'est pas, à proprement parler, une nouveauté : tant le récit et, surtout, le ton de ce récit nous sont à présent familiers. Céline réédite sans cesse le coup de tonnerre du « Voyage au bout de la nuit ». Nous ne faisons que reprendre une lecture interrompue. A nouveau les nuées, les faisceaux de foudres, le piétinement rageur, l'essoufflement illuminé. « Nord » (1) est la suite exacte (compte tenu d'un léger recul chronologique) de « D'un château l'autre », qui racontait, on s'en souvient, la très singulière existence de 1.142 condamnés à mort français dans un petit bourg allemand.

Chronoqueur malgré lui

« Je ne sais pas si Froissart, Joinville ou Commines ont fait exprès d'être mêlés aux événements qu'ils décrivent... Ils se sont trouvés là par la faute des circonstances historiques... Moi aussi, je me suis trouvé dans une histoire... Je n'y tenais pas du tout, à aller à Sigmaringen ! Seulement on voulait m'arracher les yeux à Paris ! On voulait me tuer ! Je me suis trouvé pris dans un tourbillon... » Par peur d'être épluché » en France, Céline a donc fui devant la Libération, et ce voyage risque de tourner en voyage au bout de l'Europe. « Nord » reprend le récit de ce tourbillon au moment où l'attentat manqué contre Hitler (juillet 1944) ajoute la pagaille à la superécrabouillerie. Vrai chaudron de sorcière que cette Allemagne coincée entre Américains et Russes, où bombardements, haines, complots, paniques et fureur de vivre secouent avec la dernière violence l'humanité la plus disparate — toutes les nationalités d'Europe, prisonniers, soldats, déserteurs, objecteurs de conscience, prostituées, nazis, anti-nazis, aristocrates, déboussolés. De Baden-Baden, où la nouvelle de l'attentat éclate dans un décor pour opérette viennoise, à Berlin, capitale de cauchemar que se disputent la peur, l'hystérie collective et la tracasserie policière, et de Berlin à un « dienstelle » situé dans un château à cent kilomètres vers le Nord, Céline, traqué, en compagnie de sa femme Lili, de l'acteur Le Vigan et de son chat Bébert, semble conduire un bal vertigineux. Avec la jubilation morose que l'on sait, il fait exploser sous nos yeux un univers qui tient de Shakespeare, de Hoffmann et de Fritz Lang.

De ce « Kaputt » frénétique, de ce typhon en forme de fresque, le personnage central est évidemment Céline. Sans quitter le plan du délire, l'épopée cède au lyrisme. L'autojustification, la rancœur, la rage de s'être montré si « con », la provocation, l'incommensurable mépris pour notre monde (« le monde nouveau, communo-bourgeois, sermonneux, tartufe infini, automobiliste, alcoolique, bâfreur, cancéreux, connaît que deux angoisses : *« son cul ? son compte ? », le reste, il s'en fout ! »*) composent un mélange parfaitement détonant. A cause de la monstrueuse, scandaleuse sincérité (ou impudeur, comme vous voudrez) de son auteur. On ne cesse de prendre notre « baveux » sur le vif, au cœur du cratère, en pleine éruption, pendant le déluge des laves. C'est du lyrisme à haute tension — que dis-je ! c'est de l'exhibitionnisme. Qu'on imagine un Victor Hugo lancé tous freins cassés, dans un schuss vertigineux, ou plutôt un Rabelais à réacteur. Rabelais, non parce que l'un et l'autre recourent à la grossièreté (ce qui serait une vue bien simple), mais parce que chez l'un et l'autre, la « grossièreté » est l'expression nécessaire d'un « grossissement » dans la vision du monde. *« Les chroniqueurs sans conscience rapetissent, expliquent, mesquinent les faits ! Oh ! votre serviteur... du tout ! le respect des somptuosités ! »* (« Normance »). Je vois dans Bardamu-Céline le Pantagruel de l'ère atomique, non plus bénisseur d'une Renaissance dont il attend tous les miracles, mais en pétard (au sens propre) contre son époque, embarqué, malgré lui, dans une répugnante expédition (qui n'est plus imaginaire), secoué d'une frénésie verbale qui abandonne rarement le mode de l'émeute individuelle. Ferdinand la Colère, ou le Grand Soir fait homme.

Une éruption volcanique

La force (la sincérité) de Céline vient de ce qu'il s'est forgé, comme Rabelais, un langage à la mesure de son lyrisme. Céline, c'est essentiellement un souffle, un style — ou, selon sa propre expression, une « certaine petite musique ». Il a transporté l'éruption volcanique dans le vocabulaire, la syntaxe et la ponctuation. Ecriture en transes, ouragan des couleurs, « Nord » progresse encore, semble-t-il, sur la voie de la libération stylistique, vers l'expression immédiate du rendu émotif, l'exacte répercussion des vertiges. On ne peut rêver accord plus étroit entre ce style brutal, déconcertant, où le raffinement suprême conduit à l'utilisation d'une syntaxe « à l'état sauvage », et la sauvage apocalypse de notre récente Histoire, la chute de cette maison Usher qu'était l'Allemagne nazie.

Non plus qu'accord plus intime entre cette écriture et ce picaro de la banlieue parisienne, ce dynamiteur verbal, ce Pierrot bourru, bouffeur de nuages naviguant, entre mémoire et prophétie, du rabâchage à la vaticination, ce vieillard haineux, génial et radoteur, ce vieux clown grandiose d'un cirque à l'échelle de notre globe où il assure à la fois le boniment et la parade, les cabrioles et les grimaces, la voltige et le dressage des fauves — ricanant d'angoisse à l'idée du dernier rivage.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. Gallimard, 461 pages, 17,50 NF.

INDISPENSABLES A LA BIBLIOTHÈQUE DE TOUT HOMME CULTIVÉ...
les œuvres complètes illustrées de
HONORÉ DE BALZAC
EN 3 VOLUMES IN-4° RELIÉS DOS CUIR
3700 pages - 500 illustrations
POUR

1 F PAR JOUR
DEMANDEZ LA NOTICE ILLUSTRÉE ET LES CONDITIONS PRÉFÉRENTIELLES DE SOUSCRIPTION
A CETTE NOUVELLE ÉDITION
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A L'ÉDITEUR
GUY LE PRAT, 5 RUE DES GDS-AUGUSTINS - PARIS 6e

HISTOIRE

Incas, Mayas, Peaux-rouges.

Les contemporains des conquistadores vous parlent.

DANS la mythologie que l'individu porte en lui, il arrive que les Indiens occupent une place privilégiée. Les raisons de cette faveur sont multiples : prestige de civilisations (l'incasique, la maya, l'aztèque) qui furent grandes et déchurent brutalement, dès que les conquérants blancs portèrent leurs premiers coups ; identification à l'Age d'Or du temps où les Indiens du nord de l'Amérique vivaient à « l'état de nature » ; une autre raison encore : les structures mentales particulières à ces peuples et peuplades nous fascinent ; l'explication des mystères du monde et de la vie, c'est à la poésie, au merveilleux, à la magie qu'ils la demandaient quand nous autres, grands et pauvres Blancs, la trouvons dans une sèche science.

Quatre livres nous offrent aujourd'hui l'occasion de nourrir notre passion des choses indiennes. Trois d'entre eux ont paru dans la collection « Découverte de la Terre » qu'Alain Gheerbrant dirige au Club des Libraires de France ; l'autre, « Anthologie des Mythes, Légendes et Contes Populaires de l'Amérique » (1), paraît être le dernier écrit de Benjamin Péret, mort voici quelques mois.

Ces cinq dessins, dus à Guaman Poma de Ayala, sont extraits du seul codex péruvien qui nous reste (17e siècle). Ils racontent l'histoire de Atahualpa, le dernier des Incas, attiré dans un guet-apens par le Conquistador François Pizarre. Le dernier dessin montre la mort de Pizarre.

Les Espagnols chez Atahualpa.

Atahualpa chez les Espagnols.

Commentaires Royaux

« Les Commentaires Royaux ou l'Histoire des Incas» (2) est l'œuvre de Garcilaso de la Vega né en 1539, mort en 1616. L'ouvrage parut à Lisbonne en 1609. Sept ans avant la naissance de Garcilaso, quelque quatre cents Espagnols, François Pizarre en tête, sont entrés à Cuzco, la capitale du Tauhantinsuyu (le Pérou actuel), ruinant un empire qui, écrit Jean Descola dans « Les Conquistadores », « s'étendait sur plus de trente-deux degrés de latitude, soit approximativement la distance de Paris au Cameroun ». On comprend l'intérêt de ces dates : Garcilaso — il devait à vingt et un ans quitter le Pérou à tout jamais — a passé son enfance et son adolescence dans l'intimité d'un peuple qui vécut les grandes heures de l'Empire et celles de la déchéance. Les gens qu'il fréquenta furent tous des protagonistes ou des témoins de la tragédie. Mû par une immense et douloureuse curiosité, Garcilaso va fixer, pour l'éternité, les grands et les petits traits d'une civilisation moribonde qui, bientôt, ne vivra plus dans les mémoires mais se survivra par le seul témoignage de la pierre. Garcilaso nous dit que, grâce à sa connaissance du quechua, la langue indigène, il enquêta par les marchés, les rues et les ruines de Cuzco, alors capitale. Il essayait sur lui les médecines locales, assistait aux sacrifices que quelques vieux prêtres rendaient encore au Soleil, interrogeait toute sa parenté et fixait la tradition orale de ses ancêtres. Quand il se retirera du monde pour écrire, il ne lui manquera que d'informer ses prodigieuses connaissances.

Garcilaso nous retient par un trait de sa destinée : c'est un métis, le fils d'un Espagnol de grande noblesse et d'une princesse inca. Par sa mère, il est le petit-neveu de Huaina Capac, douzième souverain du Pérou et qui mourut à la veille de l'arrivée des Blancs. Voilà qui lui donne un relief extraordinaire : Garcilaso est partagé entre l'amour du Pérou et celui de l'Espagne.

L'essentiel, cependant, n'est pas là et le très catholique Garcilaso, s'il ne prise guère la religion de ses ancêtres les rois incas et leurs prétentions à descendre du Soleil, sait reconnaître leurs mérites. Tout son livre est un péan entonné à leur gloire. Il décrit l'expansion incasique, conte l'histoire des souverains depuis le premier, Monco Capac, jusqu'à Atahualpa. Avec un art consommé, il fait alterner les récits de batailles avec l'histoire des peuplades vaincues. Le lecteur assiste à des funérailles de rois, des chasses solennelles, connaît comment on élevait des ponts et comment fonctionnait le service des courriers ou celui des dépêches. On l'entretient de mœurs conventines et on lui décrit les zoos et les temples dédiés au Soleil, à Cuzco ou à Titicaca... Merveilleux Garcilaso ! Le dernier chapitre écrit par le premier écrivain du Pérou conte l'arrivée de Pizarre et de ses barbares blancs, assoiffés d'or. Récit sobre et qui touche profondément. Si grand le génie de Garcilaso que l'on partage une souffrance qu'il s'efforce vainement de céler.

Avec Bernard Diaz del Castillo, un Espagnol, le point de vue est différent. Il publie son livre, « Histoire Véridique de la Conquête de la Nouvelle Espagne », en 1632 (3). C'est le récit de la conquête du Mexique par Hernan Cortès et ses spadassins, quelque vingt ans avant celle du Pérou par Pizarre. L'ouvrage est écrit par un homme qui n'avait pas le souci de célébrer une patrie américaine et, d'autre part, croyait trop au bien-fondé de la conquête pour dissimuler les horreurs dont les Espagnols se rendirent coupables. Bernal Diaz conte l'hallucinante épopée de Cortès et de ses quatre cents conquistadores qui ruinèrent une des plus grandes civilisations de tous les temps et réduisirent un empire qui s'étendait du rio Panuco, au nord, jusqu'au Guatemala, au sud, et au golfe du Mexique, à l'est.

Le Serpent à Plumes

Le livre fourmille de traits, de détails qui rendent sa lecture passionnante de bout en bout. Il appelle la comparaison avec celui de Garcilaso: tous deux montrent d'évidence que la conquête du Mexique et du Pérou fut grandement facilitée par la croyance des indigènes au merveilleux. On doit dire de ce dernier qu'il ne leur fut jamais favorable. Les armes à feu, bien entendu, ne pouvaient que triompher des flèches, des javelots et autres massues. Il faut insister, au surplus, sur le rôle joué par les chevaux, que les Indiens n'avaient jamais vus et qu'ils prirent pour des divinités. Ils plaçaient dans leurs mangeoires, pour leur rendre hommage, des barres d'argent et d'or. Gestes que les Espagnols encourageaient, il va sans dire, dérobant le métal après le départ des Indiens et leur laissant croire que les chevaux l'avaient mangé. Voici plus étrange : les Incas, comme les Aztèques, pensaient que Pizarre et Cortès étaient la réincarnation de Quetzalcoatl, « Le Serpent à Plumes », personnage mystérieux que leurs pères avaient déifié, et dont ils attendaient le retour sur terre. En mourant, Huaina Capac avait prédit la venue de Quetzalcoatl, sous les traits d'un homme blanc. Voilà pourquoi Atahualpa ne se décida jamais à lancer ses guerriers contre les soldats de Pizarre — à mille contre un. Montezuma, le dernier souverain du Mexique, perdit un temps précieux à se demander si, oui ou non, Cortès était le Messie attendu. Il ne résolut jamais la question. De plus, au Mexique, le réveil du volcan Popocatepetl coïncida avec l'arrivée des Espagnols, phénomène qui frappa les Indiens de stupeur.

Bernal Diaz dit toutes ces choses et les pillages et les viols, les Indiens égorgés par des chiens dressés à cet exercice, l'obstination de Cortès qui échoua ses vaisseaux pour que ses spadassins, épuisés, ne puissent s'en retourner. Témoin oculaire, il a écrit sur cette expédition au Mexique l'ouvrage de base dont se serviront tous les futurs historiens de la conquête.

Avec Georges Catlin et ce livre étonnant, « Les Indiens de la Prairie » (4), l'Amérique du Nord entre en scène. Remarquant quelques Indiens, un jour qu'ils visitaient Philadelphie, Catlin eut la triple révélation de la couleur, de la beauté et de la simplicité. Il décida de vivre parmi eux et de les peindre. Parti en 1832, il passa huit ans à visiter les tribus, dans cette immense Prairie qui s'étend des Montagnes Rocheuses aux Monts Appalaches. Catlin connut quelque quarante-huit tribus, approcha quelque quatre cent mille Indiens. Quand il regagna le monde dit civilisé, il était riche de trois cent dix portraits et deux cents peintures à l'huile. Méconnu en Amérique, il voyagea en Europe et exposa, à Paris, aux salons de 1846 et 1859. Ses toiles arrachèrent à Baudelaire des cris d'admiration. On verra certaines d'entre elles en lisant son livre, traduit pour la première fois en français. L'ensemble, texte et reproductions, est remarquable. Une étude biographique nous apprend que Catlin termina misérablement sa vie et que la plupart de

(1) Ed. Albin Michel, 416 pages, 21 NF.

(2) (3) et (4) Club des Libraires de France.

Tandis qu'un nouveau « spoutnik » tourne autour de la terre, habité par un automate, le public s'interroge et s'inquiète : sommes-nous en présence d'un super-engin de destruction ou d'un prodigieux laboratoire cosmique, plate-forme de découvertes sensationnelles pour l'ensemble de l'humanité ?

UN LIVRE REPOND A CES QUESTIONS

Le premier ouvrage écrit par des savants soviétiques et publié en France :

LUNE, AN 1

paru dans la Collection GRAND PAVOIS, illustré de 140 documents inédits noir et couleur.

GEDALGE, Editeur. En vente chez votre Libraire : 10 NF

ATAHUALPA EN PRISON.

SUPPLICE D'ATAHUALPA.

ASSASSINAT DE FRANÇOIS PIZARRE.

ses toiles gisent aujourd'hui dans les mansardes des musées américains.

Son livre est fait de lettres et de notes qu'il a ordonnées. Catlin rapporte les mœurs des Indiens, au fur et à mesure qu'il découvre les tribus.

Mais ce livre inoubliable, comment ne pas dire qu'il est autre chose qu'une histoire savante et pittoresque ? D'abord, Catlin emploie toute sa force de conviction — elle est grande — à fustiger les idées reçues qui, là comme ailleurs, feraient un beau dictionnaire. Il dénonce le complexe de supériorité des Blancs et chante la beauté des Indiens, leur vie accordée à la nature. Davantage : tous ces Indiens, les Minataree, les Kaisteneau, les Pied-Noir, les Cheyenne, les Corbeau sont en voie de disparaître. Hier, quinze mille ou trois mille, aujourd'hui sept cents ou cent quatre-vingt-dix. Le gouvernement les déporte toujours plus au sud et les chasseurs blancs massacrent les buffles. Bien des tribus ne trouvent plus à se nourrir. Plus grave encore : les Blancs ont apporté l'eau de feu et la variole. De grandes épidémies couchent les Indiens par milliers. Catlin est désespéré : les solutions qu'il propose ne seront pas entendues. La dernière page du livre tournée, nous avons vécu l'agonie indienne.

Le goût du merveilleux

Le livre posthume de Benjamin Péret, qui clôt cette chronique américaine, s'ouvre sur une préface fervente, à la fois pleine d'enthousiasme et d'amertume. Péret dénonce les sociétés modernes où les religions et les rationalismes, à des fins homicides, captent le goût du merveilleux qui, dans les sociétés dites primitives, suscite les mythes.

Son livre n'a d'autre objet que de nous rendre, s'il se peut, ce goût du merveilleux qu'on a laissé se perdre. Il se présente comme une compilation d'ouvrages français, anglais, américains, allemands, espagnols, portugais écrits par des ethnologues qui rapportent les mythes des peuples et peuplades américains du Nord, du Centre et du Sud. Péret a choisi, traduit et reproduit les mythes les plus beaux qui sont aussi les plus représentatifs d'une mentalité naturellement poétique. Voici, par exemple, sous forme de contes, l'énigme de la succession du jour et de la nuit, du soleil et de la lune, résolue par les Jivaros des confins du Brésil, du Pérou et de la Colombie. Voici encore, pour les Eskimos, l'un des peuples les plus fabulateurs de la terre, l'origine du vent — et le mystère de la création de la lune, conçue pour châtier un inceste.

Le livre de Péret montre d'abondance que les Indiens éprouvaient le besoin de *diviniser* tout ce qui les effrayait ou les nourrissait. Il y a là, peut-être, une générosité dont on a perdu jusqu'à l'instinct. Lisez ce livre des merveilles.

Quatre ouvrages à ranger sur le rayon le plus accessible, qui est celui des livres *précieux*.

YVES BERGER.

POLITIQUE

« Renouvellement du socialisme » par Edouard Depreux

● ***Pour une génération qui a horreur du vague.***

« L*E socialisme est né de la conscience de l'égalité humaine, alors que la société où nous vivons est tout entière fondée sur le privilège.* »

Par ce raccourci, Léon Blum définissait ce qui s'offre aux hommes comme solution de remplacement lorsqu'ils auront été pénétrés de la nécessité de la substitution d'un régime économique à un autre. Mais, parce qu'il est une morale et presque une religion autant qu'une doctrine, le socialisme n'est que « *l'application exacte à l'état présent de la société de ces sentiments généraux et universels sur lesquels les morales et les religions se sont successivement fondées* ».

C'est dire que le parti qui entend représenter le socialisme se doit de se mettre sans cesse « à la page ». Fidèle à ses principes, il doit en renouveler la présentation. Attaché à ses idées, il doit condamner la sclérose du vocabulaire. Aujourd'hui plus que jamais s'impose la révision de certaines méthodes d'autant plus décriées que la prétendue fidélité aux mots cache une trahison plus grande dans les actes.

Un résistant

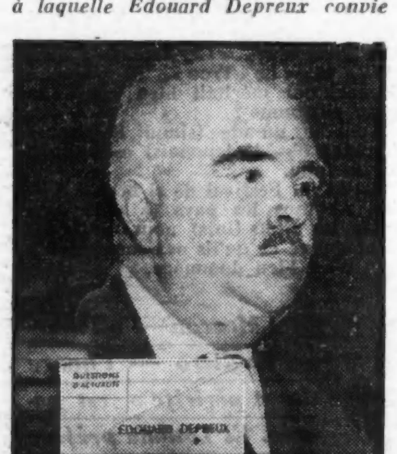
Parce qu'il fut un résistant véritable, parce qu'il sut pousser le scrupule jusqu'à fermer son cabinet d'avocat au lendemain de son entrée au Palais-Bourbon, s'appliquant spontanément une incompatibilité génératrice de morale peu courante, Edouard Depreux était tout qualifié pour aider à l'indispensable purification. Parce que, ministre de l'Education nationale, il préféra s'attaquer aux problèmes réels de l'école publique plutôt que de faire siens des slogans dérisoires, parce que, ministre de l'Intérieur, il fut le promoteur pour l'Algérie du statut de 1947 qui, appliqué, eût, entre autres, conféré la dignité à ceux qui ont engagé le combat parce qu'elle leur était éternellement refusée, il était désigné pour donner un contenu politique concret aux aspirations de notre temps. Parce que, ayant épuisé tous les recours, il eut la volonté double de laver de ses tares l'organisation socialiste et d'en faire un large mouvement ouvrier ouvert à tous, et qu'il devint le secrétaire général de ce parti, c'était à lui que devait revenir la tâche d'expliquer l'adaptation, le renouvellement qui s'imposent (1).

(1) Ed. Calmann-Lévy, 216 pages, 6,75 NF.

Edouard Depreux ne cache pas son ambition : convaincre hommes et femmes de bonne foi et les décider à collaborer à la définition et à la construction du socialisme moderne.

« *En* 1905, *lors de la naissance de la S.F.I.O., Jules Guesde y avait apporté la rigueur du socialisme scientifique ; Jaurès, la passion de la République ; Edouard Vaillant, le souffle révolutionnaire de la Commune de Paris. Le socialisme moderne doit réunir les héritiers de ces diverses familles spirituelles.*

« *Mais les générations montantes ont horreur du vague. Seules, des formules concrètes peuvent les attirer, les séduire. L'adaptation nécessaire doit donc être précédée d'une étude à laquelle Edouard Depreux convie*



(A.D.P.)

EDOUARD DEPREUX.
L'adaptation nécessaire.

tous ceux et toutes celles qui sont avides de transformations révolutionnaires.

« *La meilleure manière de ne point respecter le testament moral des pionniers, c'est de rabâcher, sans y changer un iota, les formules qu'ils employèrent à l'âge de la machine à vapeur... L'énergie atomique et thermo-nucléaire, l'électronique, l'automation, deux guerres mondiales, des révolutions, des expériences prodigieuses qui se sont déroulées dans les pays les plus divers, nous imposent de sérieuses méditations, si nous ne nous résignons pas à nous condamner volontairement à l'impuissance. Tel serait, tel est pour certains qu'il est facile d'identifier, le plus clair résultat d'un décalage entre le verbe et l'action.* »

Plein de verve, bourré de « mots », de citations, de formules, mais aussi de précisions et de chiffres, l'ouvrage du secrétaire général du Parti Socialiste Unifié, que préface Pierre Mendès-France, s'efforce à combler ce décalage.

Répondant à de multiples questions, et notamment sur les rapports entre le socialisme et la science, ou l'agriculture, ou le sport, l'auteur consacre de nombreuses pages au problème crucial de ce dernier tiers du vingtième siècle : la décolonisation.

Un réquisitoire

« *Il ne s'agit plus de ruser, de « donner et de retenir », de maintenir sous des appellations nouvelles des séquelles de colonialisme. C'est ainsi qu'on empêche la création des seuls liens nouveaux qui pourraient être efficaces, parce que librement acceptés par les intéressés, en vertu d'une « autodétermination » nullement vidée de sa substance par des délais, des réserves, des restrictions de toute nature. Jamais on ne dressera de réquisitoire assez sévère contre les dirigeants « socialistes » qui ont refusé d'éduquer leurs militants en vue de cette grande tâche de décolonisation qui aurait dû être essentiellement la leur. Loin de les désintoxiquer de tous les miasmes du nationalisme, ils ont développé chez un grand nombre d'entre eux l'esprit du « colonialisme petit blanc » qui a exercé tant de ravages.* »

Toutefois, dans le moment que nous vivons, il ne s'agit point, pour reprendre une formule célèbre, de se borner à expliquer le monde, « mais de le transformer rapidement pour le sauver ». Pour cela, il faut le comprendre. Et il n'est pas celui d'hier :

« *Il est normal qu'au milieu d'un tel bouleversement s'opèrent des ruptures, des reclassements, des chassés-croisés : un parti dit socialiste reprend les mœurs de l'ancien parti radical, lui-même déporté un peu plus à droite, tandis que des radicaux de gauche d'hier accomplissent, avec Pierre Mendès-France, l'itinéraire qui fut jadis celui de Jaurès puis de Francis de Pressensé, et trouvent dans le socialisme l'aboutissement logique de leurs combats pour la démocratie, postulant que la loi doit être la même pour tous. Ne l'est-elle donc pas ? Ecoutez la réponse d'Anatole France, dont ils ont comme nous saisi l'ironie mordante : « L'égalité majestueuse de la loi interdit aux riches aussi bien qu'aux pauvres de voler du pain et de dormir sous les ponts. » Que peut-on véritablement demander de plus ? Tout simplement de bâtir une société dans laquelle cette égalité ne sera plus seulement formelle, mais réelle.* »

Je ne crois sincèrement pas que mon accord avec les thèses exprimées ou mon amitié pour leur auteur soient exclusivement à la base de mon jugement sur les qualités d'un ouvrage qui devrait emporter l'adhésion du plus grand nombre. L'accent de sincérité qui s'en dégage — et d'autant plus que le style est moins « écrit » que « parlé » — est confirmé par la volonté de ne rien laisser dans l'ombre des difficultés elles-mêmes.

DANIEL MAYER.

(Archives.)

MARCELLO PAGLIERO.
Comment dit-on « ininflammable » en russe ?

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● ***Le but du jury de Cannes : faire plaisir à tout le monde. Eh bien !...***

LE treizième Festival du cinéma s'est terminé à Cannes avec éclat (Prix du plus beau dîner à Raoul Lévy, enterrement du Prince Ali Khan, etc.) et au milieu de hurlements. Malgré la présence de vingt athlètes porteurs de fanions, malgré les trompettes du Roi David, et le discours ministériel, un concert de sifflets a salué la lecture d'un palmarès qui aurait pourtant voulu contenter tout le monde.

(Agip.)

FEDERICO FELLINI.
On téléphone de Paris.

Palmarès chèvre-chou, établi par un jury qui (à l'unanimité, nous précise-t-on) n'a pas voulu « se mouiller ».

Quelle bizarre façon de récompenser que d'écarter justement ceux qui le méritent. Le jury rend hommage aux œuvres magistrales de Bergman et de Bunuel, mais décide que ce n'est plus la peine de leur donner des prix...

On donne aux Russes le prix de la meilleure sélection, mais ce sont deux films italiens qui obtiennent des lauriers.

Quant aux Américains, déjà fâchés, il se peut bien après l'accueil glacé (justifié) fait au film de Minnelli, qu'on ne les revoie plus.

Restent les Japonais. Ceux-là, ils peuvent être contents. « L'Etrange Obsession » ne méritait pas tant d'honneur — celui de figurer ex æquo avec « L'Aventure » qui demeure le plus grand film de ce festival.

(A une exception près, tous les membres du jury avaient détesté « L'Aventure », mais la critique a été si bonne que, là encore, les jurés ont eu peur de se tromper.)

Pour leur « Palme d'Or », les jurés ont volé au secours de la victoire. Le producteur de « La Dolce Vita », Louis Dollivet (également producteur de Jacques Tati, record de recettes de ces dix dernières années) avait d'ailleurs mené sa campagne de retournement de manière exemplaire. Chaque jour, dans le journal du Festival, une pleine page annonçait le chiffre des entrées, téléphoné dans la nuit de Paris. Il devenait de plus en plus évident que l'on ne pouvait pas ne pas couronner un film qui avait autant de succès.

Quant au double prix d'interprétation féminine, c'est bien mal connaître le cœur des femmes, et des actrices en particulier, que d'avoir ainsi pensé leur faire plaisir.

Enfin, pendant qu'ils y étaient pourquoi n'avoir pas mentionné le film yougoslave « Le Neuvième Cercle », et « Le Trou », de Jacques Becker, qui méritait bien cet hommage posthume ?

Tout le monde (sinon Fellini et l'étrange obsédé japonais) est reparti sur sa faim.

Après un Festival de si bonne qualité, où tous les pays (à part sans doute les Etats-Unis) nous ont vraiment donné ce qu'ils avaient de meilleur, c'est bien dommage.

● ***A Moscou — où tourne Pagliero — l'heure du « périrife » est sacrée. Et Tatiana préfère le théâtre.***

PENDANT que j'étais à Cannes, Monique Pagliero, qui dirige notre service de Documentation, est allée passer ses vacances à Moscou où Marcello Pagliero, avec une équipe franco-russe, est en train de tourner depuis plus d'un an « Vingt mille lieues sur la Terre », deuxième production franco-soviétique.

Voici ce qu'elle m'a raconté à votre intention :

« C'est à Moscou que je les ai retrouvés, après leur retour de Sibérie, encore tout endoloris par le froid de — 40° qu'ils avaient subi en extérieurs. Ils avaient filmé ces nouveaux bâtisseurs d'empire qui, avec un courage incroyable, fabriquent des villes entières (pendant les grosses pointes de froid à — 50°, on s'arrête quand même de travailler).

C'est aux studios Maxime Gorki qu'on tourne « Vingt mille lieues sur la Terre ». Ce studio, l'un des plus modernes de Moscou, produit onze ou douze films par an, et si l'on y a déjà fait des coproductions avec les Tchèques, les Yougoslaves, la Corée du Nord, c'est la première fois que l'on y travaille avec des Français. »

Personnage sérieux et solennel, le directeur, M. Britikov, est le producteur de tous ces films.

— *J'ai produit, entre autres, dernièrement, « Le Don Paisible » et « Quand passent les Cigognes », et je ne tiens pas à produire des quantités de films. Pour moi, seule compte la qualité. Quand le scénario de « Vingt mille lieues sur la Terre » m'a été remis, il était encore sous forme de documentaire. Je n'ai pas été très chaud. Chez vous comme chez nous, le grand public boude le documentaire. Les tractations ont été difficiles au début. Mais dans sa forme finale et romancée, je suis maintenant satisfait.*

Nous avons, en U.R.S.S., 65.000 salles de spectacle pour 4 milliards de spectateurs. L'industrie du cinéma est donc florissante. Savez-vous combien nous faisons de copies pour des films comme « Le Don Paisible » ou « Les Cigognes » ? 1.800 copies en 35 mm. Cela vous étonne ! (En France, quand un film marche remarquablement bien, on fait au plus 100 copies.) Mais nous envoyons des copies un peu partout et simultanément. Ainsi la copie circulera dans un temps très court et rapportera très vite de l'argent. »

(Archives.)

TATIANA SAMOILOVA.
Huit mois en Sibérie.

Pendant ce temps, Pagliero pique une colère. Il s'aperçoit que, depuis un mois, une interprète a traduit « pellicule ininflammable » par « pellicule inflammable ». Une erreur qui risque de coûter plusieurs jours de tournage.

Il est stoppé dans sa fureur : c'est l'heure du « périrife » (pause). Après quatre heures de travail continu, une pause d'une heure est obligatoire. Les syndicats y veillent jalousement. On abandonne les décors et on se précipite au « Bufiet ». Grosses saucisses avec une bière un peu tiède.

« Dehors on entend un grand branle-bas. Adine, dva, tri... le micro scande la mesure. Tout le monde en rang répète pour le défilé du 1er mai.

Il est minuit. Tout est fermé. Plus question d'aller au restaurant. On rentre à l'Ukrainia dans une chambre, manger un poulet un peu anémique acheté pendant la journée et arrosé d'une bière toujours tiède. Jean Rochefort (rôle du mécanicien-chauffeur) rêve d'huîtres bien grasses (les huîtres sont inconnues en U.R.S.S.), Pagliero pense à un illusoire rosbif saignant, Jean Gaven (rôle du photographe) déguste, en imagination, une interminable bouteille de beaujolais. Cela aidant, tout le monde rentre se coucher à son étage, sous l'œil lassé de la « Déjourné » (qui, malgré son nom, est gardienne de nuit).

« Au studio, dès le petit matin — on projette les « rushes » — Rochefort est d'un comique irrésistible. (C'est, à mon avis, l'acteur qui sortira vainqueur de cette distribution.)

« Mais tout n'est pas rose. La pellicule, développée à Léningrad, est poinçonnée pendant toute une scène. On a déjà détruit les décors. Il faudra les refaire.

« J'attends l'éclat. Non. Pagliero se résigne. Pendant ce temps, Cournot (le scénariste français) et les co-scénaristes soviétiques discutent ferme un détail du scénario. Cournot prévoyait un ours. Les Russes n'en veulent pas. Marguiton, le co-metteur en scène soviétique, s'en mêle. Il aide à la direction des acteurs soviétiques. Si la scène prévue comporte un acteur français avec l'ours, ce dernier n'en est pas moins russe. C'est donc sa responsabilité. On peut peut-être remplacer l'ours par deux bouledogues jouant au football. Niet — Nielza. Pas question.

« Voilà sans doute pourquoi nos Français sont là depuis si longtemps.

« Lundi matin, départ pour Ostankino, un ancien village à une vingtaine de kilomètres de Moscou.

« Tatiana Samoïlova monte et descend imperturbablement les escaliers. Une patience infinie (tout au moins apparente). Périrife (pause).

— *Demain je fais des essais pour interpréter « Résurrection », tiré du livre de Tolstoï. Toutes les héroïnes de Tolstoï me passionnent. Ce sont de « vrais » personnages,* me dit-elle. *Ce sera mon cinquième film après « Le Mexicain » (tiré d'un livre de Jack London), « Les Cigognes », « La Lettre qui n'a pas été envoyée »* (1) *et « Vingt mille lieues sur la Terre ». C'est d'ailleurs à l'occasion de ce film que j'ai passé déjà huit mois en Sibérie et que j'ai connu mon mari, Valeri Ossipov, qui est écrivain. Le film est tiré d'une de ses nouvelles.*

« Mais mon but véritable est le théâtre. Quand j'aurai acquis une certaine maturité, je m'y consacrerai uniquement. J'en ai fait un peu avec mon père, qui est très jeune (il interprète actuellement le rôle de Hamlet au Théâtre Maïakovsky). J'ai suivi les cours d'art dramatique du Conservatoire et j'ai fait de la danse. Je voulais d'abord devenir danseuse. »

« Un photographe étranger s'approche. Il veut faire des photos. Il lui demande de se maquiller. Elle fait la moue.

— *Non, après tout, je n'en ais pas envie et je ne tiens pas à paraître plus belle que je ne le suis au naturel.* »

MICHELE MANCEAUX.

(1) « La Lettre qui n'a pas été envoyée » était le troisième film de la sélection soviétique qui devait être présenté à Cannes, mais les Russes, considérant le succès de « La Ballade du Soldat », ont décidé de garder leur troisième atout pour un autre festival.

Ils ont donné une raison officielle : le montage du film n'était pas terminé.

Peut-être le jury a-t-il voulu se venger en ne couronnant pas « La Ballade du Soldat » !

STUDIO PUBLICIS - VENDOME - MARBEUF
Paramount présente Une production de
RAOUL J. LEVY
MODERATO CANTABILE
d'après le roman de
MARGUERITE DURAS (Editions de Minuit)
avec JEANNE MOREAU et JEAN-PAUL BELMONDO
Mise en scène de PETER BROOK Adaptation de MARGUERITE DURAS et GERARD JARLOT
Distribué par Paramount
Consécration de Jeanne MOREAU, Grand Prix de la Meilleure Interprétation Féminine du Festival de Cannes 1960

HOMMES

Tragédie à deux faces

● *Le jeune théâtre anglais a séparé Sir Laurence and Lady Olivier. Comment ? Voici l'histoire.*

Daily Mirror

LARRY AND VIVIEN

SHE SAYS: Sir Laurence wants to marry Joan Plowright

HE SAYS: I have no statement to make...

DAILY MIRROR REPORTERS

VIVIEN LEIGH, in a terse statement yesterday, said she is willing to give up her husband, Sir Laurence Olivier, so that he can marry actress Joan Plowright, 29.

Viv and Larry—the theatre's "royal couple"—have been married nineteen years. But for months there have been reports of a break-up.

'His Wishes'

Then yesterday Lady Olivier, 46, issued the statement in New York, where she is appearing in "Duel of Angels" on Broadway.

● This is a scene from John Osborne's play "The Entertainer," in which Sir Laurence Olivier is seen with Joan Plowright who played the part of his daughter

A LA UNE DU « DAILY MIRROR ».
Joan ne sait pas jouer les grandes dames.

ILS avaient fait le mariage le plus spectaculaire du monde du spectacle. Leur présence à une soirée était une garantie de succès mondain pour l'hôtesse. Leurs noms à l'affiche d'un théâtre assuraient à la fois un succès financier et les louanges de la critique. Leur « grandeur » aristocratique ranimait les souvenirs de l'époque précinématographique, lorsque les grands acteurs étaient les personnages les plus célèbres du monde, avant que Hollywood introduise dans le monde du spectacle le règne de la vulgarité — et du vice. Ils habitaient à Eaton Square, dans le quartier le plus élégant de Londres. Ils possédaient une somptueuse maison de campagne, Notley Abbey, où ils vivaient, entre deux rôles, une vie de comte et de comtesse. Ils roulaient dans une Rolls Royce conduite par un chauffeur en livrée. Dans l'univers du théâtre, ils étaient des personnages royaux. Et comme pour les personnages royaux, leur vie privée était au-dessus de tout soupçon. Leur mariage était « sûr ». Dimanche dernier, la grande illusion a été brutalement dissipée. De New York, Lady Olivier a annoncé que Sir Laurence était amoureux d'une jeune actrice et qu'elle ne s'opposerait pas à un divorce.

D'une certaine façon, l'événement marque la fin de toute une époque dans l'histoire du théâtre anglais. Les Olivier se sont mariés en 1941. Chacun d'eux l'étant déjà de son côté, leur spectaculaire histoire d'amour a conduit à un double divorce. Vivien Leigh était alors l'actrice de théâtre et de cinéma la plus connue d'Angleterre. En 1938, elle avait tourné avec Clark Gable le premier grand film épique moderne, « Autant en emporte le Vent ». Ce film lui avait valu un Oscar et avait battu le record de recettes de tous les temps. Par sa beauté (elle avait alors 27 ans) et par son magnétisme scénique, elle surclassait complètement le très doué, très appliqué mais plutôt quelconque Laurence Olivier. Celui-ci avait tourné dans quelques films et joué dans quelques succès de Shaftesbury Avenue. Mais dans la hiérarchie des acteurs anglais, il était écrasé par la gloire de John Gielgud, dont le « Hamlet » était considéré comme la plus grande performance du théâtre moderne anglais. D'un point de vue théâtral, Vivien Leigh s'était mariée « au-dessous d'elle ».

Un « bien national »

Pendant les vingt ans qui ont suivi, l'équilibre s'est modifié, d'abord imperceptiblement, puis de façon décisive. Vers la fin de la guerre, Laurence Olivier est entré à l'Old Vic Theatre — sorte d'équivalent privé de la Comédie-Française, créé pour faire revivre les classiques du théâtre britannique. En 1945, il a remporté pour la première fois de sa vie un grand succès de critique dans « Oedipus Rex », dans « Henry IV », de Shakespeare, et, surtout, dans « Richard III ». Grâce à une voix superbe, à une puissance qui restait néanmoins subtile, à une remarquable vigueur scénique (sa mort dans le rôle du roi Richard était une spectaculaire performance acrobatique), à une conception hautement « intellectuelle » du théâtre, il est devenu, presque du jour au lendemain, le meilleur acteur classique anglais.

Les triomphes, dès lors, se sont succédé. Laurence Olivier a créé sa propre maison de production pour filmer les tragédies de Shakespeare. « Henry V », « Hamlet », « Richard III » sont allés porter sa gloire d'acteur et de metteur en scène dans le monde entier. Il s'est fait acclamer à New York. Il est devenu l'une des principales valeurs d'exportation britanniques, presque un « bien national ». Enfin, il a été fait chevalier — premier acteur anglais à recevoir cette distinction depuis de nombreuses années. C'est alors qu'a commencé la période de grandeur des Olivier.

Pendant un certain temps, l'équilibre s'est maintenu entre les carrières de l'un et de l'autre. Vivien n'a jamais retrouvé un succès comme celui de « Autant en emporte le Vent », mais elle était encore l'actrice la plus demandée du théâtre anglais. Sa beauté de jeune chat siamois figé dans la porcelaine restait grande et son apparition sur la scène procurait toujours le même choc au public. Les gens disaient : « Vivien ne sait pas jouer mais elle n'en a pas besoin. »

Mais l'époque évoluait. Laurence Olivier avait toujours été un intellectuel du théâtre, intéressé surtout par les idées nouvelles pour la présentation des classiques. Or, vers le milieu des années 1950, le théâtre anglais a connu une soudaine et brutale révolution. Un groupe de jeunes gens a fondé la New English Stage Company, dont le quartier général a été établi au Royal Court Theatre, à Sloane Square. C'était un petit théâtre et ils avaient peu d'argent. Mais ils disposaient d'un atout capital : de nouveaux acteurs et de nouvelles pièces agressivement provocantes. Depuis des dizaines d'années, le théâtre moderne anglais s'était enlisé dans une succession de comédies de salon où les seuls problèmes abordés étaient ceux d'une haute bourgeoisie pratiquement disparue. Les directeurs de théâtre du West End n'acceptaient rien d'autre.

Un « malheur »

En quelques semaines, cette tradition confortable a volé en éclats. Le Royal Court Theatre a monté la pièce de John Osborne, « Look back in anger », œuvre cruelle sur les conflits de classes, écrite dans une langue « parlée » contemporaine. Cette pièce n'a pas été seulement le plus grand succès de critique depuis dix ans ; commercialement, elle a « fait un malheur ». Le Royal Court Theatre a poursuivi avec une série de pièces qui mettaient en scène des personnages réels, parlant une langue réelle et se posant les problèmes réels des années 1950, et qui étaient montées avec les nouvelles techniques théâtrales mises au point au London's Theatre Workshop. Toutes ont été des succès. Les directeurs de théâtre du West End ont fini par capituler et, en quelques années, le nouveau théâtre a submergé Londres.

En tant que doyen du théâtre anglais, Sir Laurence suivait l'affaire avec un grand intérêt. Il avait déjà fait tout ce qu'il était possible de faire pour rendre vie aux classiques. Il cherchait maintenant de nouveaux mondes à conquérir. Il est allé voir « Look back in anger » et la pièce lui a plu. Il a demandé à John Osborne d'écrire une pièce dans laquelle il aurait un rôle, et Osborne a composé pour lui « The Entertainer », histoire d'un acteur raté et vieillissant qui a fourni à Sir Laurence une merveilleuse occasion de mettre en valeur ses nombreux talents. Cette expérience a définitivement converti Sir Laurence au nouveau théâtre. Le principal rôle féminin de « The Entertainer » était tenu par une jeune actrice (26 ans), venue du nord de l'Angleterre, qui ignorait tout de la façon traditionnelle de jouer les « grandes dames » mais qui se passionnait pour les nouvelles techniques de jeu du Theatre Workshop. Elle s'appelait Joan Plowright.

Dans cette vie nouvelle, il n'y avait pas de place pour Vivien. Sa beauté se fanait. Elle était trop vieille pour apprendre les nouveaux « trucs ». Elle ne s'était jamais intéressée au théâtre « intellectuel ». Elle remportait encore des succès — comme dans « Sodome et Gomorrhe », de Giraudoux — mais sa réputation déclinait. Imperceptiblement, les liens entre les deux époux commençaient à se détendre, Sir Laurence vivait à Eaton Square et Lady Olivier à la maison de campagne. Puis, Notley Abbey a été vendue. On a dit que les Olivier avaient besoin d'argent, les expériences théâtrales de Sir Laurence rapportant beaucoup moins que ses anciens succès. On a parlé de mésentente, de divorce.

Enfin, la rupture a eu lieu. Le Royal Court Theatre a décidé de monter « Le Rhinocéros », de Ionesco, et en a proposé le rôle principal à Sir Laurence. Celui-ci a accepté et il a choisi Joan Plowright pour partenaire. La pièce, que Vivien a sans doute jugée incompréhensible, a remporté un énorme succès de critique. Pour Sir Laurence, ce triomphe était aussi un symbole : le temps était venu pour lui de changer totalement de vie, de tourner le dos à son ancienne carrière et de se jeter de toutes ses forces dans la bataille pour le nouveau théâtre. Et quel geste plus décisif pouvait-il faire que de divorcer de Vivien et d'épouser Joan Plowright ?

Cette tragédie personnelle en recouvre donc une autre : celle de la lutte entre les anciens et les modernes sur les scènes théâtrales de Londres. Vivien Leigh rentre dans l'ombre, entraînant avec elle les derniers vestiges de la dramaturgie traditionnelle. Et en faisant de Sir Laurence leur champion, les jeunes iconoclastes s'annexent le plus puissant personnage du théâtre anglais. A Londres, les acteurs, les auteurs, les critiques et le public observent, stupéfaits, perplexes, pleins d'espoir...

BRIAN GILBERT.

Cabarets Dancings

CARROLL'S Célèbre cabaret de FREDE 36, r. de Ponthieu. ELY. 46-60

MOULOUDJI
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35

Restaurants

CALAVADOS 40, av. Pierre-Ier-de-Serbie ELY. 27-28 BAL. 95-38

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

ENQUÊTE

L'opération U.F.A.

● ***M. Arno Hauke, 39 ans, a transformé une masse d'archives indéchiffrables en un empire industriel à la conquête du cinéma en Europe. Thomas Lenoir en dévoile ici les secrets.***

A l'affiche du Biarritz, salle appartenant à l'U.G.C. (1), « Sans tambour ni trompette », de Helmut Kautner, première coproduction franco-allemande depuis la Libération, succède au film allemand « Les Héros ne sont pas de bois », de Frantz Wirth. En même temps, au Rex, salle privée mais qui travaille généralement en circuit avec le Normandie et le Moulin-Rouge, autres salles U.G.C., sort une deuxième coproduction franco-allemande, « Les Pique-Assiette », de Jean Girault. Le 6 juin, à l'Ermitage, on prévoit « Les Folles », du metteur en scène allemand Rolf Thiele.

Est-ce un hasard ? Non. Derrière ces quatre films, en effet, un nom : la U.F.A.-Sofradis. Il s'agit des débuts d'une vaste offensive patiemment préparée.

(Archives.)

L'avant-guerre : « Le Chemin du Paradis ».
« Il faut créer des « films européens ».

Si tout marche comme le désire M. Hauke, l'industrie cinématographique française sera bientôt, le plus naturellement du monde, une industrie allemande.

« Quoi ? Mais le cinéma allemand n'existe pas !... Il monte de temps en temps un film, médiocre d'ailleurs. Alors que nous triomphons dans tous les festivals. Et puis il y a le contingentement... »

Or voici les faits :

1° le traité de Marché commun supprime le contingentement entre les pays membres, c'est-à-dire, en ce qui concerne plus particulièrement le cinéma, entre les trois nations productrices : France, Allemagne, Italie. Par paliers successifs, la liberté sera certainement acquise le 1er juin 1970 ;

2° le cinéma allemand est peut-être détestable mais il est florissant. Il a produit en 1958 115 films (la France 126, l'Italie 140), son économie est beaucoup plus saine que celle du cinéma français puisque 6.788 salles ont enregistré 753 millions d'entrées. Alors que, dans le même temps, les 5.778 salles françaises n'ont enregistré que 359 millions d'entrées ;

3° quand on dit que les films français ont une audience internationale, cela est vrai pour une dizaine de films par an, qui sont d'une qualité suffisante pour intéresser le public des capitales étrangères.

Mais l'ensemble de la production doit être amorti sur le marché intérieur.

Or, l'industrie française est, dans son ensemble, déficitaire. Et si nous avons assisté depuis déjà quelques années à une renaissance de l'inspiration, c'est en grande partie grâce à l'institution de la prime à la qualité qui encourage les producteurs audacieux à risquer l'échec commercial.

Cette institution vient d'être supprimée par le gouvernement ;

4° Il est partout question que l'Allemagne devienne propriétaire d'un grand circuit de salles situées en France, et ayant ainsi directement l'exploitation de ses films.

La lettre de Ludendorff

Quand on dit « l'Allemagne », il faut entendre l'industrie cinématographique allemande, c'est-à-dire la U.F.A. C'est-à-dire M. Arno Hauke

(Archives.)

L'après-guerre : « Sans tambour ni trompette ».
Un don pour la comptabilité.

qui, depuis quelques mois déjà, a célébré à Paris même le mariage de la société dont il est le directeur général, avec une société française, la Sofradis, dont il est l'un des quatre (sur six) administrateurs allemands.

Il n'y a rien d'équivalent à la U.F.A. en France. Mais tous ceux qui s'intéressent au cinéma, ou qui ont plus de quarante ans, se souviennent de ces trois lettres. Elles ont dominé, de leur sigle, tout le cinéma européen d'avant guerre. Danielle Darrieux, Michèle Morgan, Jean Gabin, Fernandel ont été des vedettes U.F.A.

Tout avait commencé en 1917, avec une lettre confidentielle du général Ludendorff à Hindenburg : « *La puissance du film comme moyen de propagande est considérable,* disait Ludendorff. *Il est de la plus urgente nécessité d'utiliser le cinéma pour élever le moral de la troupe, maintenir celui de l'arrière.* »

Ludendorff avait un plan : acheter les petites entreprises allemandes de production de films et les unir en un Konzern.

« *Nul ne doit savoir,* soulignait-il, *que l'Etat est acquéreur. C'est donc à des organismes privés, des banques influentes, habiles à cet ouvrage et avant toute chose inconditionnellement dévouées au gouvernement impérial, qu'il faut laisser conduire toute l'opération financière.* »

A la fin de 1917 était donc fondée, à Berlin, la « Universum Film Aktiengesellschaft ». Le président du conseil d'administration en était Emil Georg von Strauss, directeur de la Deutsche Bank.

Aujourd'hui encore, c'est la Deutsche Bank — sur laquelle règne Hermann Josef Abs, membre influent de la Démocratie chrétienne et ami intime du chancelier Adenauer — qui a en dépôt les actions de la U.F.A.

Les circonstances de la naissance de la U.F.A. n'étaient pas, en ce début du XXe siècle, un cas unique : ainsi l'achat de l'Aglo-Persian Oil Company par l'amirauté britannique en 1913, sur les instances de Winston Churchill et de Lord Fisher, afin de garantir à la Grande-Bretagne les moyens de sa prééminence maritime.

Le film comme arme

La défaite allemande survint trop tôt pour que la U.F.A. réalisât immédiatement le dessein de Ludendorff, mais une structure était mise en place : un trust à l'allemande, de concentration verticale, distribuant et exploitant lui-même dans 115 salles d'exclusivité les films produits par lui dans ses vastes studios de Babelsberg ou bien de Tempelhof, ou encore dans les anciens hangars Zeppelin de Staaken. L'Allemagne disposait ainsi de la plus puissante organisation cinématographique d'Europe, qui devait réaliser un bénéfice de trois millions de nouveaux marks en 1924-1925.

Si le rôle politique dévolu à la U.F.A. ne pouvait plus, ou pas encore, être de propagande guerrière, il lui revint très tôt celui d'ambassadeur. Puisque le film aidait l'Allemagne à rentrer dans le concert des nations, on pourrait lui demander au surplus de créer un climat favorable au placement des emprunts allemands à l'étranger, tisser un étroit réseau d'intérêts avec des financiers internationaux...

Au temps des plans Dawes et Young, cet effort fut d'abord dirigé vers l'Amérique. Des accords furent passés avec Universal, la Paramount et la Metro Goldwyn Mayer. Puis, la U.F.A. se lança à la conquête de l'Europe, constituant notamment en 1926 l'Alliance Cinématographique Européenne pour la diffusion en France des films d'outre-Rhin, qu'au lendemain de l'Armistice on avait déclarés « *proscrits pour quinze ans* »... Babelsberg se fit alors un principe de « *plaire à tout le monde* ». « *Il faut,* disait son chef de production, Erich Pommer. *arriver à établir un courant d'échanges qui permettront aux producteurs un rapide amortissement des films produits. Il faut arriver à créer des* « films européens » *qui ne seront plus des films français, anglais, italiens ou allemands, mais bien des films* « continentaux » *à large expansion dans toute l'Europe, et l'amortissement des frais se fera facilement.* »

A la veille de la grande crise économique de 1929-30, la U.F.A. n'hésitait pas à investir quelque deux millions de marks dans le film « Metropolis » de Fritz Lang. Le chômage sévissait en Allemagne, les recettes baissaient dans les salles, mais ces difficultés n'empêchèrent pas la U.F.A. de franchir une nouvelle étape. Ouvertement, elle chercha de nouveaux concours financiers. Ancien administrateur des usines Krupp, Alfred Hugenberg, chef des Casques d'Acier et du parti national allemand, trustait alors pour le compte de l'industrie lourde les moyens de presse et d'édition et il aspirait à ajouter le fleuron du cinéma à sa couronne. Il s'installa si solidement dans la U.F.A. que le gouvernement social-démocrate, quand il s'alarma, fut impuissant à déraciner son influence.

C'est alors que l'on vit paraître sous le label U.F.A. des films militaristes comme « La Dernière Compagnie ». Tandis qu' « A l'Ouest, rien de nouveau » y était encore interdit, on projetait dans les salles parisiennes « Le Concert de flûte de Sans-Souci », réquisitoire à peine déguisé contre le traité de Versailles.

Le même Hugenberg, toujours maître de la U.F.A., accepta en 1932 le portefeuille de l'Economie nationale dans le premier gouvernement d'Adolf Hitler. La prise du pouvoir par le national-socialisme fut pour la société de Babelsberg l'occasion de porter sa puissance au maximum. Elle se plia aux schémas thématiques du Dr Gœbbels et obtint en récompense le monopole absolu du cinéma allemand.

L'occupation de l'Europe, dans les années 40, offrit en royaume à la U.F.A. tout le cinéma européen. Dans ses bagages, l'armée allemande emmenait ses films jusqu'aux côtes de l'Atlantique, la mer Noire et la Volga...

(Archives.)

La guerre : « Le Juif Suss ».
« Ce n'est pas à nous de fournir de bons films aux Français ».

Félicitations de Gœbbels

Au printemps de 1943, une grande fête réunit le Tout-Berlin à l'U.F.A. Palast am Zoo : on y célébra en même temps que le 25e anniversaire de la U.F.A., le 10e anniversaire du cinéma hitlérien. Avant la projection du grand film en Agfacolor : « Les Aventures du baron Münchhausen », le Dr Gœbbels remit au nom du Führer la plaque de l'Aigle allemand au Dr Alfred Hugenberg, toujours président, et la médaille de Gœthe au Dr Kliszch, directeur de la U.F.A. Mais si les remerciements officiels des maîtres du nazisme comblaient d'aise les patrons du supertrust, ils étaient plus intéressés encore à l'exploitation de 7.000 salles dans toute l'Europe, sur un total de 25.000, et à l'édition de leurs bandes d'actualité en 29 langues.

« *La guerre nous a permis,* écrivait le Dr Gœbbels, *de résoudre les problèmes européens déjà mûrs... L'accomplissement de la mission européenne nous donne courage... nous conduit à grouper les problèmes dans*

(1) L'U.G.C., Union Générale Cinématographique, société d'économie mixte où l'Etat est majoritaire, a été constituée à la Libération pour prendre la suite de la Continentale, avec laquelle les Allemands dominèrent, sous l'occupation, le marché français.

tous les domaines qui se prêtent à l'unification. Le cinéma est précisément un de ces domaines... »

Cette phraséologie officielle n'était pas très claire. Mais les intentions de Gœbbels, elles, l'étaient, comme on peut en juger par un extrait de son journal à la date du 19 mai 1942 : « Greven (directeur de « La Continentale » à Paris) *a une technique tout à fait erronée : il considère qu'il est de son devoir d'élever le niveau du cinéma français... Ce n'est pas à nous de fournir de bons films aux Français et, surtout, ce n'est pas à nous qu'il incombe de leur donner des films à tendance nationale. Si les Français se contentent de films légers et un peu stupides, nous devons faire notre affaire de leur donner de tels films. Ce serait de la folie pure de notre part si nous entrions en concurrence contre nous-mêmes. Notre politique en matière de cinéma doit être identique à celle des Américains à l'égard du continent américain. Nous devons devenir le pouvoir dominant du cinéma européen... Nous devons tenter d'empêcher la création de toute industrie nationale du cinéma, et, si cela est nécessaire, nous engagerons pour nos studios de Berlin, Vienne ou Munich les vedettes et les techniciens qui pourraient nous aider à atteindre ce but...* »

A Rome, le Dr Meltzer, de la U.F.A., au cours d'une réunion de la Chambre Européenne du Film, déclarait à la même époque : « *Aujourd'hui, cinéma européen pour l'Europe. Demain, cinéma européen pour le monde. Nous ne pensons pas seulement à l'Atlantique, mais aussi à la Méditerranée, à l'océan Indien, au Pacifique...* »

1945 : la U.F.A. s'écroule, avec le nazisme auquel elle avait lié son sort, dans les ruines du IIIe Reich.

Le magicien qui va la faire renaître de ses cendres s'appelle Arno Hauke. On va voir que le mot magicien est celui qui convient.

Le secret d'Arno Hauke

Comment cet homme, qui ne connaissait rien au cinéma, a-t-il pu, dans les quelques années qui suivirent son retour en uniforme poussiéreux de jeune officier vaincu de la Wehrmacht, reconstituer le Konzern mutilé, dispersé, condamné à mort ? Le secret d'Arno Hauke, c'est la facilité qu'il a, il le dira lui-même, de lire les documents comptables les plus compliqués et les plus rebutants avec la même facilité et le même enthousiasme que d'autres lisent les romans policiers.

Ce roman policier-là commence aux derniers beaux jours de l'été de 1949. Arno Hauke, qui n'est alors qu'un mince jeune homme de 28 ans, diplômé des Sciences économiques par l'Université Friedrich Wilhelm de Breslau, employé de la Société fiduciaire allemande, arrive au château de Varenholz, bourg très romantique de Westphalie. Que vient-il faire dans ce château ? Dépouiller, précisément, la montagne de documents et de livres comptables qui encombrent les salles de danse. Chargé en toute hâte dans des camions à l'ancien siège social de la U.F.A., Kransenstrasse, Berlin, tandis que Hitler se donnait la mort dans son bunker et que les canons russes écrasaient la ville, ce précieux amas de papier avait été entassé là, dans un ordre parfait, prussien.

Apparemment, cela ne pouvait plus servir à personne, et il n'y avait plus personne pour s'y retrouver. Tous les anciens maîtres de la U.F.A. étaient internés. Tous les biens de la société étaient sous séquestre. Les studios de Babelsberg et de Johannesthal, qui se trouvaient à Berlin-Est, avaient été confisqués et attribués à la société nationalisée de la zone soviétique, la D.E.F.A. Les alliés de l'Ouest, dans leurs trois zones d'occupation, avaient chargé des Allemands des tâches d'administration en attendant une décision définitive sur le sort des biens saisis.

L'administrateur pour la zone britannique était un chimiste, anciennement employé de la U.F.A., et docteur en philosophie, le docteur Karl August Klatte. Comme il ne comprenait rien à la comptabilité, il avait chargé la Société fiduciaire d'apurer les comptes. La Société fiduciaire allemande était une entreprise privée, dont la spécialité était de recalculer des bilans financiers, mais qui était notoirement très liée à la Deutsche Bank.

A Varenholz, Hauke travaillait beaucoup. Ce qu'il avait découvert le fascina. C'était le fil d'Ariane qui devait le guider dans une course au Trésor. Il se mit à voyager dans toute la zone britannique, rassemblant 12 cinémas intacts et non réquisitionnés, des terrains bâtis, des capitaux, 679 copies de films inédits et inexploités, 1.630 copies de 693 films anciens.

Là-dessus, il advint que la Société fiduciaire pour laquelle travaillait Hauke fut chargée, en vertu de la loi n° 32 de la Haute Commission Interalliée, de la liquidation des biens de la U.F.A. Le docteur Haupt, directeur de la Société fiduciaire, dans ses fonctions de liquidateur général installé à Düsseldorf, eut besoin de la compétence de Hauke et l'appela à ses côtés. Puis, il mourut. Hauke était le seul qui eût quelque vue générale de l'affaire. Il succéda au docteur Haupt. C'était en 1951 et il avait 30 ans.

Salaire : 8 millions

Officiellement, Arno Hauke obéissait aux ordres des officiers britanniques de la commission de contrôle. Mais il avait d'autres contacts que les officiers britanniques et notamment le baron von Ostmann, directeur de la succursale de Deutsche Bank à Düsseldorf. Et son objectif n'était pas la liquidation de l'ancienne U.F.A., mais sa reconstitution, au nez et à la barbe des Alliés. Il raconte cela, aujourd'hui, comme une bonne farce. « *Ce fut, dit-il, un drôle de sport.* »

La base du Konzern restaurée, ce seront des salles de spectacle. Avec les fonds dont il a la gérance, Hauke en fait construire toute une chaîne. « *La tâche d'un liquidateur,* explique-t-il aux alliés, *n'est-elle pas de faire fructifier les biens qui lui sont confiés ?* »

Les biens fructifièrent jusqu'en 1953, date à laquelle les ordonnances alliées furent remplacées par une loi allemande, dite de « décartellisation ».

(Archives.)

MM. FOURÉ-CORMERAY, DIRECTEUR DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA, ET ARNO HAUKE (U.F.A.)
« *Ce fut un drôle de sport.* »

Aux termes de cette loi, les entreprises cinématographiques du IIIe Reich *pouvaient* être liquidées et personne n'avait le droit d'acquérir plus d'un studio ou plus de trois salles, sauf en cas d'urgente nécessité économique. Le gouvernement fédéral ne pouvait pas racheter ces biens, mais les banques y étaient autorisées.

Au printemps de 1956, un consortium bancaire, à la tête duquel le baron von Ostmann représentait la Deutsche Bank, se rendait acquéreur de la U.F.A. Pour remercier Arno Hauke de ses bons et loyaux services, le baron von Ostmann lui confia la direction générale du Konzern, aux appointements de 8 millions d'anciens francs par mois.

De son bureau, au cinquième étage du palais de béton qu'il s'est fait construire à Düsseldorf pour quelque 90 millions d'anciens francs, Arno Hauke, grâce aux 24 lignes téléphoniques directes installées sur sa table de travail, vaste comme un billard, tient aujourd'hui entre ses mains les fils qui relient entre elles des sociétés sœurs ou belles-sœurs, filles ou cousines, nées de rapports légaux, morganatiques, incestueux ou adultérins.

En voici un aperçu :

— Universum Film A.G. à Berlin-Tempelhof (sept plateaux permettant un volume de tournage de 25 films par an, un laboratoire de tirage en noir et en couleurs, des studios d'enregistrement) ;

— Trois autres sociétés de production : Terra-Filmkunst, U.F.A. Filmkunst, Berlin-Films.

— Une société de films publicitaires : U.F.A.-Filmverleih, avec des succursales pour l'exportation (à Amsterdam, Madrid, Londres et New York) ;

— Deux sociétés munichoises pour fabriquer le matériel d'équipement des studios et des salles ;

— La chaîne des cinémas U.F.A. Theater A.G. (55 « palaces » d'exclusivité à façade de marbre, répartis dans toute l'Allemagne Fédérale) ;

— Deux sociétés d'éditions musicales ;

— Une société d'actualités filmées.

Au total, 100 millions de D.M. (12 milliards d'anciens francs) de chiffre d'affaires en 1957.

L'obstacle de la langue

Ce que peut signifier l'entrée en scène de ce Léviathan sur le marché du film français, il suffit de se souvenir du rôle que joua, avant et pendant la guerre, la U.F.A., pour le comprendre.

En 1943, l'Alliance cinématographique européenne a, par exemple, parrainé, pour le compte de la U.F.A., plus de cinquante productions françaises. En 1939, un bon tiers des films « français » projetés en France avaient été produits, directement ou indirectement, par la U.F.A.

Dès le début du parlant, pour tourner l'obstacle de la langue, la U.F.A. avait lancé la méthode des versions multiples. Carl Froelich, réalisant « La Nuit est à nous », avec Charlotte Ander et Hans Albert, en fit simultanément une version française avec Marie Bell et Henry Garat.

Mais, par la suite, à Babelsberg et à Tempelhof, on vit plus fort : non plus des versions françaises de films allemands, mais des films conçus et réalisés par des auteurs français, avec des acteurs français, pour le public français : ainsi « Un Mauvais Garçon », avec Danielle Darrieux et Henry Garat, « Adrienne Lecouvreur », de Marcel L'Herbier, « Gueule d'Amour » de Jean Boyer, « L'Etrange Monsieur Victor », de Jean Grémillon...

« *Quel intérêt l'Allemagne prenait-elle à cette production ?* se demande Marcel Lapierre dans « Les Cent Visages du Cinéma ». « *Evidemment, elle donnait du travail à ses opérateurs, à ses décorateurs, à ses machinistes, à ses fabricants de pellicule et à son personnel de laboratoire. Mais ce n'était pas tout.* » Cette fabrication, qui coûtait plus cher en Allemagne qu'en France (pour « L'Héritier de Montdésir», film de Fernandel, on reconstruisit un village français en Prusse !) donnait au Reich la possibilité de faire rentrer des devises étrangères provenant de l'exploitation des films, *c'est-à-dire que la U.F.A. ravitaillait le Trésor hitlérien en bonne monnaie dont il avait besoin.* »

Face à l'ogre

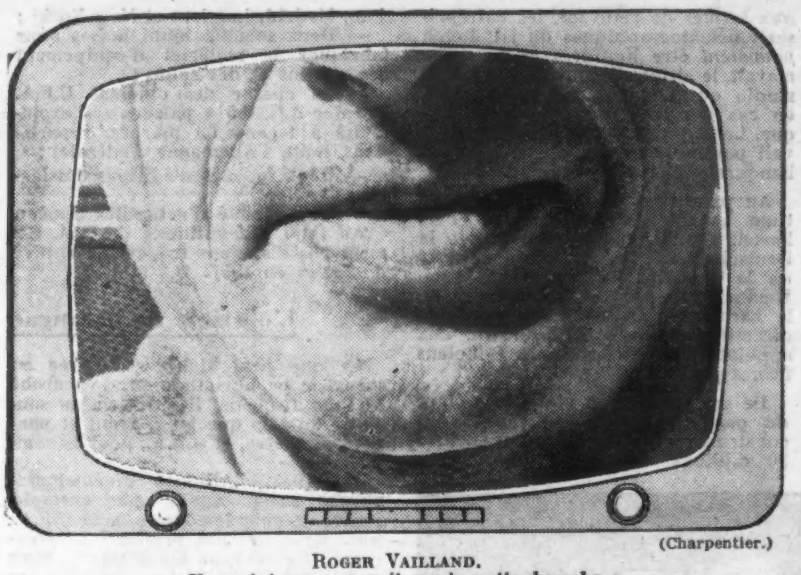
Personne, à vrai dire, n'y voyait malice. Sans doute y eut-il des critiques pour relever çà et là des insinuations de propagande. Mais jusqu'aux années qui précédèrent immédiatement la guerre, cette propagande fut pratiquement absente. La U.F.A. ne vendait que des rêves.

Quel est le partenaire français de ce géant ? Son histoire est singulièrement plus courte, puisque la Sofradis (Société française de distribution S.A.) n'a été créée qu'en 1951. Ses fondateurs sont MM. Albert Mazaleyrat, Georges Senamaud et Broyer, les deux premiers restant administrateurs d'U.F.A.-Sofradis. MM. Mazaleyrat et Senanaud (qui est né à Oradour) avaient produit, avant la fondation de Sofradis, des films comme « Le Costaud des Batignolles », « Cet Homme est dangereux », « Cette sacrée Gamine », « Le Feu aux poudres ».

Enfin, le président-directeur général de la U.F.A.-Sofradis qui a dès à présent des agences à Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Lille, Strasbourg, est M. Marcel Colin-Reval qui fut, de 1941 à 1944, agent de publicité de l'A.C.E.-U.F.A., à Paris, puis chef de la section cinéma au gouvernement militaire de la zone française d'Allemagne de 1944 à 1946, et enfin directeur du journal filmé « Blick in die Welt » de Francfort.

Face à cet ogre, que peut faire le cinéma français ? Eh bien ! le ministre responsable du cinéma français annule des décrets ; il prend des décrets ; il dissout la commission ; il recrée des commissions. Il règne sans régner sur une industrie écrasée par la fiscalité et embourbée dans une nouvelle codification qui n'offre ni les possibilités d'une organisation étatique, ni celles de la libre entreprise. Voilà donc une histoire à suivre, de très près.

THOMAS LENOIR.



(Charpentier.)

ROGER VAILLAND.
« *Un saint ne pourrait avoir cette bouche.* »

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Comment simplifier Balzac ?*

LA PRINCESSE DE CADIGNAN. Adaptation de Balzac par Willy de Spens. Je suis bien partagé : trop balzacien pour goûter ce plat cuisiné où des morceaux de Balzac sont pris dans un hachis de Spens. L'adaptateur est condamné à simplifier. Mais comment simplifier Balzac ? Une des clefs des secrets de « La Princesse de Cadignan », c'est le personnage de Michel Chrestien, qui dans Balzac éclaire tout, et qui est ici supprimé. En revanche, l'adaptateur a introduit de sa propre autorité (du moins je le crois) cette soubrette du Palais-Royal. L'orgueilleuse Diane de Maufrigneuse, princesse de Cadignan, lui ouvre le tréfonds de son cœur ! Cela est incroyable et ne peut venir de Balzac. Pourquoi ne pas avoir eu recours, pour éviter la confidente, au monologue intérieur que permet l'écran ? Sans que les lèvres de l'acteur remuent, nous l'entendons se parler à lui-même, nous l'écoutons penser. Mais enfin, il reste les bons côtés de l'émission : cette curiosité éveillée peut-être chez les téléspectateurs à l'égard de Balzac ; car la pièce est vivante. Gisèle Pascal (quel éloge !) ne dérange pas l'idée que nous nous faisions de cette duchesse de Maufrigneuse dont nous cherchions une réplique à Paris quand nous y débarquâmes, tant nous étions persuadés que le train du monde continuait comme Balzac nous l'avait décrit et que la comédie humaine allait se dérouler sans changement pour le provincial naïf que nous étions !

● *Albeniz : au fond, je déteste le folklore.*

SOIREE ALBENIZ. J'ai honte du peu de goût que j'ai pour la musique dès qu'elle exprime un peuple particulier. Au fond, je déteste le folklore, la couleur locale exprimée par des rythmes, à moins qu'elle ne soit outrageusement et délibérément fausse comme dans « Carmen ». C'est sans doute que je demande à la musique d'être simplement humaine, sans une coloration trop particulière, trop différente de celle de mes propres passions : mes passions qui n'appellent aucun accompagnement de castagnettes...

● *Lectures pour tous : le miracle du visage.*

LECTURES POUR TOUS. Roger Vailland. Les paroles que ses lèvres prononcent ne sont rien : c'est son visage qui parle, qu'on ne se lasse pas d'écouter. Ah ! nous ne dirons jamais assez que c'est cela, le miracle de la télévision : un visage humain offert en gros plan, vision presque toujours trop rapide pour que nous puissions l'épuiser ; mais cette fois nous avons eu un peu de temps. Il en aurait fallu beaucoup plus. Certaines figures sont fermées, comme l'était l'autre jour celle de Lawrence Durrell : rien à en tirer. Le visage de Vailland, au contraire, nu comme un visage peut être nu : enfin, livré. La morale du plaisir le sculpte à la manière d'un ascétisme. J'imaginais Roger Vailland dans le personnage de saint François d'Assise, du Père de Foucauld. Dans cette face consumée, les yeux brillaient d'un plaisir qui aurait pu être la joie divine. Mais la bouche ! Non, un saint ne pourrait avoir cette bouche-là...

● *Cannes : quelques-unes sont à faire frémir.*

DERNIERS ECHOS DE CANNES. François Chalais trouve une dernière star à nous servir. Qu'importe son nom ? Pour moi, c'est toujours la même. Sur la plage, faute de starlettes, les photographes sadiques utilisent des marins américains ; quelles figures ! Quelques-unes sont à faire frémir. Moins terribles pourtant que celle de la Callas qui surgit tout à coup : petite tête plate, vraiment reptilienne. J'ai eu peur pour Jean Cocteau quand je l'ai vu se précipiter sur cette espèce de cobra au risque de se faire avaler. O mes contemporains, méfiez-vous du petit écran. Si vous connaissiez sa traîtrise ! Il n'aime pas les vieux... Tenez-vous du bon côté de la barricade : celui d'où on regarde et où on n'est pas vu.

● *« Scarface » : de l'authentique terreur.*

SCARFACE. Ce film vénérable (il date d'un quart de siècle) est comme chargé de tout le gangstérisme qui va sortir de lui. C'est le gangster servi à l'état brut, sans toutes les sauces et sans le policier invincible genre « Gorille » dont nous ne pouvons plus nous passer, mais auquel nous ne croyons pas. En dépit de la technique vieillie et (il me semble) des coupures qui le rendaient inintelligible par endroits, ce film dégage encore de l'authentique terreur.

(A.D.P.)

MARIA CALLAS.
« *J'ai eu peur pour Cocteau.* »

● *Bellemare : « M'sieur, m'sieur. »*

TELEMATCH. Je m'étais bien trompé en conseillant à Pierre Bellemare de choisir une mazette pour nous changer un peu du prodige Baert. Ou peut-être a-t-il voulu trop bien faire et a-t-il eu la main trop heureuse. Le mauvais élève séchait pendant que toute la classe criait : « M'sieur, M'sieur » en faisant claquer les doigts, pour répondre à sa place.

FRANÇOIS MAURIAC.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Moderato cantabile » : entre deux cris déchirants, l'histoire de Madame Bovary en 1960.*

UNE pièce pour piano dont le mouvement semble brisé par de brefs silences, comme si l'auteur hésitait devant certains accords essentiels de la partition, créant ainsi un rythme singulier qu'accompagne la respiration des héros. Ainsi se dessine le mouvement haletant du roman de Marguerite Duras où un homme et une femme physiquement insaisissables, presque mythiques, avancent les yeux bandés l'un vers l'autre, se reconnaissent, échangent sans se toucher des mots ordinaires chargés de l'épaisseur physique de l'amour, puis se fuient, effrayés.

Cette histoire où le silence signifie vertige, fascination, et dont il n'est pas possible, à coup sûr, de démêler l'ombre et la lumière, Peter Brook a essayé de la comprendre et de la reconstruire en images. Comme le négatif d'une photo perdue, il a d'abord interrogé ces ombres ; et puis nous avons assisté ensemble à ce miraculeux développement et vu soudain, sous nos yeux, ce livre sans visage et sans mains, qui prenait une pesanteur et une dimension inattendues.

Ainsi cette jeune femme qui, dans le prologue du roman, ressemblait à une tache lumineuse, vacillante, écoutant distraitement un morceau de piano et suivant sur le fleuve le mouvement des navires, la voici devant nous : Anne Desbaresdes a un corps, des traits et le regard d'une Jeanne Moreau inconnue qui, ce matin-là, semble recommencer sa vie et ne rien connaître du monde que l'ennui où son destin de femme « bien » l'a enfermée.

La pureté de l'amour

Et soudain, c'est le cri, ce cri déchirant qui monte de la rue et l'appelle, l'éveille, la transfigure, ce cri qu'elle attend depuis toujours et que vient de pousser une femme tuée par son amant en plein midi.. Déjà son visage a changé et, lorsque attirée par le bruit, elle se mêle à la foule et appuie son front contre la vitre du café où la victime est étendue, elle sait que son histoire commence, et s'achève aussi en même temps. Car elle est cette femme morte, et le récit qui va nous être conté n'est, au fond, que le recommencement de celui qui vient de s'achever dans ce cri. C'est pourquoi l'homme qui se trouve là près d'elle, par hasard, et la découvre, est déjà l'ombre de l'assassin, cet assassin qu'Anne Desbaresdes regarde, bouleversée, et qui s'étend une dernière fois près de sa victime pour l'embrasser avec adoration.

« *La pureté de l'amour est retrouvée dans sa vérité intime qui est celle de la mort* », a écrit Georges Bataille. C'est, jusqu'au bout du film, ce qu'essaieront de comprendre Anne Desbaresdes et Chauvin, cet homme qui vient près d'elle au comptoir pour lui offrir un verre de vin.

Car en cherchant à expliquer le meurtre auquel ils viennent d'assister, c'est la source de leur propre amour qu'ils s'efforceront de démêler. Dès les premiers mots échangés, cependant, l'agonie a commencé. Anne, en

Les « 4 Grands » sont invités à voir « SANS TAMBOUR NI TROMPETTE »

Tandis qu'elles s'accusent réciproquement de provocations, les Grandes Puissances parlent de Paix et stigmatisent l'emploi de la force... et sur ce point, tout le monde est d'accord !

Jean LHOTE dans son roman *Un dimanche au champ d'honneur* a pris le parti de démontrer l'absurdité de la guerre par le moyen le plus accessible : le rire.

Le célèbre metteur en scène Helmut KAUTNER *(le Dernier Pont, le Général du Diable)* en a tiré un film en couleurs intitulé : *SANS TAMBOUR NI TROMPETTE.*

C'est le film le plus original, le plus comique, le plus irrévérencieux, le plus anticonformiste produit depuis dix ans sur un sujet malheureusement d'une éternelle actualité.

Le cadre : les environs de Sedan pendant la guerre de 1870.

Les acteurs : JEAN RICHARD, Léon, coiffeur parisien, hableur, coureur de jupons et bon enfant.
HARDY KRUGER, Fritz, le naïf soldat bavarois de la guerre de 70, « l'ennemi héréditaire » de Léon.
FRANÇOISE ROSAY, l'énergique paysanne française, qui se rebelle contre toutes les « occupations ».
DANY CARREL, la délicieuse Marguerite, petite-fille de la paysanne qui accorde... son hospitalité aux deux soldats.

Entraînés par les circonstances dans une situation des plus cocasses, ils déchaînent les rires, aux cinémas : LE BIARRITZ, LA ROTONDE, LA ROYALE.

100° CENTENAIRE TCHEKOV
LES TROIS SŒURS
Mise en scène de Sacha PITOEFF
MATHURINS

s'échappant de sa prison sociale, retrouve, en effet, ses plus purs instincts et voit naître aussi en elle une chienne qui va supplier, s'humilier et venir rôder autour de l'homme qu'elle désire. Mais Chauvin la prendra sans l'étreindre, et son acte de possession sera cet admirable geste des mains autour d'un visage qui se retient puis s'abandonne dans un mouvement de béatitude presque terrifiant. Car il est le don absolu, va au-delà du bonheur permis et annonce la « transgression de la loi ». Alors s'installera entre les amants la peur de pénétrer dans un monde défendu et aussi le besoin fou de s'y précipiter. C'est cependant à une autre mort que nous assisterons. La nuit, dans le café qui fut le lieu du crime, Anne Desbaresdes s'écroulera vivante devant son amant, qui la fuit, en poussant ce cri déchirant qu'elle avait elle-même entendu. Ainsi le cercle du récit se ferme-t-il sur ces deux cris qui se confondent en un seul, cri de détresse et d'ivresse qui signifie aussi expiation en face de l'ordre que symbolisent les phares de la voiture de l'époux éclairant, en épilogue, le lieu du crime.

La hantise de la mort

L'art du roman, nous le savons par expérience, ne se prête guère à l'adaptation cinématographique. Il en sort toujours une œuvre devant laquelle notre imagination se transforme sous la pression de mécanismes visuels. Mais ici, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus troublant dans le film de Peter Brook, le livre n'est pas dénaturé, mais épanoui, prolongé par l'image qui devient ce complément indispensable qui, dans la danse, lie le corps du danseur à son mouvement et le magnifie. L'œuvre littéraire, parce qu'elle était chargée de silences livrés à nos rêves, se prêtait cependant moins qu'aucune autre à ce développement. Ce que le silence d'un texte abandonne à notre imagination, comment le suggérer à l'écran sans devenir le complice intime des rêves de l'écrivain et ainsi accomplir un acte hasardeux de poésie ? Le miracle s'est pourtant produit. Se souvenant de son génie de la mise en scène théâtrale, Peter Brook, avec une sobriété singulière qui est le propre de l'audace, utilise le décor essentiellement comme complément du tumulte intérieur de ses héros, ce qui le conduit à décrire un monde qui est celui qu'Anne Desbaresdes voit de ses propres yeux, paysages que parcourt sans cesse la hantise de la mort.

Jeanne Moreau est là, il est vrai, soutenue par le jeu très pur de Belmondo. Et c'est bien ce visage de femme qui nous captive, l'aventure qui s'y lit et dont elle est, à elle seule, le théâtre ; cette bouche où se succèdent la noblesse, la soif et la déchéance ; ce regard où se confondent la gloire et la peur ; ce corps secoué d'une toux terrible qui s'écroule au pied du lit d'un enfant ; enfin cette chienne sublime qui devant nous râle, gémit et, en épilogue, suprême défi à notre raison, s'écroule aux pieds de son amant et meurt de désir.

Ici, Jeanne Moreau vient de nous jouer son plus beau rôle. C'est aussi le plus périlleux qu'elle ait jamais tenu. Félicitons-la d'avoir osé prendre de si grands risques, car elle a gagné en donnant à ce film la marque du chef-d'œuvre.

BRUNO GAY-LUSSAC.

P.S. — *En passant, je remercie Françoise Sagan de sa leçon sur « Les Bonnes Femmes ». Nous, les pauvres critiques qui, paraît-il, passons notre temps dans les salons, c'est l'oreille basse que nous nous résignons à être, par la célèbre romancière, consacrés sots pour la vie.*

(Pic.)

SOPHIE MURA ET RENÉ CLERMONT DANS « LE BALCON ».
Se sentir un homme.

THÉÂTRE

La chronique de Robert Kanters

● ***Ce chef-d'œuvre scandaleux : « Le Balcon », de Jean Genet et Peter Brook.***

« LE BALCON », de M. Jean Genet (1), avait, à l'avance, la réputation d'un chef-d'œuvre scandaleux : c'est peut-être parce que nous étions trop avertis que nous n'avons été ni tout à fait scandalisés, ni émerveillés jusqu'au bout.

« Adam Miroir » : c'est, à peu près, le titre d'un ballet de M. Genet qui fut dansé par Roland Petit, et cela définit les deux pôles de sa conception du monde, en particulier dans « Le Balcon » : l'homme et le miroir, l'homme vivant dans et par le jeu de ses reflets. Dans la maison d'illusions de Mme Irma, il y a du « miroir » pour tous les goûts. Celui qui veut se voir en évêque, on le revêt de la chape, on le mitre, on l'installe dans une chambre-salon à peu près épiscopale, et la fille de service joue le rôle de la dévote et de la pénitente. A celui qui veut être juge, on fournit une coupable (et un bourreau), à celui qui veut être général de cavalerie, une fille-cheval.

La pièce commence ainsi par trois longues scènes équivoques et sacrilèges. Sous nos yeux, dans les salons de la maison close, l'évêque, le juge, le général sont bafoués et humiliés au cours des petites comédies érotiques auxquelles ils se prêtent. Mais attention, avec un art plein de précision et de force à la fois, M. Jean Genet nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas de la comédie sociale, mais de la comédie psychologique. Le client de Mme Irma a besoin de se voir en évêque pour se sentir un homme, mais il a besoin en même temps de savoir que c'est une comédie pour continuer à se sentir lui-même. Il est évêque, juge, général, par reflet et parce que ces représentations lui permettent d'assouvir à la fois sa virilité, sa volonté de puissance et son désir d'humiliation. Ces petites comédies sont sacrilèges dans la mesure où les personnages mis en scène sont sacrés, et toute cette partie du « Balcon » est, en somme, un hommage rendu par le vice à la vertu.

Cela est si vrai que la vertu elle-même en a besoin. Ainsi le chef de la police, qui est peut-être le plus grand pouvoir effectif, n'en est pas sûr parce que jamais personne chez Mme Irma ne rêve de s'identifier à lui. La seconde partie de la pièce va être organisée pour lui procurer cette satisfaction : si elle déçoit, c'est parce que l'hommage du vice à la vertu s'y dégrade en hommage du délinquant à la virilité du flic.

La Mâyâ

Arrêtons-nous un instant. Tout, jusqu'à présent, est superbe. La langue théâtrale de M. Genet est efficace, directe, riche d'intelligence et de poésie, et les décors, les costumes, la mise en scène de M. Peter Brook traduisent les images de l'écrivain en images théâtrales avec autant de force que de fidélité. Mme Marie Bell, enfin, est royale, excellente dans le lyrique comme dans le vulgaire, miraculeuse dans la manière dont elle passe de l'un à l'autre : c'est Irma, Irma la Dure, et en même temps, dispensatrice de l'illusion dans un monde où tout est illusion, elle est la Mâyâ des hindous, force suprême de l'apparence.

Pour aller plus loin, M. Jean Genet a hésité, et cela se sent trop : entre le texte publié en 1956 et le texte mis en répétition en 1960, il y a plus que des variantes, des modifications ; entre le texte qui a été répété au théâtre du Gymnase et celui qui a été joué le soir de la première, il y a plus que des coupures, des amputations.

Autour du Grand Balcon, la révolution gronde, on fait le coup de feu, on brûle, on pille, on menace les institutions de la société qui risquent de ne pas être beaucoup plus solides que leurs parodies érotiques. A partir de là, M. Genet a peut-être eu la tentation d'écrire une pièce révolutionnaire conformiste : en brûlant le « Balcon », les émeutiers bien purs brûlent en effigie d'un seul coup le palais, l'évêché, le tribunal et la caserne, et le règne de la vertu peut commencer.

Ou bien, plus fidèle à son génie, puisque dans la ville le trône et l'autel s'écroulent, le sabre et le goupillon ne sont plus rien, il imagine que l'évêque, le juge et le général de pacotille peuvent très bien prendre la place des autres, et Mme Irma la place de la reine. Les révolutionnaires sont alors démystifiés et remystifiés en deux coups de cuiller à pot et une mystification vaut l'autre, le monde n'est qu'un vaste b...balcon sous tous les régimes.

Et il reste quelque chose de cela. Mais en supprimant les scènes des révolutionnaires, en ne sortant rigoureusement plus de la maison close, MM. Genet et Brook, à la représentation, ont poussé en avant le personnage du chef de police dont l'ambition est de faire partie de la Nomenclature, c'est-à-dire de la mythologie des clients du Balcon. Il apparaît donc comme le maître du jeu. Mais c'est en vain qu'il crée ces grandeurs, puis qu'il s'humilie devant elles : il n'aura le sentiment de sa réalité que lorsque quelqu'un rêvera de toutes

→

(1) Théâtre du Gymnase. La pièce est publiée aux éditions de l'Arbalète, à Décines (Isère).

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 30		Relâche
Mercredi 1er juin..	20 h. 45	LA DAME AUX CAMELIAS LE PALAIS DE CRISTAL
Vendredi 3 ..	20 h. 45	LA TRAVIATA
Samedi 4....	21 h.	RIGOLETTO
Dimanche 5.	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE

Mercredi 1er	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Jeudi 2	21 h.	LA BOHEME
Vendredi 3..	21 h.	IL BARBIERE DI SEVIGLIA de PAESILLLO
Samedi 4....	21 h.	Hommage à Cherubini : IL CRESCENDO de CHERUBINI LA SERVA PADRONA de PERGOLESE
Dimanche 5.	14 h. 30	IL BARBIERE DI SEVIGLIA de PAESIELLO
Dimanche 5.	21 h.	IL MAESTRO DI CAPELLA de CIMAROSA IL CRESCENDO de CHERUBINI

CINEMA QUARTIER LATIN
Ecrit, réalisé, interprété par
JACQUES TATI
MON ONCLE
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 66

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
W. C. FIELDS
dans un burlesque inédit
MINES DE RIEN
(The Bank Dick)
d'EDWARD CLINE

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
DERNIERE SEMAINE
de
PATHER PANCHALI
Le chef-d'œuvre du cinéma indien
de
SATYAJIT RAY

ses forces d'être le chef de la police. Il se rêve lui-même, nous dit-il, comme un phallus géant : suprême incarnation de la toute-puissance. Et voici enfin Roger, le chef des révolutionnaires, qui vient au Balcon en client, qui demande à être le chef de la police, qui se déguise, qui joue à peu près sa scène et finalement, d'un coup de poignard, s'émascule sous nos yeux. Le chef de la police, lui, garde les « siennes » et triomphe dans l'illusion comme dans la réalité.

Il est évident que quelque chose s'est passé qui décale cette seconde partie. La rêverie érotique personnelle de M. Genet fait irruption sur la scène et détraque sa propre pièce. Mille fois, dans ses romans et dans ses pièces, M. Genet a confessé ainsi son adoration sexuelle pour les policiers et les gardiens de bagne, et ces dispositions, qui semblaient le prédestiner au rôle d'indicateur, en ont fait, grâce à son génie littéraire, un cambrioleur mondain et un auteur à succès.

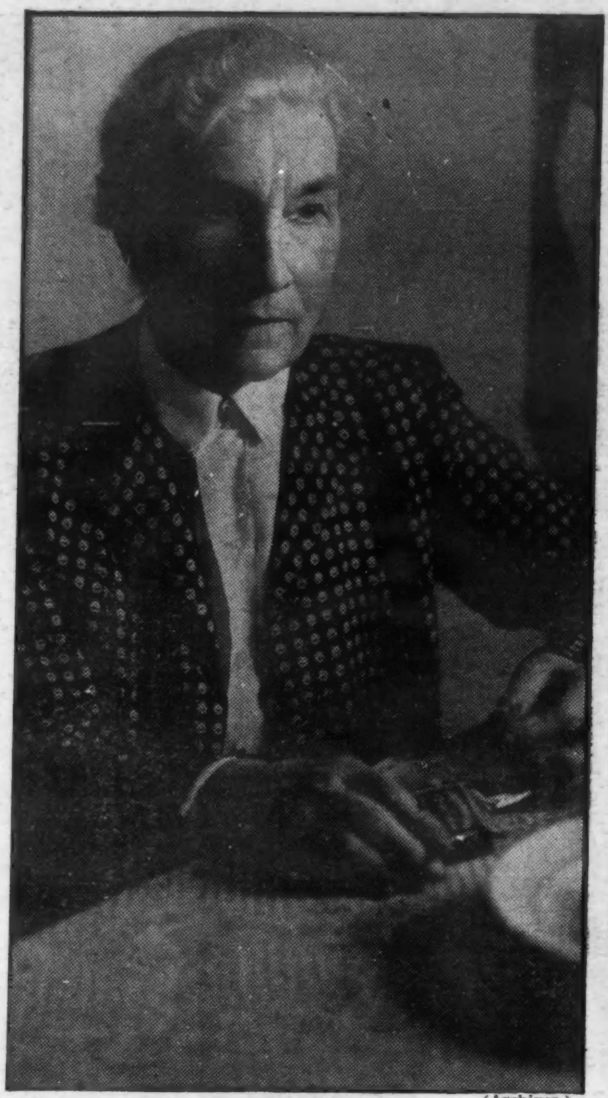
Il y faut de l'audace, il y faut du tact, M. Genet, d'ordinaire, n'en manque pas, mais ici on a l'impression d'un virtuose qui s'interromprait pour ouvrir bêtement sa braguette. Le sexe masculin exalté, puis humilié, c'est le mouvement, l'alternance comme dirait Montherlant, de toute une littérature, chez Genet comme chez Jouhandeau. Il y a dans « Le Balcon », si j'ose dire, une cosmologie baroque de l'homosexualité qui s'achève en queue de poisson...

Pourquoi ? Sans doute pour une raison très profonde qui tient à l'inachèvement, à l'inaboutissement fatal de ce qui est homosexuel. Plus directement, parce que M. Genet a hésité et finalement mal contrôlé les réflexes de son inspiration. Peut-être aussi parce que M. Peter Brook, qui a admirablement compris et servi la pièce, en a épousé la sensibilité trop docilement, alors que dans la mise en scène des « Nègres », par exemple, M. Roger Blin avait pleinement réussi en distribuant les masses, les ombres et les lumières de l'extérieur.

Enfin, pour une raison que M. Peter Brook lui-même discernait très bien dans l'entretien qui a paru ici la semaine dernière : ce que nous voyons est horrible, un évêque en vêtements sacerdotaux se traînant aux pieds d'une putain, etc., mais cela est présenté d'une telle manière que ne peuvent s'en scandaliser que ceux qui ne se scandalisent plus de rien. C'est un poison pour mithridatisés...

Alors, on admire le style de M. Jean Genet, sa science du théâtre, la maîtrise de M. Peter Brook, son utilisation de la scène tournante, sa direction des acteurs, on admire Mme Marie Bell, on rend hommage à sa troupe, Mme Loleh Bellon, MM. Jacques Dacqmine, Pierre Tabard, Toni Taffin, Jean Babilée, etc., et on songe qu'il faut que nous soyons bien méchants, et peut-être bien futiles, pour mériter de prendre plaisir à un tel spectacle.

ROBERT KANTERS.



(Archives.)

JEANNE BUCHER.
Une collection exemplaire.

(A. Rogi.)

COLETTE ALLENDY.
La mode était aux suiveurs.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

Hommage à deux « bonnes fées » : Jeanne Bucher et Colette Allendy.

DANS la cour étroite du 53 de la rue de Seine, une façade peinte en vert foncé. On dirait celle d'un petit temple gréco-latin transplanté là par mégarde. A l'intérieur, le toit transparent diffuse une lumière égale et douce. Une lumière d'aquarium. Accrochés aux murs comme des algues rares ou posés sur le sol à la façon des étoiles de mer, des tableaux, des statues — 91 au total — ornent la nouvelle demeure de Jeanne Bucher, morte il y a quinze ans et plus vivante que jamais.

Qu'elles aient été choisies par elle ou que — plus récentes — elles soient signées de noms aujourd'hui célèbres parce qu'elle les découvrit quand tout le monde les ignorait (Max Ernst dès 1925, Vieira da Silva vers 1930, Nicolas de Staël en 1943, Laurens, Hajdu, Bissière et tant d'autres), les œuvres ici rassemblées en hommage à Jeanne Bucher constituent, des cubistes à nos jours, une sorte de collection exemplaire : la collection de l'« honnête homme » de la première moitié du XX[e] siècle.

Un tableau figuratif de Pagava ou de Bazaine n'effrayait pas Jeanne Bucher, bien qu'elle aimât Kandinsky et Mondrian. Pour une raison bien simple : lorsqu'en 1925 cette jeune femme venue d'Alsace transforma sa librairie de la rue du Cherche-Midi en une galerie qu'elle devait, plus tard, transporter au 9 ter, boulevard du Montparnasse, elle aimait la peinture d'avant-garde parce qu'elle aimait d'abord « la » peinture. Et son choix dépendait de la qualité de l'exécution, non des intentions de l'exécutant.

Veuve Paracelse

Au même titre que Berthe Weil qui, en 1900, défendait Matisse, Van Dongen et Picasso, au même titre que Jeanne Castel qui, dans le garage de son mari, vendait par amour de la peinture des Fautrier et des Pougny pour des sommes qui nous paraissent, aujourd'hui, ridicules, Jeanne Bucher compte parmi les « grandes dames » de l'art contemporain. Colette Allendy aussi, que la mort surprit, l'hiver dernier.

Veuve du docteur Allendy qui passe pour avoir été le Paracelse du XX[e] siècle, quand elle installa sa galerie dans son ravissant et mystérieux petit hôtel particulier de Passy (67, rue de l'Assomption) ce fut pour y accueillir, peu après la dernière guerre, ce dont personne ne voulait alors. La mode était aux suiveurs (maladroits) de Matisse et de Picasso. Et comme Colette Allendy n'avait pas le moindre sens du commerce, la galerie servit de tremplin à une pléiade de peintres et de sculpteurs dont les œuvres atteignirent bientôt les « cotes » les plus hautes sans qu'elle en tirât bénéfice. Même si elle avait eu les moyens de les prendre sous contrat, il n'est pas sûr qu'elle s'y fût résignée tant elle préférait « lancer » les peintres que de vivre de leur travail.

Atlan, Bryen, Goetz, Christine Boumeister, Wols, Hartung, Corneille, une cinquantaine d'autres qui lui doivent tant, n'en ont été que plus fidèles au rendez-vous du souvenir.

« *Dans sa galerie si étrangement, si inhumainement imparisienne et pourtant toute parfumée, tout animée de Paris...* Joseph Delteil l'évoque, *soutenant mordicus, mais d'une voix si douce, si héroïquement douce, qu'elle, en tout cas, se faisait fort de choisir, entre mille, en pleine forêt, le bon cèpe, à coup sûr. Et,* ajoute Delteil, *moi fils de papa tremblant de peur...* (1).

Un Bonnard héroïque

Il avait tort. En dehors de l'actuel hommage qui lui est rendu dans sa galerie et où la plupart de « ses » peintres ont eu la coquetterie de faire figurer — comme Mathieu, Soulages et Poliakoff, notamment — leurs premiers balbutiements, il suffit de parcourir le programme des expositions parisiennes de ce mois pour s'apercevoir que six, au moins, des « poulains » de Colette Allendy sont sur le podium.

Deux sculpteurs : Tajiri, que César (généralement, et non sans raison, peu charitable pour ses confrères) considère comme un « grand bonhomme » (2) et Wostan que ses bas-reliefs martelés apparentent à Hajdu (3) mais qui s'en distingue par un lyrisme très personnel.

Quatre peintres : Bryen, Doucet (4), Soulages (5) et Mathieu (6).

Si l'on devait choisir un exemple de la perspicacité de Colette Allendy, c'est encore Doucet qui apparaîtrait comme l'un des meilleurs.

Sous sa carapace de « brute épaisse » continuellement vitupérante, il fallait, en effet, une intuition peu commune pour découvrir la présence d'une âme anxieuse et l'extraordinaire pouvoir d'émotivité naïve — au sens profond du terme — dont sa peinture témoigne finalement.

Mais il y a dans les tons et les compositions de Doucet, une tendresse et une force qui ne trompent pas et qui permettent de le considérer déjà comme une sorte de Bonnard, façon moderne, héroïque. Ce n'est donc pas par hasard que deux des « bonnes fées » de l'art d'aujourd'hui se sont penchées sur son berceau.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Extrait de « L'Hommage à Colette Allendy », édité à l'occasion de l'actuelle exposition par la Galerie, 67, rue de l'Assomption, que dirige désormais la toute jeune, très jolie et très têtue Françoise Thieck, filleule de Colette Allendy.

(2) Centre culturel américain, 3, rue du Dragon.

(3) Galerie Lara Vincy, rue de Seine.

(4) Galerie Dina Vierny, 36, rue Jacob.

(5) Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

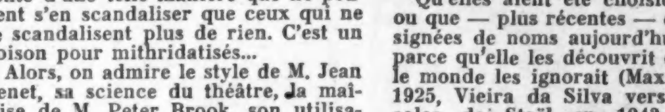
(6) Galerie d'art international contemporain, 253, rue Saint-Honoré.

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

Miles Davis improvise : une voix déchirée qui dit tout.

RECROQUEVILLE sur un tabouret, agrippé à sa trompette verte, un œil fermé, l'autre obstinément fixé sur le micro, c'est ainsi que Miles Davis passa presque sans bouger les trois heures nécessaires à l'enregistrement d'une face de son dernier microsillon. La scène se passait il y a quelques mois à New York, dans les studios de



Pont de l'Alma Bateaux-Mouches BAL. 96-10 Promenades Restaurants

EMBARQUEMENT PERMANENT de 9 h. 30 à 21 h. 30
Prix 5 NF et tarifs réduits - Restaurants : 12 h. 30, 13 h. 30 - Thé. : 16 h - Divers : 20 h. 30, 21 h.
PRIX TOUT COMPRIS : 25, 35, 45 NF - Mercredi GALA

(Archives.)

Miles Davis.
Un petit tabouret et une trompette verte.

la Columbia. Une fois de plus je fus trompé par l'audition directe. Miles m'avait dit : « *Passe au studio vers minuit. Ça ira vite. Nous jouerons des blues. Ça ne sera pas* cassant ». Je me méfiais : le blues, c'est bien souvent la solution de facilité. En écoutant les musiciens improviser longuement, je pensais : « *Voilà quelques blues sans histoire qui s'ajoutent à la liste déjà bien longue des enregistrements de ce genre* ». Peut-être à cause de la lumière crue du studio, peut-être à cause de Miles lui-même, toujours un peu irritant avec ses airs de s'ennuyer mortellement, j'étais loin de me rendre compte que j'assistais à l'une des séances d'enregistrement les plus importantes de ces dernières années.

Mais à trente-trois ans, Miles n'a pas fini d'étonner et de ravir ceux qui le considèrent comme le représentant le plus prestigieux du jazz moderne. Non pas qu'il y ait unanimité autour de lui. Beaucoup lui en veulent d'avoir fait prendre au jazz, un beau jour de 1949, une direction qu'ils réprouvent. A ceux-là, Miles, dédaigneux comme à l'habitude, répond : « *Qu'ils me haïssent, et aillent au diable !* »

L'écouter est devenu pour les autres — les conquis, les « suiveurs » — un rite quasi religieux. Chacun des enregistrements qu'il livre à petite dose constitue en soi un événement. Il était donc normal que le dernier en date, « Kind of blue » (1), ne fasse pas exception à la règle, mais j'en fus le premier surpris. On y retrouve toute une conception de la musique de jazz désormais inséparable de Miles Davis. On y découvre aussi quelque chose en plus, cela va de soi, puisque Miles Davis ne cesse depuis trois ou quatre ans d'évoluer en approfondissant sa propre voie.

Une force sereine

Il est intéressant de remarquer que les enregistrements récents de Miles gravitent chacun autour d'un même thème général, créent un climat qui se prolonge d'un bout à l'autre du disque. Les morceaux interprétés semblent alors n'être qu'un des chapitres du même livre, ou bien l'un des mouvements de la symphonie. Ainsi « Milestones » était marqué au coin d'une grandeur olympienne, « Miles Ahead » à celui du lyrisme et de la sensibilité.

De « Kind of blue », on peut dire qu'il met en présence d'une méditation pure, dépouillée de toute ornementation. Dans ce disque, Miles confirme l'évolution qui s'esquissait à l'intérieur de son style : aux accents vibrants et passionnés qui étaient souvent les siens jusqu'ici, il substitue un jeu extraordinairement contenu, linéaire. Tout est sacrifié à ce dépouillement. Les thèmes sont d'une simplicité rare dans le jazz contemporain : de simples esquisses qui servent de départ aux improvisations. Sur ce fond schématique la trompette de Miles se détache avec une force sereine vraiment remarquable. Aucune hâte, aucune précipitation, aucun effet recherché ou brillant dans ce jeu. Ce qu'on entend, c'est cette voix, parfois déchirée, parfois impassible, qui a choisi les demi-tons, les sonorités voilées, pour *tout* dire. On appréciera au mieux cet aspect méditatif et presque obsessionnel du jeu de Miles dans la longue composition « Flamenco sketches », l'un des sommets de ce microsillon.

Celui-ci ne serait sans doute pas ce qu'il est sans la présence aux côtés de Miles des deux saxophonistes Julian « Cannonball » Adderley à l'alto et John Coltrane au ténor, du pianiste Bill Evans et d'une section rythmique composée de Paul Chambers et James Cobb. L'association Davis-Coltrane-Adderley ne date pas d'aujourd'hui, mais elle n'a jamais été aussi fructueuse que dans ce disque. John Coltrane ne cessera, lui non plus, jamais de nous étonner. Au lieu de l'homme envoûté que les spectateurs parisiens ont vu à l'œuvre, John se montre ici d'une lucidité et d'une sobriété de moyens confondantes, aussi proche qu'on pouvait l'être du climat créé par Miles. Cannonball met sa technique toujours étincelante au service de l'œuvre commune : il se hausse sans difficulté au niveau de ses deux illustres partenaires.

Improvisées sur le plateau d'enregistrement, les cinq compositions de « Kind of blue » sont donc une sorte d'hommage rendu par le jazz d'avant-garde à cette trame harmonique aussi vieille que le jazz lui-même, le *blues*. Ce disque est d'autre part une étape importante dans l'œuvre de Miles Davis. Il est difficile d'échapper au charme qu'il dégage à la longue. A ce témoignage, de toute manière, peu d'œuvres de jazz contemporaines peuvent s'égaler.

DANIEL FILIPACCHI.

(1) « Fontana » 682 059 TL Standard.

Galerie LACLOCHE
8, place Vendôme
Le WITT
10 mai - 11 juin

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
LOUIS
LAMARQUE
ET
Hassan el Glaoui
PEINTURES
Du lundi 20 mai au samedi 4 juin

GALERIE PAUL AMBROISE
6, rue Royale
A. Martin
Premières peintures
du 19 Mai au 3 Juin

Galerie Creuzevault
9, avenue Matignon - BAL. 36-35
CLAVE
Jusqu'au 31 mai

ESPACE
32, rue de Miromesnil - ANJ. 46-96
FRANÇOISE ADNET

GALERIE CHARPENTIER, 76, Faubourg-Saint-Honoré
DUNOYER de SEGONZAC

HOMMAGE A JEANNE BUCHER
arp - mondrian - klee - gris - miro
kandinsky - picasso - giacometti - ernst
vieira da silva - bissière - hadju...
53, RUE DE SEINE - DAN. 22-32

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob PARIS (6e) LITtré 23-16
DOUCET
PEINTURES RECENTES

Galerie LOUISE LEIRIS
A. BEAUDIN
autour de « SYLVIE » de G. de Nerval
Lithographies et Peintures
20 mai - 11 juin

Un peintre de la Californie
CHANNING PEAKE
25 mai - 18 juin
GALERIE ZAK
16, r. de l'Abbaye, Paris (VIe)

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
Soulages
Œuvres récentes

GALERIE DU DRAGON
WALDBERG
19, rue du Dragon

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

DU 17 AU 22 MAI

C'EST un de ces instants pareil à tant d'autres que nous aurons vécus : le méchant joueur (il y a toujours un méchant joueur et il est toujours le plus malin) a donné un coup de poing dans l'échiquier. Il faut recommencer la partie — la même partie et qui engage le destin de l'espèce humaine. On dirait que l'énormité même de l'enjeu rassure les bonnes gens. Puvis de Chavannes a peint à la Sorbonne sainte Geneviève veillant sur la ville endormie. C'est la bombe atomique aujourd'hui qui veille sur le peuple le plus engourdi qui ait jamais habité cette ville, dont à la moindre colère autrefois les pavés se soulevaient.

QU'EST-IL devenu, ce peuple ? Quelle idée nous faire des Français d'aujourd'hui ? Moi qui parle tant, « qui cause, qui cause », que sais-je d'eux ? Je parais encore mêlé à leur vie, malgré mon âge ; mais je l'ai, cet âge, et il est comme une seconde solitude qui s'ajoute à la solitude propre aux hommes de mon espèce. Si seul que je sois, j'ai pourtant échangé des propos avec quelques-uns de mes semblables, durant la semaine écoulée.

Igor Markevitch est resté une heure près de moi. Ce fameux musicien ne m'a pas dit un mot de musique ; il est allé d'abord à la question posée entre les lignes de tout ce que j'écris : la vie a-t-elle un sens ? Que signifie l'histoire chrétienne ? N'y a-t-il pas une contradiction inhérente au message évangélique et qui serait la raison de son interminable faillite ? Igor Markevitch venait de voir « La Dolce Vita », et il en était bouleversé. Pour lui, Fellini n'a pas voulu peindre le petit monde pourri que Jean Cau décrit dans « L'Express », mais la société moderne telle qu'elle apparaît à mesure qu'elle se déchristianise.

Fellini raconte la même histoire que tous ses émules, il évoque la même orgie — mais lui, il sait que ces êtres qui se perdent auraient pu être sauvés. C'est ce qui le rend différent de tous les autres. J'avoue à Markevitch que je n'ai pas eu le courage encore d'affronter cette projection de trois heures dont je sais d'avance que je sortirai accablé.

MARKEVITCH est reparti pour son éternel tour du monde : je n'attendais plus personne. Mais on n'est jamais seul à Paris même quand on croit l'être. Je me croyais bien perdu, bien inconnu hier, dans ce restaurant où j'étais entré par hasard. Quelqu'un est venu s'asseoir à ma table : c'était François Mitterrand que je n'avais pas vu depuis des mois. Pas plus que Markevitch ne m'avait parlé de musique, cet homme politique ne me parle de politique, et comme Markevitch, et presque dans les mêmes termes, il m'interroge sur ma croyance. Cet être surmené me tenait les mêmes propos qu'il m'aurait tenus il y a un quart de siècle, lorsqu'il était rue de Vaugirard, ce petit chrétien, cet étudiant auquel il ressemble toujours ; et moi je lui répondais comme j'aurais fait alors au garçon de vingt ans ; peut-être ne sommes-nous venus au monde que pour un mot sans cesse répété ; et le « tu causes, tu causes... » n'est plus si ridicule : « C'est le cri répété par mille sentinelles »...

LA politique n'a pas été moins absente d'une conversation avec Jean-Jacques Servan-Schreiber, ou plutôt des propos qu'il me tenait et que j'écoutais à demi perdu dans mes propres songes. La jeunesse est ce moment de la vie où nous mettons l'infini dans une créature et où une créature met l'infini en nous (le prix qu'il en coûte, nous le savons !) ; et la vieillesse, si nous avons la foi, est un temps où nous apprenons à ne plus mettre l'infini que dans l'infini.

VOILA des échanges fort édifiants et faits pour nous réconcilier avec l'espèce humaine. J'en ai eu de moins sublimes, cette semaine, et qui me donnent de mes semblables une idée plus conforme à ce que je sais d'eux. Un avocat est venu me voir. Répéterai-je ce qu'il m'a raconté ? Oserai-je écrire dans ce « Bloc-Notes » ce qu'est l'objet de la plainte que Djamila Boupacha a déposée entre les mains du juge d'instruction près le Premier Tribunal de première instance d'Alger ? Les coups de talon dans les côtes, les brûlures à l'électricité, le supplice de la baignoire : nous connaissons cela et nous ne sommes pas obligés d'y croire. Qu'on n'attende pas de moi que je dise pourquoi la plaignante demande qu'un gynécologue soit désigné comme expert.

L'avocat de Djamila Boupacha me lit les lettres qui ont été envoyées au général de Gaulle et à M. Patin, président de la Commission de Sauvegarde. J'y relève ceci : comme le père de la plaignante âgé de soixante-dix ans s'écriait : « De Gaulle a dit que l'on ne torturait plus ! », il lui aurait été répondu « par une série d'obscénités dont la traduction correcte est approximativement : « De Gaulle, qu'il fasse ce qu'il lui plaît chez lui, mais ici, c'est nous qui commandons... ».

C'EST vrai ou c'est faux. Et si c'est vrai, j'admets qu'il s'agisse de regrettables exceptions. Les gens sont d'avis en tout cas qu'il vaut mieux n'en pas parler. La pensée de beaucoup, s'ils n'osent pas toujours l'exprimer, tient dans ce mot du général Gonse au lieutenant-colonel Picquart qui lui apportait la preuve que Dreyfus expiait au bagne le crime d'un autre : « Si vous ne le dites pas, on n'en saura rien. Qu'est-ce que cela peut vous faire que ce juif reste à l'île du Diable ? » Mᵉ René Floriot, rapportant ce trait dans une conférence aux « Annales », ajouta (car il connaissait son auditoire) : « Le général Gonse était certainement un honnête homme... » Hé oui, ce que nous appelons un honnête homme a cela dans l'esprit : « Il faut ce qu'il faut... ». A première vue, les cervelles de droite plus que celles de gauche sécrètent ce « il faut ce qu'il faut ». Mais durant le long règne de Staline, nous avons vu comment nos communistes ont réagi aux procès de Moscou et à d'innombrables affaires Dreyfus.

JE connaissais très peu Jules Supervielle. Mais on célébrait ses obsèques à ma paroisse. J'y suis donc allé en voisin et comme si j'avais été son ami. Je l'étais d'ailleurs. Tous les poètes sont frères. Si peu que les micros de N.-D. d'Auteuil m'aient permis d'entendre l'oraison funèbre, il m'a semblé que l'orateur comparait Jules Supervielle à une liane, à une algue. On ne saurait mieux dire et c'est vrai plus encore de sa poésie, me disais-je.

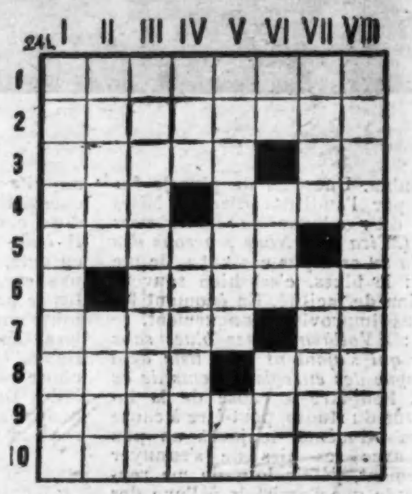
Peu de visages, autour de moi, m'étaient connus. Je mesurais de l'œil la place exacte qui sera la mienne au milieu de cette nef, dans cette église qui est ma paroisse, si je m'endors à Paris. Je songeais que Supervielle était mort inconnu : c'est le destin de tous les poètes, fussent-ils célèbres. Ils auront traversé la vie en chantonnant pour eux seuls, comme je faisais enfant, quand on m'obligeait pour m'aguerrir à traverser le parc la nuit, et que je chantais parce que j'avais peur.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

Mots croisés n° 241

HORIZONTALEMENT. — 1. Deux lustres si l'on admet le mot. — 2. Faire ouvrir. — 3. Opération très utile à la conservation. On l'attendait beaucoup de K. —



4. Entre œuf et coque, dans une expression répandue (deux mots). S'oppose trop souvent au beau. — 5. S'applique à une main que l'on ne peut baiser. — 6. Mûri par la réflexion. — 7. N'incite pas aux folâtreries. Désigne un département apprécié en été comme en hiver. — 8. C'était l'arrière - grand - père de Louis XV, selon lui - même. Mère conteuse. — 9. Détruit l'effet de sa sœur, quand elle la suit de près. — 10. Arrangent en vue d'une natte.

VERTICALEMENT. — I. Compte dans la surface, mais pas dans les pièces. — II. Ne laissa pas ignorer une lettre. Opération qui se rattache plutôt à la seconde. — III Passage à la machine qui permet de lisser ou de glacer. — IV. Paris, pour la Bretagne. Fis sonner lentement. — V. L'ancien nom de sa capitale est bien connu des skieurs. Deux voisines, plus normalement dans l'ordre inverse. — VI. Pas couvert. Se plaint, sous les bois. Elle criaille, elle siffle, elle criarde. — VII. La trompette n'y est certes pas le seul instrument. Elément d'une bibliothèque. — VIII. On le souhaite très élevé ou très doux.

Solution du n° 240

La santé de votre Bébé exige

CHARRIER

EAU MINÉRALE NATURELLE

la moins minéralisée donc la plus légère des sources de France

L. & C.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.

« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague

Le resp. de la publication : J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Avec l'appareil POLYMICRO

Et le papier POLYCLAIR

Vos photocopies en quelques secondes

* PRIX DU TIRAGE 21 x 27 : 0,25 NF
* UN SEUL PAPIER - NEGATIF ARCHIVABLE
* NOMBRE DE POSITIFS ILLIMITE
* RESTITUTION DES DOCUMENTS MICROFILMES

Renseignements Documentation **POLYCLAIR** 52, rue de Ponthieu PARIS-8ᵉ . ELY. 89.81